

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Conférences de Notre-Dame de Paris [Document électronique]. III. 1848 / par
le R. P. Henri-Dominique Lacordaire

45E CONFERENCE EXISTENCE DE DIEU

p7

Monseigneur,
messieurs,
nous avons prouvé la divinité de la doctrine
catholique en deux manières : nous l' avons
prouvée par ses résultats, en montrant que la
doctrine catholique produit cette merveille de
l' église, à quoi rien n' est comparable, et qui
surpasse évidemment toutes les forces

p8

humaines ; nous l' avons prouvée en établissant
qu' elle a eu pour fondateur Jésus-Christ envoyé
de Dieu et fils de Dieu. L' effet de la
doctrine étant divin, et sa source l' étant aussi,
il est manifeste qu' elle porte elle-même le
caractère de la divinité, ou, en d' autres
termes, qu' elle est divine. Il semble donc,
messieurs, que notre tâche est accomplie, et
qu' ayant mis au front de la doctrine dont nous
sommes le ministre, le plus sacré des
caractères et le plus certain, nous n' avons plus
rien que deux choses à vous dire, ou plutôt
à vous commander : le silence et l' adoration.
Mais l' esprit humain est fait de telle sorte, il a
été si bien trempé dans la lumière, que
vît-il de ses propres yeux la main de Dieu lui
apportant la doctrine, il ne s' estimerait pas
content de la recevoir s' il ne recevait avec elle
le droit et la puissance d' en sonder les

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

profondeurs. Sans doute la voie d' autorité est une voie juste, naturelle, nécessaire à notre état présent ; mais elle ne nous suffit pas. Car notre état présent renferme les prémisses de l' avenir qui nous est promis, et où rien ne nous rassasiera que la lumière vue de face dans l' essence même de Dieu. Nous ne souhaitons pas, messieurs, de voir dès aujourd' hui cette lumière dans sa plénitude infinie ; nous concevons que des bornes ont été mises à notre regard et à notre horizon : mais si faible que soit notre regard, c' est le regard d' un esprit ; si étroit que soit notre horizon, c' est un horizon tracé par la main de Dieu. Notre regard cherche la lumière, et notre horizon en contient

p9

des traits. Sitôt donc qu' une doctrine nous est présentée, de quelque main qu' elle vienne, nous voulons y descendre, l' interroger par le dedans, nous assurer enfin qu' elle a d' autres signes de sa vérité que les signes extérieurs, si grands qu' ils soient. Je ne puis, messieurs, échapper à cette loi de votre être, et je ne le veux pas ; je la respecte en vous comme en moi-même ; j' y reconnais votre origine et votre prédestination. Il faut donc, après tant d' années où je vous ai conduits dans les dehors du christianisme, franchir sous l' oeil de Dieu les portes du temple, et regarder, sans crainte comme sans présomption, la doctrine elle-même, fille de Dieu et mère de votre âme. Je ne vous promets pas de vous en démontrer la supériorité absolue ; nous ne le pourrions qu' en quittant ce monde pour aborder aux clairs rivages de l' infini. Mais je vous promets qu' en la comparant à toutes les doctrines qui ont essayé d' expliquer les mystères du monde, vous y démêlerez sans peine une incontestable et divine supériorité. Je vous promets qu' une lumière en jaillira, qui sans atteindre toujours jusqu' à l' évidence, en sera du moins un glorieux crépuscule, et peut-être même quelquefois une sorte de nuance entre la raison de l' homme et la raison de Dieu. Votre âme, en s' élevant avec des vérités obscures, les verra peu à peu blanchir dans l' aube de la contemplation ; elle s' habituera, dans ce saint exercice, à des vols qui lui étaient inconnus, et s' étonnera un jour de la sublime légèreté des plus grands

mystères.

p10

Mais où prendrons-nous donc notre point d'appui pour fonder la doctrine et nous l'approprier ? Où prendrons-nous des termes de comparaison et des moyens de vérification ? Messieurs, il ne nous sera pas nécessaire de les chercher au loin. Dieu a mis proche de nous les instrumens destinés par sa providence à nous conduire vers lui ; il nous les a donnés dans la nature et dans l'intelligence, dans la conscience et dans la société. C'est là le quadruple et unique palais qu'il nous a bâti, quadruple par la diversité de ses constructions, unique par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, et par le séjour indivisible que nous y faisons. Comme Dieu est tout entier et toujours présent à toutes les parties de l'univers, l'homme est tout entier et toujours présent à la nature, à son intelligence, à sa conscience, à la société ; il y puise une vie qui s'éclaire constamment par la réverbération de toutes ses faces, et qui ne le laisse jamais dans l'ombre solitaire de lui-même. La nature parle à l'intelligence, l'intelligence répond à la nature ; l'une et l'autre se rencontrent dans la conscience, et la société met le sceau de ses épreuves aux révélations de toutes les trois. C'est là notre vie, et c'est là que toute doctrine rencontre sa vérification. Une doctrine contraire, soit à la nature, soit à l'intelligence, soit à la conscience, soit à la société, est une doctrine fautive, parce qu'elle détruit notre vie ; une doctrine qui leur est conforme est une doctrine vraie, parce qu'elle affermit et étend notre vie, et que notre vie prise dans sa totalité,

p11

c'est le ciel et la terre, la matière et l'esprit, le temps et l'espace, l'homme et l'humanité, tout ce qui vient de Dieu et porte avec sa trace une démonstration de lui et de nous.

Je dois donc, messieurs, vous faire voir la conformité de la doctrine catholique avec la nature, l'intelligence, la conscience et la société, et tirer de cette comparaison sans cesse renaissante devant vous des éclairs qui nous emportent dans les profondeurs de l'invisible et dans l'immensité du surnaturel. Ce sera

la dernière partie de nos conférences, et encore qu' elle doive durer plusieurs années, je ne puis me défendre d' un sentiment de mélancolie en pensant que le jour s' approche où il faudra me séparer de vous, et où je ne verrai plus que de loin, dans l' infirmité des souvenirs, ces belles assemblées où Dieu était avec nous. Une certaine consolation se mêle toutefois à la prévision de nos adieux, la consolation de l' homme qui touche à son terme, qui a accompli une carrière, et qui entrevoit l' heure où il pourra dire avec saint Paul : *j' ai combattu un bon combat, j' ai consommé ma course* .
Sentez avec moi, messieurs, cette tristesse et cette joie ; car nos conférences vous appartiennent autant qu' à moi ; c' est un monument qui est sorti de votre coeur et du mien comme d' un seul principe, et un jour, s' il plaît à Dieu de nous accorder le repos de la vieillesse, nous pourrons, aussi bien les uns que

p12

les autres, nous dire, en repassant dans notre esprit les temps que nous avons aimés : j' étais de ces conférences de notre-dame qui ont tenu notre jeunesse captive sous la parole de Dieu. Monseigneur, l' église et la patrie vous remercient ensemble de l' exemple que vous nous avez donné à tous dans ces jours de grande et mémorable émotion. Vous nous avez appelés dans cette métropole le lendemain d' une révolution où tout semblait avoir péri ; nous sommes venus, nous voici tranquilles sous ces voûtes séculaires ; nous apprenons d' elles à ne rien craindre pour la religion et pour la France : toutes les deux poursuivront leur carrière sous la main de Dieu qui les protège ; toutes les deux vous rendent grâce d' avoir cru à leur indissoluble alliance, et d' avoir discerné des choses qui passent celles qui demeurent et s' affermissent par la mobilité même des événemens.

La doctrine est la science des destinées. Nous vivons, mais pourquoi ? Nous vivons, mais comment ? Nous et tout ce qui est hors de nous se meut d' un mouvement qui ne s' arrête jamais. Le ciel marche, la terre est emportée, les flots se succèdent aux vieux rivages des mers ; la plante pousse, l' arbre monte, la poussière s' agite, et l' esprit de l' homme, plus inquiet encore que toute la nature, ne s' accorde à

lui-même aucun repos. D' où vient ? Qu' y a-t-il ? Tout mouvement suppose un point de départ, un terme où il tend, un chemin par où il passe. Quel est donc notre point

p13

de départ, quel notre terme, quel notre chemin ? C' est à la doctrine de répondre ; c' est à elle de nous dire notre principe, notre fin, notre moyen, et de nous révéler avec eux le secret de nos destinées. Toute science ne va pas là. Les sciences inférieures nous apprennent la loi des mouvemens particuliers ; elles nous disent comment les corps s' attirent et se repoussent ; quelle orbite ils suivent dans les espaces indéfinis de l' univers ; comment ils se décomposent et se reconstituent, et mille secrets de cette vie agitée et constante qu' ils mènent au sein fécond de la nature ; mais elles ne nous disent pas la loi générale du mouvement, le principe premier de tout, la fin dernière de tout, le moyen commun de tout. C' est le privilège de la doctrine, autant élevée au-dessus de toutes les sciences que l' universel l' est au-dessus du particulier. Or, messieurs, ces trois termes qui comprennent le système des destinées, celui que la doctrine doit nous révéler d' abord est sans contredit le principe des choses ; car nous concevons sans peine que du principe dépend la fin, que de la fin et du principe découle le moyen. Le principe des êtres renferme évidemment la raison de la fin qui leur est assignée, comme leur principe et leur fin déterminent le moyen qui leur sera donné pour atteindre et remplir leur vocation. Je pose donc cette question suprême, je la pose avec vous et avec tous les siècles : quel est le principe des choses ? La doctrine catholique nous répond par ces premiers mots de son symbole : *credo in deum*

p14

patrem omnipotentem, -je crois en Dieu, père tout-puissant .
Entendez-la nous expliquer sa réponse : il y a un être-principe ; par cela seul qu' il est

principe, il n' a pas de commencement, il est éternel, c' est-à-dire infini par la durée ; étant infini par la durée, il l' est aussi par la perfection ; car, si quelque chose lui manquait en perfection, il ne serait pas l' être total, il serait limité dans son existence ; il n' existerait pas par lui-même, il ne serait pas principe. Il y a donc un être infini en durée et en perfection. Or, l' état de perfection implique l' état personnel, c' est-à-dire l' état d' un être qui a conscience et intelligence de soi, qui se rend compte de ce qu' il est, qui distingue de lui ce qui n' est pas lui, qui éloigne de lui ce qui est contre lui ; en un mot, qui pense, qui veut, qui agit, qui est libre, qui est souverain. L' être-principe est donc *un esprit infini à l' état personnel* . Telle est la doctrine catholique sur le principe des choses, doctrine renfermée dans cette courte parole : *credo in deum, -je crois en Dieu* .

Entendons maintenant la doctrine contraire ; car il existe une doctrine contraire, et vous ne verrez jamais, messieurs, le christianisme énoncer un dogme sans rencontrer immédiatement une négation, négation destinée à le combattre, mais qui doit servir à le prouver. Car l' erreur est la contre-épreuve de la vérité, comme les ombres sont le contre-appui de la lumière. Ne vous effrayez donc pas d' une opposition si

p15

prompte à l' égard d' un dogme si manifeste ; appelez-la plutôt de vos vœux, et écoutez la première parole du rationalisme contre la première parole du christianisme : *credo in naturam, matrem omnipotentem, -je crois en la nature, mère toute-puissante* .

Vous l' entendez, le rationalisme, comme le christianisme, admet l' existence d' un principe des choses ; mais pour lui, c' est la nature même qui est l' être-principe, l' être nécessaire, l' être éternel, l' être souverain. Or, la nature, nous la connaissons, et il est évident pour tous qu' elle est à l' état impersonnel, c' est-à-dire qu' elle n' a pas conscience de ce qu' elle est, qu' elle manque de l' unité intellectuelle par où chacun de ses membres vivrait de la vie universelle, et l' univers de la vie du moindre brin d' herbe compris dans son immensité. Nous sommes plongés dans la

nature, nous y puisons l' aliment de notre existence ; mais loin que nous y formions une seule vie par une intelligence commune à tous, nous ignorons jusqu' aux êtres qui nous touchent de plus près. Nous passons les uns à côté des autres comme des étrangers, et l' univers ne répond à nos investigations douloureuses que par le spectacle muet de son inanimée splendeur. La nature est privée de personnalité, et c' est pourquoi le rationalisme, qui veut qu' elle existe par elle-même, définit le principe des choses, *une force infinie à l' état impersonnel* .

Voilà les deux doctrines.

Et remarquez, messieurs, que l' esprit humain ne

p16

saurait en concevoir une troisième sur le principe des choses. Car ou bien la nature existe par elle-même et se suffit à elle-même, ou bien il faut chercher sa cause et son support au-dessus d' elle, non pas dans une nature analogue douée de la même infirmité, mais dans un être supérieur répondant par son essence à l' idée et à la fonction de principe. C' est l' un ou l' autre. Si l' on choisit la nature, comme elle manque de personnalité, il faut dire que le principe des choses est une *force infinie à l' état impersonnel* . Si l' on repousse la nature, il faut dire que le principe des choses est un être surnaturel, un être dont la conception logique mène nécessairement à cette conclusion, que le principe des choses est *un esprit infini à l' état personnel* . Ainsi la raison humaine, quant à la première question du mystère des destinées, la question du principe, est fatalement condamnée à l' une ou l' autre de ces professions de foi. *je crois en Dieu, -je crois en la nature* .

C' est pourquoi il n' y a dans le monde que deux doctrines fondamentales, le théisme et le panthéisme : la première qui édifie sur l' idée de Dieu, la seconde sur le fait de la nature ; l' une qui part de l' invisible et de l' infini, l' autre du visible et de l' indéfini. Quiconque n' est pas théiste est logiquement panthéiste, et quiconque n' est pas panthéiste est nécessairement théiste. Tout homme fait son choix entre ces deux doctrines, et la vie humaine s' enlace à l' une ou à l' autre comme à

l' arbre de vie et à l' arbre de

p17

mort. On vous a donné peut-être le panthéisme comme une rare découverte des siècles nouveaux, comme un trésor lentement extrait des champs de la contemplation par le labeur des sages : le fait est qu' il est aussi vieux que l' humanité corrompue, et qu' il suffit d' une tête d' enfant pour concevoir qu' il y a un Dieu, ou que, s' il n' y en a point, la nature est à elle-même son principe et son Dieu.

C' est un don de la vérité, messieurs, que sur une question aussi capitale que celle du principe des choses, vous n' ayez à choisir qu' entre deux doctrines, et que l' une rejetée, l' autre se montre avec le caractère infaillible de la nécessité logique.

à quoi vous attendez-vous maintenant, messieurs ?

Vous pensez peut-être que je vais vous démontrer l' existence de Dieu ? Je vous déclare que pour rien au monde je ne voudrais vous la démontrer, non parce que la chose est impossible, mais parce que telle n' est pas la question. L' existence de Dieu n' est pas un dogme qui soit par terre, et qu' il faille tirer de la poudre ; c' est un dogme qui est debout, qui se tient entre l' église dont je vous ai fait voir l' autorité divine, et Jésus-Christ dont je vous ai prouvé la divinité personnelle.

Dieu a été le fond de tout ce que nous avons vu jusqu' à présent. Il s' est révélé à nous comme se révèlent tous les êtres, par son action. Si Dieu n' avait pas agi sur la terre et s' il n' y agissait pas encore tous les jours, nul ne croirait en lui, quelque démonstration qu' en fissent la métaphysique et l' éloquence.

p18

L' humanité croit en Dieu parce qu' elle le voit agir. La question n' est donc pas de le démontrer mais d' en approfondir l' idée, et de la porter devant l' esprit à tout l' éclat qu' elle y peut obtenir.

écartons même ces preuves positives de Dieu ; oublions ses travaux dans le monde, et supposons que nous ayons devant nous la question toute nue de son existence. Il ne s' ensuivra pas encore qu' il y ait nécessité de la démontrer directement. Car notre esprit porte

en lui-même la certitude qu' il y a un principe des choses, et, en outre, que ce principe est nécessairement ou Dieu ou la nature. Il ne s' agit plus que de choisir, et une affaire de choix est toute autre chose qu' une situation où le raisonnement doit tout créer. J' ai à mettre en regard le théisme et le panthéisme, voilà ma tâche ; j' ai à rechercher lequel des deux est en harmonie avec la nature, l' intelligence, la conscience et la société, voilà ma force. Avant de commencer cette comparaison, ou plutôt en la commençant, je ferai une remarque, c' est que Dieu est ici-bas le plus populaire de tous les êtres, tandis que le panthéisme est un système purement scientifique. Au milieu des champs, appuyé sur son instrument de travail, le laboureur lève ses yeux vers le ciel, et il nomme Dieu à ses enfans par un mouvement simple comme son âme. Le pauvre l' appelle, le mourant l' invoque, le pervers le craint, l' homme de bien le bénit, les rois lui donnent leurs couronnes à porter, les armées le placent en tête de leurs bataillons,

p19

la victoire lui rend grâce, la défaite y cherche un secours, les peuples s' arment de lui contre leurs tyrans ; il n' est pas un lieu, un temps, une occasion, un sentiment où Dieu ne paraisse et ne soit nommé. L' amour lui-même, si sûr de son charme, si confiant dans son immortalité propre, n' ose pas pourtant se passer de lui, et il vient aux pieds de ses autels lui demander la confirmation des promesses qu' il a tant de fois jurées. La colère croit n' avoir atteint son expression suprême qu' après avoir maudit cet adorable nom, et le blasphème est un hommage encore d' une foi qui se révèle en s' oubliant. Que dirais-je du parjure ? Voilà un homme qui est en possession d' un secret d' où dépend sa fortune, son honneur ; lui seul le connaît sur la terre, lui seul est son juge. Mais la vérité a un complice éternel en Dieu ; elle appelle Dieu à son secours, elle met le coeur de l' homme aux prises avec le serment, et celui-là même qui sera capable d' en violer la majesté ne le fera pas sans un tremblement intérieur, comme devant l' action la plus lâche et la plus forcenée. Et pourtant qu' y a-t-il dans cette parole : je le jure ? Rien qu' un nom, il est vrai, mais c' est le nom

de Dieu. C' est le nom qu' ont adoré tous les peuples, auquel ils ont bâti des temples, consacré des sacerdoce, adressé des prières ; c' est le nom le plus grand, le plus saint, le plus efficace, le plus populaire que les lèvres de l' homme aient reçu la grâce de prononcer. En est-il de même du panthéisme ? Où le chercherons-nous ?

p20

Venez avec moi, messieurs, frappons à cette porte ; elle est illustre, et plus d' une main célèbre aussi l' a heurtée. Nous voici devant un sage. Prions-le de nous expliquer le mystère de nos destinées ; car il l' a pénétré. Mais que nous dit-il ? Qu' il n' y a au monde qu' une seule substance. Pourquoi ? Parce que la substance est ce qui est en soi, et que ce qui est en soi est nécessairement unique, infini, éternel, Dieu. Voilà donc tout l' éclaircissement de notre vie posé sur une définition métaphysique. Je n' examine pas si elle est vraie ou fausse, si les conclusions qu' on en tire sont légitimes, s' il est aisé ou non de définir autrement la substance, et de renverser par cela même tout l' échafaud de cette doctrine. Je défie seulement l' humanité de la comprendre ; car, vous-mêmes, messieurs, vous, initiés dès votre enfance aux spéculations des mots et des idées, vous n' en saisissez le tissu, si je vous l' exposais, qu' avec une extrême difficulté. Peut-être même beaucoup d' entre vous n' y réussiraient pas ; car rien n' est plus rare que la sagacité métaphysique, que cet oeil qui écarte de devant lui toutes les réalités, et pénètre d' un regard fixe le monde des abstractions. Vous sentiriez bientôt se gonfler les veines de votre front, une sorte d' éblouissement saisir votre pensée au fond de ses plus intimes replis, et tout disparaître devant vous, le réel et l' idéal, dans une défaillance douloureuse. Et ce serait là, dans ces subtiles et inabordables profondeurs, que la vérité première aurait caché sa face ! Ce serait là qu' elle attendrait

p21

le genre humain pour lui dicter son sort ! Le croyez-vous ? Pour moi, je ne le crois pas, je crois au Dieu du pauvre et du simple ; je crois au Dieu que la cabane connaît, que l'enfance écoute, dont le malheur sait le nom, qui a trouvé des voies pour arriver à tous, si petits qu'ils soient, et qui n'a d'ennemis que l'orgueil de la science et la corruption du coeur. Je crois à ce dieu-là ; j'y crois parce que je suis homme, et, en répétant avec tous les peuples et tous les âges le premier article du symbole de l'église, je ne fais que me dire homme et m'inscrire à mon rang dans la communauté naturelle des âmes. Vous l'avouerez-je, messieurs, c'est la première fois depuis que je suis chargé du ministère de la parole divine, c'est, dis-je, la première fois que j'aborde cette question de l'existence de Dieu, si toutefois on peut l'appeler une question. Jusqu'ici je l'ai dédaignée comme inutile ; j'ai cru qu'il ne fallait pas démontrer à un fils l'existence de son père, et que qui ne le connaît pas ne mérite pas de le connaître. Mais le cours de la pensée m'a contraint de vous en dire quelque chose, et toutefois, en faisant à l'ordre logique cette concession, je n'ai pas voulu vous laisser penser que j'eusse pour but de satisfaire au besoin de votre coeur, ni du peuple et du siècle où nous vivons. Grâce à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous leveriez pour me repousser du milieu de vous ; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin

p22

que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe, l'image du fils de Dieu fait homme... (applaudissements.) n'applaudissons pas, messieurs, la parole de Dieu ; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui. Je devrais finir, messieurs, puisque vous m'avertissez de l'heureuse inutilité de mon discours. Permettez-moi cependant, avant de le clore, de rechercher pourquoi l'idée de Dieu est populaire, et si cette popularité ne serait

qu' une vaine illusion du genre humain.
Nous avons dit que nous avons en notre pouvoir quatre moyens de vérification des doctrines : la nature, l' intelligence, la conscience et la société. Si donc l' idée de Dieu est légitime, elle doit puiser sa force dans ces quatre sources de lumière, tandis que le panthéisme y rencontrera nécessairement sa condamnation.

La nature est un grand spectacle, elle épuise aisément nos yeux et notre imagination : mais a-t-elle le caractère d' un être sans cause, d' un être qui existe par soi ? Peut-elle dire comme Dieu, dans Moïse : *ego sum qui sum, -je suis celui qui suis* ? L' infini est le premier caractère de l' être sans cause : la nature a-t-elle ce caractère ?

Regardons-la, tout ce que nous y voyons a des limites, tout y est figure et mouvement,

p23

figure déterminée, mouvement calculé ; tout y tombe sous l' empire étroit de la mesure, même les distances qui demeurent inconnues à nos instrumens, mais qui ne le sont point à nos conceptions. Nous sentons la borne là même où notre oeil ne la voit pas ; il nous suffit de la saisir dans un point pour la conclure partout. L' infini est indivisible, et n' y eût-il dans l' univers qu' un atôme soumis à notre faible main, nous saurions que la nature est finie, et que son immensité n' est que le voile éclatant de sa misère.

Si la nature était par soi-même, elle aurait de plus le caractère de la liberté absolue, c' est-à-dire de la souveraineté : car, de quoi peut dépendre un être qui n' a pas de cause ? Mais est-ce là ce que nous remarquons dans les opérations qui nous manifestent sa vie ? L' univers est serf ; il roule dans un cercle où n' apparaît aucune spontanéité ; la pierre reste où la main l' a mise, et l' astre suit une orbite où nous le retrouvons toujours. Ces mondes prodigieux par leur masse et leur mouvement n' ont jamais révélé à l' observateur qu' un mécanisme sourd et aveugle, une force esclave, une désespérante impuissance de dévier de leur loi. Et l' homme lui-même, l' homme en qui seul apparaît sur la terre cette liberté dont nous cherchons vainement la trace dans tout le reste, l' homme est-il souverain ? Naît-il à

l' heure qu' il a marquée ? Meurt-il à l' heure
qu' il désignera ? Peut-il s' affranchir de ce
qui limite et meurtrit son existence ? Comme
la nature dont il fait partie, il a sa grandeur,
mais une grandeur

p24

qui trahit d' autant plus son infirmité. Il est
semblable à ces rois qui suivaient le
triomphateur au capitole, et dont
l' abaissement s' accroissait des restes mêmes
de leur majesté. Aussi deux sentimens naissent à la
fois du spectacle de l' univers : l' admiration
et la pitié. Et tous les deux, se fortifiant
l' un par l' autre, concluent ensemble à la vanité
de la nature et à la recherche de son auteur.
C' est le langage des mondes, c' est leur
éloquence éternelle, c' est le cri de leur
conscience, si l' on pouvait donner ce nom à la
force qui les contraint de parler pour un plus
grand qu' eux, et de redire à tous les échos du
temps et de l' espace le cantique de la créature
au créateur : *non nobis, domine, non nobis sed
nomini tuo gloriam, -non pas à nous,
seigneur, non pas à nous la gloire, mais à votre
nom !* Oui, mondes sacrés qui roulez sur nos
têtes, astres brillans et joyeux qui menez votre
course sous la main du très-haut, îles
fortunées qui dressez vos rivages dans l' océan
du ciel, oui, vous n' avez jamais menti à
l' homme !
Il n' importe pas, messieurs, de savoir si le
panthéisme essaie ou non de détourner de son sens le
spectacle de la nature. Ce qui importe, c' est
que l' homme pris en général, l' homme de
l' humanité, voie du premier coup d' oeil que
l' univers n' existe pas par lui-même. Jamais
la métaphysique ne détruira cette impression
profonde causée à l' homme par la vue des
choses dont se compose la scène où nous vivons. Un
enfant saisit l' incapacité du ciel et de la
terre ; il la

p25

voit, il la sent, il la touche, il y reviendra
toujours comme à un sentiment invincible qui
fait partie de son être. Vous aurez beau lui

dire qu' il est Dieu ; il lui suffit d' avoir
eu la fièvre pour comprendre que vous vous
moquez de lui.

En regardant la nature, l' homme voit des réalités ;
en regardant son intelligence, il voit des
vérités. Les réalités sont finies comme la
nature qui les contient ; les vérités sont
infinies, éternelles, absolues, c' est-à-dire
plus grandes que l' intelligence où nous les
découvrons. La nature nous montre des figures de
géométrie ; l' intelligence nous révèle la loi
mathématique elle-même, la loi générale et
abstraite de tous les corps. Elle fait plus,
elle nous révèle la loi métaphysique,
c' est-à-dire la loi de l' être quel qu' il soit,
la loi qui s' applique aussi bien aux esprits
qu' aux corps. à cette hauteur et dans cet
horizon, l' univers disparaît aux regards de
notre esprit, ou du moins nous ne le voyons
plus que comme le reflet d' un monde supérieur,
comme l' ombre d' une lumière sans rivages ; le
réel s' absorbe dans le vrai, qui est sa racine,
la réalité se mesure par la vérité.

Mais où est-elle, la vérité ? Où est son lieu,
son siège, son essence vivante ? Est-ce une pure
abstraction de notre esprit ? N' est-ce que
l' univers agrandi par un rêve ? S' il en était
ainsi, notre intelligence elle-même serait
un songe ; la vérité, qui nous paraît le
principe de tout, ne serait que l' exagération et
comme l' extravagance de la réalité sensible.

p26

Dirons-nous que la vérité a pour siège notre
propre esprit ? Mais notre esprit est borné, la
vérité ne l' est pas ; notre esprit a commencé, la
vérité est éternelle ; notre esprit est
susceptible de plus et de moins, la vérité
est absolue. Dire que notre esprit est le siège
de la vérité, c' est dire en termes obscurs que
notre esprit est la vérité même, la vérité
vivante : qui est assez insensé pour le croire ?
Outre la contradiction qui existe entre la nature
de notre esprit et la nature de la vérité, ne
voyons-nous pas les intelligences dont se
compose le genre humain dans une guerre
perpétuelle d' affirmations et de négations ? La
vérité serait donc en guerre avec elle-même ?
Elle dirait oui et non à la fois, tout en
restant absolue. C' est le comble de la démence.
Si la vérité n' est pas un vain nom, elle n' est

dans l' univers qu' à l' état d' expression, et dans notre esprit qu' à l' état d' apparition ; elle est dans l' univers comme l' artiste dans son oeuvre, elle est dans notre esprit comme le soleil dans nos yeux. Mais par delà l' univers et notre esprit, elle subsiste en elle-même, elle est une essence réelle, infinie, éternelle, absolue, existant par soi, ayant conscience et intelligence de soi ; car, comment la vérité ne s' entendrait-elle pas elle-même, puisqu' elle est la source de tout entendement ? Or, dire cela de la vérité, c' est définir Dieu ; Dieu est le nom propre de la vérité, comme la vérité est le nom abstrait de Dieu.
Il y a donc un dieu, s' il y a une vérité.
Vous plaî-t-il

p27

de dire qu' il n' y a pas de vérité ? C' est votre affaire, et je ne vais pas contre.
Peut-être, messieurs, vous sentirez mieux encore la force de cette conclusion en l' appliquant à l' ordre de la conscience. De même que la vérité est l' objet et la vie de l' esprit, la justice est l' objet et la vie de la conscience. La conscience aperçoit et approuve une règle des droits et des devoirs entre les êtres doués de liberté. Cette règle est la justice. Mais où est-elle, la justice ? Est-ce un simple résultat de la volonté humaine ? En ce cas, la justice n' est qu' une convention, une loi fragile née aujourd' hui et qui tombera demain. Est-ce un ordre fondé sur la nature même de l' homme ? Mais cette nature est variable, corruptible, sujette à des passions qui l' égarent. Ce qui est l' ordre pour l' un sera le désordre pour l' autre. Il faut donc, si la justice est une réalité, qu' elle soit une loi éternelle et absolue, réglant les rapports des volontés libres, comme les mathématiques sont une loi éternelle et absolue réglant les rapports des êtres matériels, et la métaphysique une loi éternelle et absolue réglant les rapports des intelligences avec tous les êtres soit existans, soit possibles. En dehors de cette notion, la justice n' est qu' un mot qui arme les forts contre les faibles, les heureux contre les malheureux. Or, cette notion entraîne nécessairement celle de Dieu, puisqu' une loi éternelle et absolue ne saurait être une réalité

que dans la personne d' un être subsistant par soi, ayant une volonté active et droite, capable

p28

de promulguer un ordre, de le soutenir, de récompenser l' obéissance et de punir la rébellion. La vérité est le premier nom de Dieu, la justice est le second.

Or, qu' il y ait des hommes pour qui la vérité et la justice ne soient qu' un jeu philosophique, qui s' enferment dans la solitude orgueilleuse de leur pensée pour y bâtir leur gloire sur des systèmes qui portent leur nom, cela se comprend.

Mais l' humanité pauvre et souffrante n' en est pas là ; elle a besoin de vérité pour se nourrir, de justice pour se défendre, et elle sait que le véritable nom de l' une et de l' autre, c' est le nom de Dieu ; que la véritable force de l' une et de l' autre, c' est la force de Dieu.

Elle ne s' y est jamais trompée. Quand on l' opprime, elle lève ses mains vers Dieu, elle en inscrit le nom sur ses drapeaux, elle dit à l' oppresseur cette dernière et solennelle parole de l' âme qui croit et espère : je vous cite au tribunal de Dieu !

Ce tribunal a tôt ou tard son heure, son heure temporelle et visible, outre son heure éternelle. Les rois y comparaissent dès ici-bas, et les nations aussi. C' est ce tribunal permanent au sein de l' erreur et de l' iniquité qui sauve le monde. En vain l' orgueil veut l' abattre ; le peuple sauvé par lui le sauve à son tour. S' il n' y avait parmi nous que des sages, l' idée de Dieu pourrait y périr, car un homme seul est toujours puissant contre Dieu ; mais heureusement les nations sont faibles contre lui, parce qu' elles ne peuvent se

p29

passer de justice et de vérité. Elles le protègent contre les savantes chimères d' une fausse sagesse ; elles en maintiennent la mémoire avec une fidélité qui n' en conserve pas toujours la parfaite notion, mais qui du moins n' a pas permis jusqu' à présent que le soleil et l' histoire vissent un peuple athée. Quoi qu' on ait fait, Dieu est resté la pierre angulaire de la société humaine ; aucun législateur n' a osé le bannir, aucun siècle ne l' a ignoré,

aucune langue n' a effacé son nom. Aussi bien sur la terre que dans le ciel, il est parce qu' il est.

Mais si Dieu a pour lui la nature, l' intelligence, la conscience et la société, que reste-t-il au panthéisme ? Où sera son point d' appui ? Il le cherchera, messieurs, dans les ténèbres d' une métaphysique abstruse : il s' isolera de toutes les réalités, de tous les sentimens et de tous les besoins, pour se composer un labyrinthe dont la pensée ne saura plus retrouver les issues. Il en perdra lui-même le fil ; enfermé dans la prison subtile qu' il se sera construite, il sera pris du rire de l' orgueil qui s' est trompé lui-même, et appelant à lui, du fond corrompu des âges, les esprits curieux des doctrines rares, il jettera sur Dieu et sur le genre humain l' anathème du mépris. Dieu passera sans l' entendre, et le genre humain sans lui répondre. Faisons comme eux, passons aussi.

Nous avons de Dieu une triple intuition : intuition négative dans la nature ; intuition directe dans les idées de vérité et de justice ; intuition pratique dans

p30

la société humaine. La nature, en nous montrant des caractères incompatibles avec un être qui existerait par soi-même, nous fait remonter jusqu' à sa source ; les idées de vérité et de justice nous nomment Dieu sans qui elles ne seraient rien ; la société humaine, qui ne peut se passer de lui, nous prouve son existence par sa nécessité. Mais outre ces révélations constantes et inamissibles, il en est que la divine providence sème de loin en loin sur la route des nations ; elle frappe des coups de foudre, elle déchire des voiles, elle donne de sa présence un sentiment si plein et si profond, que nul ne s' y trompe, et qu' un peuple entier laisse échapper de son coeur ce cri unanime et involontaire : Dieu ! C' est Dieu ! Nous assistons, messieurs, à une de ces heures où Dieu se découvre ; hier il a passé dans nos murs, et toute la terre l' a vu. Pourrais-je donc me taire devant lui ? Pourrais-je retenir sur mes lèvres tremblantes la prière de l' homme qui, un jour de sa vie, a vu son dieu de plus près ? ô Dieu, qui venez de frapper ces coups terribles, Dieu, le juge des rois et l' arbitre du

monde, regardez dans une lumière propice ce vieux peuple français, le fils aîné de votre droite et de votre église. Souvenez-vous de ses services passés, de vos bénédictions premières ; renouez avec lui l' antique alliance qui l' avait fait votre homme ; appelez-en à son coeur qui fut si plein de vous, et qui tout à l' heure encore, dans les prémices d' une victoire où rien de royal ne fut épargné par lui, vous donnait des gages de l' empire qu' il

p33

n' accorde plus qu' à vous. ô Dieu juste et saint, par cette croix de votre fils que leurs mains ont portée du palais profané des rois au palais sans tache de votre épouse, veillez sur nous, protégez-nous, éclairez-nous, prouvez au monde une fois de plus qu' un peuple qui vous respecte est un peuple sauvé.

46E CONFERENCE V. INTIME DE DIEU

Monseigneur,
messieurs,
Dieu existe, mais que fait-il ? Quelle est son action ? Quelle est sa vie ? C' est la question qui se présente immédiatement à l' esprit. Dès que l' esprit a reconnu l' existence d' un être, il se demande comment il vit ; et à plus forte raison se le demandera-t-il de Dieu, qui, étant le principe des êtres, excite en nous un besoin de sa connaissance d' autant plus ardent et juste,

p34

que son action est le modèle de toute action, et sa vie l' exemplaire de toute vie. Qu' est-ce donc que Dieu fait ? à quoi passe-t-il son éternité ? Voilà, certes, une question hardie. Pourtant l' homme se la fait, et il veut la résoudre. Mais comment la résoudre ? Comment pénétrer dans l' essence divine pour y entrevoir l' incompréhensible mouvement d' un esprit éternel, infini, absolu, immuable ? Trois doctrines se présentent à nous. L' une affirme que Dieu est condamné par la

souveraine majesté de sa nature à un épouvantable isolement ; que, seul en lui-même, il se regarde d' un regard qui ne rencontre que lui, et s' aime d' un amour qui n' a d' objet que lui ; qu' en ce regard et cet amour à tout jamais solitaires consistent la nature et la perfection de sa vie.

Selon la seconde doctrine, l' univers nous manifeste la vie de Dieu ou plutôt il est la vie même de Dieu. Nous voyons en lui son action permanente, le théâtre où se réalise sa puissance et où se réfléchissent tous ses attributs. Dieu n' est pas sans l' univers, pas plus que l' univers n' est sans Dieu. Dieu est le principe, l' univers est la conséquence, mais une conséquence nécessaire, sans laquelle le principe serait inerte, infécond, impossible à concevoir.

La doctrine catholique réprouve ces deux systèmes. Elle n' admet pas que Dieu soit un être solitaire, éternellement occupé à une contemplation stérile de lui-même ; elle n' admet pas non plus que l' univers, bien que l' ouvrage de Dieu, en soit la vie propre et personnelle.

p35

Elle s' élève au-dessus de ces idées infirmes, et nous emportant avec la parole de Dieu par delà toutes les conceptions de l' esprit humain, elle nous apprend que la vie divine consiste dans l' union coéternelle de trois personnes égales en qui la pluralité détruit la solitude et l' unité la division ; dont le regard se répond, dont le coeur se comprend, et qui plongées dans ce flux et ce reflux de l' une à l' autre, identiques par la substance, distinctes par la personnalité, forment ensemble une ineffable société de lumière et d' amour. Telle est l' essence de Dieu, et telle sa vie, l' une et l' autre fortement exprimées par cette parole de l' apôtre saint Jean : *tres sunt qui testimonium dant in coelo, pater, verbum et spiritus sanctus. -il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le père, le fils et le saint-esprit, et ces trois ne sont qu' une chose .*

Ici, messieurs, et bien peu de temps après vous avoir promis des clartés, il semble que je prenne plaisir à vous appeler dans un dédale de ténèbres ; car se peut-il rien concevoir

de plus effrayant pour la pensée que les termes par où je viens d' énoncer, d' après l' écriture et l' église, les rapports qui constituent la vie intime de Dieu ? Toutefois, messieurs, ne vous fiez pas à cette impression première ; confiez-vous plutôt à mes promesses, parce qu' elles sont celles de l' évangile, où il est écrit : *ego sum lux mundi*. -je

p36

suis la lumière du monde . Et encore : *qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae*. -celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie . Oui, rassurez-vous ; comptez sur Dieu, qui ne vous a rien proposé d' inutile à croire, et qui a caché des trésors éclatans dans les mystères les plus obscurs, comme il a caché dans les entrailles de la terre les feux du diamant. Suivez-moi, passons les colonnes d' Hercule, et laissant la vérité enfler nos voiles, avançons-nous sans crainte jusqu' aux régions transatlantiques de la lumière.

Nous voulons nous rendre compte de la vie divine ; la première question à nous faire est donc celle-ci : qu' est-ce que la vie ? Car tant que nous ne saurons pas ce que c' est que la vie en soi, il est clair que nous ne pourrons nous former aucune idée de celle de Dieu. Qu' est-ce donc que la vie ? Pour l' entendre, il faut nous demander ce que c' est que l' être ; car la vie est évidemment un certain état de l' être. Nous arrivons ainsi à cette question première et suprême : qu' est-ce que l' être ? Et nous la résoudrons en cherchant ce qu' il y a de permanent et de commun dans les êtres infiniment variés dont le spectacle est sous nos yeux. Or, en tous, quels que soient leur nom, leur forme, leur degré de perfection ou d' infériorité, nous découvrons une force mystérieuse qui est le principe de leur subsistance et de leur organisation, et que

p37

nous appelons l' activité. Tout être, même le plus inerte en apparence, est une activité ; il se

condense en lui-même, il résiste aux efforts étrangers, il attire et s'incorpore des élémens qui lui obéissent. Un grain de sable est en lutte et en harmonie avec l'univers entier, et il se conserve par cette force qui est le fond même de son être, et sans quoi il s'abîmerait dans l'incapacité absolue du néant. L'activité étant le caractère permanent et commun de tout ce qui est, il s'ensuit que l'être et l'activité sont une seule et même chose, et que nous avons le droit de poser cette définition : l'être est l'activité. Saint Thomas D'Aquin nous en a donné l'exemple, lorsque ayant à définir Dieu, qui est l'être dans sa réalité totale, il a dit : *Dieu est un acte pur*.

Mais l'activité entraîne l'action, et l'action c'est la vie. La vie est à l'être ce que l'action est à l'activité. Vivre, c'est agir. Il est vrai que l'action spontanée, et surtout libre, étant l'action parfaite, on marque ordinairement la naissance ou l'apparition de la vie là où se manifeste ce genre d'action. Ainsi l'on dit que la pierre est, que la plante végète, que l'animal vit ; mais ces différentes expressions ne signalent que les gradations de l'activité dont la présence, si faible qu'elle soit, constitue partout l'être vivant.

Nous savons ce que c'est que la vie. Faisons un pas de plus, cherchons-en les lois générales, et appliquons-les à Dieu.

La première loi générale de la vie est celle-ci : *l'action d'un être est égale à son activité*. En effet, l'action

p38

d'un être ne saurait être limitée que par une force étrangère ou par sa propre volonté. Or, une force étrangère ne l'arrête qu'au degré où il manque lui-même d'énergie, et quant à sa volonté propre, s'il en est doué, elle le porte nécessairement jusqu'où il peut atteindre par sa nature. Une action supérieure à son activité lui est impossible ; une action inférieure ne lui suffit pas ; une action égale à son activité est la seule qui le mette d'accord avec lui-même et avec le reste de l'univers. Aussi, messieurs, soit que vous considériez le mouvement général des mondes ou la tendance de chaque être en particulier, vous les verrez tous agir selon la quantité de leurs forces, et

ne mettre de bornes à leur ambition, que parce qu'il en existe à leurs facultés. Tous, l'homme compris, vont jusqu'où ils peuvent ; tous, parvenus au terme qui les épuise et les arrête, écrivent comme le poète en accusant leur impuissance avec orgueil : sistimus tandem nobis ubi defuit orbis. Cette première loi générale connue, je conclurai déjà quelque chose touchant la vie de Dieu ; car l'action d'un être étant égale à son activité, et Dieu étant l'activité infinie, il s'ensuit qu'il y a en Dieu une action infinie ou, pour parler plus clairement encore, qu'une action infinie constitue en Dieu la vie même de Dieu. Mais qu'est-ce qu'une action ? La nature et l'humanité ne se composent que d'un tissu d'actions ;

p39

nous ne faisons pas autre chose depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort : et pourtant savez-vous bien ce que c'est qu'une action ? Avez-vous jamais médité sur le sens de ce mot, qui renferme à lui seul tout ce qui se passe au ciel et sur la terre ? L'action est un mouvement ; il nous est impossible d'en concevoir la nature sous une forme plus claire et plus générale. Le corps se meut quand il agit, la pensée se meut quand elle travaille, le cœur se meut quand il conçoit des affections ; de quelque part que vienne l'acte, la langue n'a qu'un terme pour l'exprimer, et l'entendement qu'une idée pour se le représenter. Tout est en mouvement dans l'univers parce que tout y est action, et tout y est action parce que depuis l'atôme jusqu'à l'astre, depuis la poussière jusqu'à l'esprit, tout y est activité. Mais le mouvement suppose un but, un terme où l'être aspire. Je m'agite, je cours, j'expose ma vie : pourquoi ? Qu'est-ce que je veux ? Apparemment je cherche quelque chose qui me manque et dont j'ai besoin : car si rien ne me manquait, mon mouvement n'aurait pas de cause, le repos serait mon état naturel, l'immobilité mon bonheur. Puisque je me meus, c'est pour faire ; faire est à la fois le motif et le terme du mouvement, et par conséquent l'action est un mouvement producteur. Ne vous laissez pas de me suivre, messieurs ; il est vrai, je vous emporte par des voies dont peut-être vous n'entrevoiez pas encore l'issue ;

vous êtes passagers sur le vaisseau de Colomb, vous cherchez en vain l' étoile

p40

qui vous annonce le port ; mais prenez courage, tout à l' heure vous crierez : terre ! Nous y touchons.

L' action est un mouvement producteur, je viens de le démontrer, et comme l' action est la conséquence de l' activité, il s' en suit que la production est la fin dernière de l' activité, c' est-à-dire de l' être, puisque l' être et l' activité sont une seule et même chose. Mais dans quelle proportion l' être produira-t-il ? évidemment dans la proportion de son activité, puisque, selon la première loi générale de la vie, l' action d' un être est égale à son activité. Ainsi vivre, c' est agir ; agir, c' est produire ; produire, c' est tirer de soi quelque chose d' égal à soi. Sans doute on peut concevoir une production inférieure à l' être d' où elle émane ; mais cette production, si elle a lieu, ne sera pas l' acte principal de la vie, elle n' en sera que l' accessoire et l' accident. Tout être tend à produire dans la plénitude de ses facultés, parce qu' il tend à vivre de la plénitude de sa vie, et il n' atteint ce terme naturel de son ambition qu' en tirant de lui quelque chose d' égal à lui-même. Il est aisé de le constater par l' observation, après l' avoir établi par le raisonnement. En quoi consiste, par exemple, le douloureux travail de l' artiste ? L' artiste a eu dans son âme une vision du vrai et du beau ; l' horizon s' est déchiré sous son regard, et il a saisi dans le lointain lumineux de l' infini une idée qui est devenue la sienne et qui le tourmente jour et nuit. Que veut-il et qu' est-ce qui le trouble ? Il veut rendre ce qu' il a vu ou entendu ; il veut qu' une

p41

toile, qu' une pierre ou qu' une parole exprime sa pensée comme elle est en lui, avec la même clarté, la même force, la même poésie, la même accentuation. Tant qu' il n' obtient pas cette bienheureuse égalité entre sa conception et son style, il est sous le poids d' un malheur qui le désespère ; car il reste

au-dessous de lui-même, et il pleure en larmes ardentes l'inefficacité de son génie, qui lui paraît comme une insulte et une mort. *celui à qui il a été donné davantage*, dit l'évangile, *on lui demandera davantage*. Telle est la loi de la production aussi bien dans l'ordre de la nature et de l'art que dans l'ordre de la vertu.

Mais, messieurs, pour que la vie produise quelque chose d'égal à elle-même, il faut qu'elle produise la vie ; pour que l'être vivant produise quelque chose d'égal à lui-même, il faut qu'il produise son semblable, ou, en d'autres termes, qu'il soit fécond. La fécondité est le terme extrême et complet de la production, qui est elle-même le terme nécessaire de l'activité. Nous arrivons de la sorte à connaître et à poser cette seconde loi générale de la vie : *l'activité d'un être se résume dans sa fécondité*.

Ici, messieurs, le spectacle des choses parle si haut, qu'il est presque inutile de l'invoquer. Quel est dans la nature l'être vil et déshérité qui n'ait reçu de Dieu la grâce de produire son semblable, de se voir dans un autre lui-même émané de lui ? La plante ne cesse de semer dans la terre le germe qui la multiplie ; l'arbre répand autour de lui et confie aux vents du

p42

ciel les semences mystérieuses qui lui assurent une innombrable filiation ; l'animal rassemble ses petits sous sa mamelle intarissable ; et l'homme, après tous, l'homme esprit et matière, réunit dans sa fragile vie la double fécondité des sens et de la pensée. Il se lègue tout entier à une postérité qui le perpétue par l'âme autant que par le corps, père deux fois béni et deux fois immortel. Oserais-je aller plus loin, et passant de l'homme aux frontières opposées de la vie, vous faire remarquer le prodige de la fécondité jusque dans ces êtres à qui la science refuse l'organisation, et qui pourtant, malgré leur misère, trouvent encore en eux la force de séduire la nature et de se perpétuer dans son sein par des alliances qui accusent leur vitale énergie ? Vainement, d'un pôle à l'autre, de l'homme au ver de terre, je cherche la stérilité ; je ne la découvre qu'en un lieu et en une chose, dans la mort. En sorte

qu' on peut dire avec une exactitude rigoureuse, que la vie est la fécondité, et que la fécondité est égale à la vie.

Levons les yeux maintenant, nous le pouvons, levons-les vers Dieu. Si ce que nous avons dit est vrai, Dieu étant l' activité infinie, est aussi et par cela même la fécondité infinie.

Car, s' il était actif sans être fécond, s' il était infiniment actif sans être infiniment fécond, il s' en suivrait de deux choses l' une, ou bien qu' il aurait une action improductive, ou bien qu' il ne produirait qu' au dehors de lui-même, dans la région du temporaire et du fini. Dire que l' action de Dieu

p43

est improductive, c' est dire qu' il agit sans cause, et que sa vie se consume dans l' impuissance d' une éternelle stérilité ; dire que son action n' est productive qu' au dehors, c' est dire que sa vie ne lui est pas propre, ce qui est absurde ; ou bien que l' univers est sa vie, ce qui nous ramène au panthéisme. Il faut donc conclure que la vie de Dieu s' exerce au-dedans de lui-même par une infinie et souveraine fécondité. Ne cherchez pas d' avance, messieurs, comment s' accomplit cet adorable mystère ; ne précipitez pas votre curiosité au-devant de la lumière et de l' abîme. Soyez maîtres de vous, regardez le point que vous regardez, entendez le son que vous entendez, pas davantage. L' infini, dans le ciel, se voit d' un seul coup ; sur la terre nous soulevons péniblement quelque partie du voile qui le dérobe à nos yeux.

Dans ce moment, je ne veux de vous qu' une chose : je vous demande si vous pouvez vous faire l' idée de l' être sans l' idée d' activité, l' idée d' activité sans l' idée de production, l' idée de production sans l' idée de fécondité. Je vous demande si votre esprit consent à prononcer ce jugement : Dieu est une activité infinie qui aboutit à une infinie stérilité. Vous me direz : il se regarde et il s' aime, n' est-ce rien ? Oui, mais son regard et son amour sont stériles ; vous en contenteriez-vous vous-mêmes ! Quoi ! Votre regard et votre amour sont féconds ; ils produisent un être vivant, semblable à vous, égal à vous, en qui vous vous voyez et vous vous aimez ; et Dieu, le principe et l' exemplaire des

choses, ne posséderait pas, sous une forme infinie et surnaturelle, le mystère que vous possédez sous une forme finie et naturelle ! Son activité extérieure serait assez grande pour donner la vie à l'univers, tandis que son activité intérieure et personnelle n'aboutirait qu'au silence d'une immesurée solitude ! La fécondité serait-elle donc une misère et la stérilité une perfection ? Si elle est une perfection, ne voyez-vous pas que Dieu les renferme toutes à un degré suréminent ? Il faut donc conclure, avec saint Thomas D'Aquin, dans son merveilleux traité des personnes divines : *toute action ayant pour conséquence quelque chose qui procède de cette action, de même qu'il y a une procession extérieure qui suit de l'action extérieure, il y a aussi une procession intérieure qui suit de l'action intérieure... et c'est ainsi que la foi catholique pose en Dieu une procession* . Allons plus loin, messieurs, demandons-nous pourquoi la fécondité est le résumé ou le terme de l'activité des êtres, pourquoi les êtres tendent à produire leurs semblables et les produisent en effet. La raison en est contenue dans l'idée même d'activité et d'action. Car une action est un mouvement ; un mouvement suppose un point de départ, qui est l'être agissant, un point d'arrivée, qui est l'être désiré, et une relation entre le principe et le but du mouvement, entre l'être agissant et l'être désiré. ôtez cette relation,

il ne reste plus de cause du mouvement, par conséquent plus d'action, plus d'activité, plus de vie, plus d'être, rien. La relation est l'essence même de la vie, et nous n'avons qu'à consulter notre propre vie pour en avoir une surabondante démonstration. Que faisons-nous, messieurs, que faisons-nous depuis le premier de nos jours jusqu'au dernier ? Nous entretenons des relations avec Dieu, avec la nature, avec les hommes, avec les livres, avec les morts et les vivans. Le temps même qui mesure notre âge est une relation, et notre esprit s'abîmerait en vain à se représenter la vie autrement que comme un tissu indivisible d'innombrables

rapports.

Cela étant, qu' est-ce qu' une relation ? Il nous importe étrangement de le savoir, puisque là est le noeud dernier de tout notre être. Une relation consiste dans le rapprochement de deux termes distincts. Le rapprochement parfait est l' unité, la distinction parfaite est la pluralité, par conséquent la relation parfaite est l' unité dans la pluralité. Parcourez toute la trame de vos rapports, vous n' y verrez pas autre chose. La vie de votre intelligence est une unité d' esprit dans une pluralité de pensées ; la vie de votre corps est une unité d' action dans une pluralité de membres ; votre vie de famille est une unité d' affection et d' intérêts dans une pluralité de personnes ; votre vie de citoyen est une unité d' origine, de devoirs et de droits, dans une pluralité de familles ; votre vie catholique est une unité de foi et d' amour dans une pluralité d' âmes qui

p46

tendent vers Dieu : ainsi de tout le reste. Que fais-je ici ? D' où vient que ma parole s' adresse à vous ? Qu' y a-t-il entre elle et cet auditoire ? Rien, sinon que mon âme cherche la vôtre pour la conduire au foyer d' une lumière qui, sans détruire la distinction de votre personnalité et de la mienne, nous rassemblera pourtant dans l' unité présente d' une même espérance et dans l' unité future d' une même béatitude.

Or, cette merveille de l' unité dans la pluralité ne saurait s' établir que par la similitude des êtres, et la similitude des êtres suppose leur égalité de nature par leur communauté d' origine. La fécondité, qui produit des êtres semblables à leur auteur et semblables entre eux, est donc le principe naturel de l' unité dans la pluralité, c' est-à-dire des relations qui constituent la vie des êtres par l' ensemble continu de leurs actes. Il est vrai que nous entretenons des rapports avec des êtres dont ne nous rapprochent pas une origine prochaine ni une similitude exacte ; mais aussi ces rapports sont faibles et éloignés, et c' est toujours le degré de la ressemblance déterminé par le degré de parenté, qui mesure la force et l' intimité des relations. Ainsi les membres d' une famille se touchent de plus près que les membres d' une cité ; les peuples de même race s' unissent plus étroitement que les peuples de

race diverse ; et tous les êtres créés viennent puiser en Dieu, leur père commun, la raison des similitudes et des rapports plus ou moins directs qui les relient tous ensemble dans la vaste unité de la nature.

p47

Nous sommes donc en droit de poser cette troisième loi générale de la vie : *le but de la fécondité est de produire des relations entre les êtres, c'est-à-dire de donner un objet et une raison à leur activité* .

Déjà, messieurs, vous ne vous étonnez plus de ces prodigieuses paroles par lesquelles l'apôtre saint Jean nous définissait la vie divine : *il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le père, le fils et le saint-esprit, et ces trois ne sont qu'une chose* . Vous entendez que le mystère de la vie est un mystère de relations, c'est-à-dire un mystère qui implique ces deux termes : unité dans la pluralité, pluralité dans l'unité. Mais avant de le conclure d'une manière encore plus formelle, arrêtons-nous un moment à considérer l'effet des relations dans les êtres.

La vie n'est pas le seul phénomène qu'ils présentent à nos regards. Par-dessus le mouvement qui les mêle et qui les emporte, nous découvrons un charme que nous appelons la beauté.

La beauté est le résultat de l'ordre ; partout où l'ordre cesse, la beauté s'évanouit. Mais l'ordre, qu'est-il, sinon l'unité qui brille en une multitude d'êtres, et qui les ramène tous, malgré leurs distinctions et leurs variétés, à la splendeur d'un seul acte.

La bonté est la soeur de la beauté. Elle est le don que les êtres se font réciproquement de leurs avantages, et par conséquent elle est aussi l'effet des relations.

p48

Pour se donner et pour recevoir, il faut être au moins deux.

Ainsi, messieurs, la vie, le beau et le bien, ont un même principe, qui est l'unité dans la pluralité, et refuser à Dieu ce double caractère, c'est lui refuser à la fois la vie,

la beauté et la bonté. Les lui
refuserez-vous ? Encore que vous
n'entendissiez pas comment un même être peut
réaliser en lui l'un et le plusieurs, cette
faiblesse de votre intelligence détruirait-elle la
chaîne des raisonnements et des observations qui
nous ont initiés aux secrets les plus profonds
de la nature des choses ? Mais abordons de face
la difficulté.

Dieu est un ; sa substance est indivisible parce
qu'elle est infinie ; cela est hors de doute
pour la foi comme pour la raison. Dieu ne peut
donc être plusieurs par la division de sa
substance. Mais s'il n'est pas plusieurs par la
division de sa substance, comment le
sera-t-il ? Comment un être un et indivisible
peut-il en même temps se trouver plusieurs ?
Messieurs, je n'ai besoin que d'un mot, et je vous
demande à mon tour : pourquoi Dieu a-t-il
besoin d'être plusieurs ? N'est-ce pas pour avoir
en lui-même des relations, ces relations sans
lesquelles nous ne saurions concevoir ni
l'activité, ni la vie, ni l'être ? Eh bien !
Que la substance de Dieu demeure ce qu'elle est
et ce qu'elle doit être, le siège de l'unité,
et qu'elle produise en elle-même, sans se
diviser, des termes de relation, c'est-à-dire
des termes qui soient le siège de la pluralité
en se référant à l'unité. Car ces deux choses,

p49

l'un et le plusieurs, sont également nécessaires
pour constituer des relations, et si la
substance de Dieu était divisible, l'unité y
manquant, les relations y manqueraient aussi.
Je vous comprends, messieurs, vous voulez me
dire que vous n'entendez pas même les expressions
dont je me sers, et qu'il y a contradiction
manifeste entre l'idée d'une substance unique et
l'idée de plusieurs termes de relation qui y
seraient contenus sans la diviser. Je vais vous
montrer le contraire, et n'eussiez-vous que
l'intelligence d'un enfant, elle vous suffira
pour me suivre et pour rendre justice à la vérité.
J'étends la main : où est-elle, ma main ? Elle
est dans l'espace. Qu'est-ce que l'espace ? Les
philosophes ont disputé sur sa nature : les uns
ont cru que c'était une substance
infiniment délicate et subtile ; les autres que
c'était quelque chose de vide, une simple
possibilité de recevoir des corps. Quoi qu'il en

soit, substance ou non, l' espace est manifestement une capacité constituée par trois termes de relation, la longueur, la largeur et la hauteur, trois termes parfaitement distincts entre eux, égaux entre eux, inséparables entre eux, si ce n' est par une abstraction de l' esprit, et pourtant ne formant ensemble dans leur évidente distinction qu' une seule et indivisible étendue, qui est l' espace. Je dis que la longueur, la largeur et la hauteur sont des termes de relation, c' est-à-dire des termes qui se réfèrent l' un à l' autre, puisque le sens de la longueur est déterminé par le sens de la largeur,

p50

et ainsi du reste. Je dis que ces termes de relation sont distincts l' un de l' autre ; car il est manifeste que la longueur n' est pas la largeur, et que la largeur n' est pas la hauteur. Je dis enfin que ces trois termes, malgré leur réelle distinction, ne forment qu' une seule et indivisible étendue, ce qui est encore de la dernière clarté pour les sens et pour l' esprit. Donc, il n' y a ni obscurité ni contradiction de langage à émettre cette proposition : Dieu est une substance unique contenant dans son indivisible essence des termes de relation réellement distincts entre eux. Voulez-vous un exemple plus positif que celui de l' espace ? Car, malgré la réalité de l' espace, vous pourriez peut-être l' accuser d' être une sorte d' abstraction : eh bien, ramassez le premier corps venu. Tout corps, quel qu' il soit, pierre ou diamant, est renfermé sous les trois formes de longueur, de largeur et de hauteur. Prisonnier de l' étendue, il la porte avec lui dans sa forme une et triple, et se l' incorpore en entier par une pénétration réciproque qui fait de l' un et de l' autre une seule chose. Le corps est espace, et l' espace est corps. La longueur, la largeur et la hauteur sont le corps en tant que long, en tant que large, en tant que haut. Divisez le corps tant que vous voudrez, changez sa matière intime selon votre plaisir, toujours subsistera le même phénomène d' unité dans la pluralité ; en sorte qu' il n' y a rien dans la nature, espace et corps, le contenant et le contenu, qui ne tombe sous cette définition aussi simple qu' étonnante : une

substance unique en trois termes de relation réellement distincts l' un de l' autre.

L' univers parle donc comme saint Jean. Non seulement rien ne s' y oppose à la légitimité logique des expressions qui rendent le mystère de la vie divine ; non seulement ces expressions y prennent le caractère d' une formule générale et algébrique des êtres ; mais encore la puissance de l' analogie nous conduit à appliquer cette formule au principe même des êtres, à celui qui n' a dû mettre dans ses oeuvres qu' une copie ou un reflet de sa propre nature. Toutefois, dès qu' on applique à Dieu des expressions ou des lois de l' ordre visible, elles y changent subitement de proportions, parce qu' elles passent de la région du fini à celle de l' infini. Vous ne devez donc pas vous étonner, messieurs, si la doctrine catholique vous enseigne que les termes de relation revêtent en Dieu la forme de la personnalité. Entendons-nous sur ce mot. Tout être, par cela seul qu' il est lui et non un autre, possède ce que nous appelons l' individualité. Tant qu' il subsiste, il s' appartient ; il peut croître ou décroître, perdre ou acquérir ; il peut communiquer à autrui quelque chose de soi, mais non pas le soi-même. Il est lui tant qu' il est ; personne autre n' est et ne sera jamais lui, si ce n' est lui. Telle est la nature et la force de l' individualité. Supposez maintenant que l' être individuel ait conscience et intelligence de son individualité, qu' il se voie vivant et distinct de tout ce qui n' est pas lui, ce sera une personne. La

personnalité n' est pas autre chose que l' individualité ayant conscience et intelligence de soi. L' individualité est le propre des corps ; la personnalité est le propre des esprits. Or, Dieu est un esprit infini ; tout ce qui le constitue, substance et termes de relation, est esprit. Par conséquent chaque terme des relations divines a conscience et intelligence de soi ; il se voit distinct des autres en tant que terme de relation, un avec eux en tant que substance : sa distinction fait son individualité relative, la conscience et l' intelligence de son individualité relative le font une personne.

Imaginez l' espace devenu un esprit, vous aurez un phénomène analogue. La longueur, la largeur et la hauteur auraient conscience et intelligence de leur individualité relative, conscience et intelligence de leur unité absolue dans l' espace ; elles seraient une par la substance, plusieurs par la distinction élevée à l' état personnel. Il nous reste à considérer, messieurs, combien il y a de personnes en Dieu, comment et en quel ordre elles s' y produisent. Jusqu' ici nous ne nous sommes aidés que des analogies de la nature extérieure ; mais, au point où nous sommes parvenus, ayant à nous rendre compte du nombre et de la genèse des personnes divines, il est nécessaire que nous cherchions dans des profondeurs plus reculées une lumière plus voisine de la lumière de Dieu. La nature extérieure n' est pas tout notre horizon et toute notre clarté. Nous la touchons par notre

p53

corps ; mais elle est hors de nous, même dans notre corps, et de plus, elle n' est que terre et cendre, et si elle a quelque chose de Dieu, ce n' est qu' un vestige et non pas une image de lui. Sortons de la limite et de la poudre, entrons en nous-mêmes : ne sommes-nous pas des esprits ? Oui, je suis un esprit. Dans ce sépulcre matériel que j' habite en voyageur, une lampe a été allumée, lampe immatérielle et pure qui éclaire ma vie, qui est ma vraie vie, qui descend de l' éternité et qui m' y ramène comme à mon origine et à ma nature. Que parlais-je tout à l' heure du temps et de l' espace ? Qui pouvait m' arrêter dans ces viles comparaisons ? Ah ! Je le sens, vous m' en faisiez un reproche ; vous m' accusiez de tenir mon âme et la vôtre captives dans ces inanités de l' univers, où je ne voyais que des ombres, où je ne touchais que des morts, où je ne suscitais que des empreintes froides et effacées de la vérité. Vous attendiez avec impatience que j' ouvre enfin l' arène d' une vision meilleure : je sens que j' y suis. Je vois ce qui ne se voit pas, j' entends ce qui ne s' entend pas, je lis ce qui n' a ni forme ni couleur : la vérité a encore un voile, mais c' est sa personne ; elle a encore des secrets, mais ce sont les derniers. Arrière la nature, et voyons Dieu dans l' esprit ! L' esprit vit comme Dieu de la vie immatérielle, et

par conséquent, il connaît cette vie où les sens n'ont point de part et qui est celle de Dieu. Que fait donc l'esprit lorsque renfermé au-dedans de lui-même, imposant silence à tout le reste, il vit de sa vie propre ?

p54

Que fait-il ? Ce qu'il fait, messieurs, deux choses seulement, deux actes inépuisables, qui reviennent toujours, qui ne se lassent jamais, et dont la trame compose tout son travail avec toute sa joie : il pense et il aime. Il pense d'abord, c'est-à-dire qu'il voit et combine des objets dépouillés de matière, de forme, d'étendue et d'horizon ; espèce d'univers devant lequel celui que nous habitons par les sens n'est qu'un cachot sourd et étroit. Il se joue dans cette mer sans rivage des idées ; il appelle à la vie, pour composer la sienne, des mondes sans nom et sans fin qui lui obéissent avec la promptitude de l'éclair. Il peut n'en pas connaître le prix et les dédaigner ; la contemplation pure lui pèsera d'autant plus qu'il l'exercera moins et qu'il enchaînera ses facultés aux abaissements du corps. Mais je ne parle pas de ces trahisons de l'esprit contre lui-même ; je parle de l'esprit tel qu'il est par sa nature, tel qu'il vit lorsqu'il veut vivre à la hauteur où Dieu l'a placé. Il pense donc, c'est son premier acte.

Mais la pensée, est-ce l'esprit lui-même ou quelque chose qui est distinct de l'esprit. Ce n'est pas l'esprit lui-même, car la pensée vient et passe, tandis que l'esprit demeure toujours. J'oublie le lendemain mes idées de la veille ; je les appelle et je les chasse ; quelquefois elles m'obsèdent malgré moi. Ma pensée et mon esprit sont deux. Je me parle à moi-même dans la solitude de mon entendement ; je m'interroge, je me réponds ; ma vie intérieure n'est qu'un colloque continu et mystérieux. Et pourtant je suis un. Ma

p55

pensée, quoique distincte de mon esprit, n'en est pas séparée ; quand elle est présente, mon esprit la voit en lui ; quand elle est absente,

il la cherche en lui. Je suis un et deux à la fois. Ma vie intellectuelle est une vie de relation ; j' y retrouve ce que j' ai remarqué dans la nature extérieure, unité et pluralité, unité résultant de la substance même de l' esprit, pluralité résultant de son action. Que serait, en effet, l' action de l' esprit, si elle était inféconde ? Quels en seraient la raison, le but et l' objet ? L' esprit, comme toute la nature, mais en une matière bien autrement élevée, est donc fécond. Tandis que les corps se divisent pour se multiplier, l' esprit, créé à la ressemblance de Dieu, demeure inaccessible à toute division. Il engendre sa pensée sans rien émettre au dehors de son incorruptible substance ; il la multiplie sans rien perdre de la perfection de l' unité.

Vous le voyez, messieurs, en nous élevant de la vie extérieure à la vie intérieure, de la vie des corps à la vie de l' esprit, nous avons retrouvé la même loi ; mais nous l' avons retrouvée, comme il était inévitable, avec un accroissement de lumière et de précision. Les corps, malgré leurs révélations merveilleuses, nous tenaient à une trop grande distance de Dieu ; l' esprit nous a porté jusqu' au sanctuaire de son essence et de sa vie. Pénétrons-y, ou du moins, s' il nous est interdit de franchir certaines limites, allons aussi près que la bonté divine nous le permettra. Dieu est un esprit, son premier acte est donc de

p56

penser. Mais sa pensée ne saurait être comme la nôtre multiple, sans cesse naissante pour mourir et mourant pour renaître. La nôtre est multiple, parce qu' étant finis, nous ne pouvons nous représenter qu' un à un tous les objets susceptibles de connaissance ; elle est sujette à périr, parce que nos idées se pressant l' une après l' autre, la seconde détrône la première et la troisième précipite la seconde. En Dieu, au contraire, dont l' activité est infinie, l' esprit engendre d' un seul coup une pensée égale à lui-même, qui le représente tout entier, et qui n' a pas besoin d' une seconde, parce que la première a épuisé l' abîme des choses à connaître, c' est-à-dire l' abîme de l' infini. Cette pensée unique et absolue, premier et dernier né de l' esprit de Dieu, reste éternellement en sa présence comme une

représentation exacte de lui-même, ou, pour parler le langage des livres saints, comme *son image, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance* . Elle est sa parole, son verbe intérieur, comme notre pensée est aussi notre parole ou notre verbe ; mais, à la différence du nôtre, verbe parfait qui dit tout à Dieu en un seul mot, qui le dit toujours sans se répéter jamais, et que saint Jean avait entendu dans le ciel lorsqu' il ouvrait ainsi son sublime évangile : *au commencement était le verbe, et le verbe était en Dieu, et le verbe était Dieu* .

p57

Et de même qu' en l' homme la pensée est distincte de l' esprit sans en être séparée, ainsi, en Dieu, la pensée est distincte sans être séparée de l' esprit divin qui la produit. Le *verbe est consubstantiel* au père, selon l' expression du concile de Nicée, qui n' est que l' énergique expression de la vérité. Mais, ici, comme dans le reste, il existe entre Dieu et l' homme une grande différence. Dans l' homme, la pensée est distincte de l' esprit d' une distinction imparfaite, parce qu' elle est finie ; en Dieu, la pensée est distincte de l' esprit d' une distinction parfaite, parce qu' elle est infinie : c' est-à-dire qu' en l' homme la pensée ne va pas jusqu' à être une personne, tandis qu' en Dieu elle va jusque là. Le mystère de l' unité dans la pluralité ne s' accomplit pas totalement dans notre intelligence, et c' est pourquoi nous ne pouvons pas vivre de nous seuls. Nous cherchons au dehors l' aliment de notre vie ; nous avons besoin d' un entretien étranger, d' une pensée qui nous soit autre et qui pourtant nous soit proche. En Dieu, la pluralité est absolue aussi bien que l' unité, et c' est pourquoi sa vie se passe tout entière au-dedans de lui-même, dans le colloque ineffable d' une personne divine à une personne divine, du père sans génération au fils éternellement engendré. Dieu pense, et il se voit dans sa pensée comme dans un autre, mais comme dans un autre qui lui est proche jusqu' à n' être qu' un avec lui par la substance ; il est père, puisqu' il a produit à sa ressemblance un terme de relation réellement et personnellement distinct

de lui ; il est un et deux dans toute la force que l' infini donne à l' unité et à la dualité ; il peut dire en contemplant sa pensée, en regardant son image, en entendant son verbe, il peut dire dans l' extase de la première et de la plus réelle paternité cette parole entendue par David : *tu es mon fils, je t' ai engendré aujourd' hui* . Aujourd' hui ! Dans ce jour qui n' a ni passé, ni présent, ni futur, dans ce jour qui est l' éternité, c' est-à-dire la durée indivisible de l' être sans changement. Aujourd' hui ! Car Dieu pense aujourd' hui, il engendre son fils aujourd' hui, il le voit aujourd' hui, il l' entend aujourd' hui, il vit aujourd' hui de cet acte inénarrable qui ne commence ni ne finit jamais.

Mais est-ce là toute la vie de Dieu ? La génération de son fils est-elle son seul acte, et consomme-t-elle avec sa fécondité toute sa béatitude ? Non, messieurs ; car, en nous-mêmes, la génération de la pensée n' est pas le terme où s' arrête notre vie. Quand nous avons pensé, un second acte se produit : nous aimons. La pensée est un regard qui amène son objet en nous-mêmes ; l' amour est un mouvement qui nous entraîne au dehors vers cet objet pour l' unir à nous et nous unir à lui, et accomplir ainsi dans sa plénitude le mystère des relations, c' est-à-dire le mystère de l' unité dans la pluralité. L' amour est à la fois distinct de l' esprit et distinct de la pensée : distinct de l' esprit où il naît et où il meurt ; distinct de la pensée par sa

définition même, puisqu' il est un mouvement d' étreinte, tandis que la pensée est une simple vue. Et néanmoins il procède de l' un et de l' autre, et il ne fait qu' un avec tous les deux. Il procède de l' esprit dont il est l' acte, et de la pensée sans laquelle l' esprit ne verrait pas l' objet qu' il doit aimer ; et il reste un avec la pensée et l' esprit dans le même fond de vie où nous les retrouvons tous trois, inséparables toujours, et toujours distincts. En Dieu, il en est de même. Du regard coéternel qui s' échange entre le père et le fils, naît un troisième terme de relation, procédant

de l' un et de l' autre, réellement distinct de l' un et de l' autre, élevé par la force de l' infini jusqu' à la personnalité, et qui est le saint-esprit, c' est-à-dire le saint mouvement, le mouvement sans mesure et sans tache de l' amour divin. Comme le fils épuise en Dieu la connaissance, le saint-esprit épuise en Dieu l' amour, et par lui se termine le cycle de la fécondité et de la vie divine. Car que voulez-vous que Dieu fasse encore ? Esprit parfait, il pense et il aime ; il produit une pensée égale à lui, et avec sa pensée un amour égal à tous les deux. Que lui reste-t-il à désirer et à produire ? Et que vous resterait-il à vous-mêmes si vous aviez comme lui, dans l' unité de votre substance, une pensée sans bornes et un amour sans bornes ? Mais, infortunés que nous sommes, la pensée et l' amour ne sont dans notre âme qu' une vue et une possession d' un objet étranger ; nous sommes obligés de sortir

p60

de nous pour chercher notre vie, pour apaiser notre soif de connaître, notre faim d' aimer. Et au lieu d' aller à la source unique de la vérité et de la charité, qui est Dieu, nous nous attachons à la nature qui n' est qu' une ombre, à la vie du temps qui n' est qu' une mort. Ou bien, repliés sur nous par un effort insensé, nous demandons à notre impuissance l' accomplissement du mystère un et triple qui est la félicité divine ; nous essayons de nous suffire dans l' orgueil d' une pensée solitaire, dans la volupté de l' amour personnel, et comme un sable qui se dévore lui-même, nous nous desséchons dans les sanglantes étreintes d' un égoïsme qui serait infini si le néant pouvait l' être.

Ah ! Levez les yeux en haut ! C' est là qu' est la vie, parce que c' est là qu' est la fécondité véritable. C' est là que vous conduisent le spectacle des lois de la nature et l' étude des lois de votre propre esprit. Tout vous apprend que l' être et l' activité sont une même chose ; que l' activité s' exprime par l' action ; que l' action est nécessairement productrice ou féconde ; que le but de la fécondité est d' établir des relations entre des êtres semblables ; que la relation est l' unité dans la pluralité, d' où résulte la vie, la beauté et la bonté. Et qu' ainsi, Dieu, l' être infini,

l' être bon, beau et vivant par excellence, est infailliblement le plus magnifique ensemble de relations, l' unité parfaite et la pluralité parfaite, l' unité de substance dans la pluralité de personnes ; un esprit principe, une pensée égale à

p61

l' esprit qui l' engendre, un amour égal à l' esprit et à la pensée d' où il procède ; tous les trois, père, fils, esprit-saint, aussi anciens que l' éternité, aussi grands que l' infini, aussi un dans la béatitude que dans la substance où ils puisent leur divinité identique. Voilà Dieu ! Voilà Dieu, la cause et l' exemplaire de tous les êtres ! Rien n' existe ici-bas qui n' en soit le vestige ou l' image, selon le degré de sa perfection. L' espace le révèle dans sa plénitude une et triple ; les corps le font reconnaître dans les trois dimensions qui constituent leur solidité ; l' esprit nous le montre de plus près dans la production des deux choses les plus élevées de ce monde, si toutefois elles sont de ce monde, la pensée et l' amour ; enfin le tissu même de l' univers, qui n' est partout que relations, nous est comme une toile où la lumière divine passe, pénètre et nous laisse entrevoir au-dessus du ciel visible le ciel invisible de la trinité.

Toutes les lois prennent leur source dans ce foyer des relations primordiales. La société humaine, si elle aspire à la perfection, n' a pas d' autre modèle à contempler et à imiter. Elle y découvrira la première constitution sociale dans la première cité : l' égalité de nature entre les personnes qui la composent ; l' ordre dans leur égalité, puisque le père est le principe du fils, et que le saint-esprit procède du père et du fils ; l' unité, cause de la pluralité ; la pensée recevant d' en haut son être et sa lumière ; l' amour terminant et couronnant toutes les relations. Ces lois sont assez

p62

belles, et les législateurs, s' ils pouvaient les

réaliser sur la terre, feraient un ouvrage dont l'Église catholique a seule possédé jusqu'aujourd'hui le privilège et le secret. Arrêtons-nous. Je ne vous ai pas démontré le mystère de la sainte trinité, mais je l'ai mis dans une perspective où l'orgueil ne le méprisera qu'en s'insultant lui-même. Pardonnons-lui cette joie, s'il est jaloux de se la causer. Pour vous, messieurs, inspirés d'une sagesse plus humble et plus élevée, remerciez Dieu qui, en nous révélant le mystère de sa vie, n'a pas accablé notre intelligence d'une lumière stérile, mais nous a donné la clef de la nature et de notre propre esprit.

47E CONFERENCE CREATION PAR DIEU

p63

Monseigneur,
messieurs,
nous avons pénétré jusque dans la vie intérieure de Dieu ; nous savons qu'il est, et comment il vit. La suite des idées nous conduirait maintenant à rechercher quel est son caractère ; mais deux mots nous suffiront sur ce point. Le caractère de Dieu est la perfection : tout ce qui est renfermé dans l'idée de perfection, comme l'immutabilité, la sagesse, la justice,

p64

la bonté, doit être attribué à Dieu dans un degré infini, et constitue son caractère métaphysique et moral. Les difficultés qui peuvent naître de ces divers attributs se résoudre naturellement lorsque nous traiterons des rapports de Dieu avec les êtres créés. Nous les franchissons donc à pieds joints, et nous nous trouvons logiquement en présence de cette question : étant donné Dieu, le principe des choses, comment les choses sont-elles émanées de lui ? Par quel procédé, et surtout par quels motifs ? Ici, messieurs, nous commençons à toucher plus directement au secret de nos destinées ; car

elles prennent sans contredit leur source dans le procédé par lequel nous sommes sortis du sein de notre cause, et bien plus encore dans les motifs qui ont porté l' être existant par lui-même à produire quelque chose qui ne fût pas lui. Quel est donc ce procédé ? Quels sont ces motifs ?

Avant de vous le dire, messieurs, je vous prie de bien remarquer l' état de la question. Il ne s' agit pas de savoir si le monde est ou n' est pas un ouvrage : cette question-là est jugée. Quiconque n' est pas panthéiste est contraint d' admettre que le monde a une cause, qu' il est l' oeuvre d' une intelligence et d' un pouvoir supérieurs ; or, nous avons écarté le panthéisme, nous avons reconnu Dieu dans l' infirmité même de la nature, et par conséquent nous disons de lui avec le peuple et avec le poète :
l' éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

p65

Chose digne d' attention, les philosophes de l' antiquité qui croyaient à l' éternité de la matière, tels que Platon, ne pouvaient cependant s' empêcher de reconnaître dans l' ensemble des choses visibles le caractère d' une oeuvre travaillée, et ils appelaient Dieu le grand architecte de l' univers. C' est qu' en effet l' univers porte le signe éclatant de son impuissance personnelle, s' il est permis de parler ainsi, et ceux-là même qui ne s' élèvent pas jusqu' à l' idée de sa création, y discernent pourtant la main de l' artiste qui l' a touché et construit. Ils le voient fait encore qu' ils ne le voient pas créé, et sans cela la pensée de Dieu n' aurait aucune raison dans leur esprit. La production du monde est un dogme qui précède logiquement le dogme de l' existence de Dieu ; nous disons : le monde est produit, donc Dieu est ; et non pas : Dieu est, donc le monde est produit. C' est le raisonnement des anciens philosophes théistes aussi bien que celui des philosophes chrétiens ; seulement il était moins complet dans les premiers que dans les seconds. Aristote, par exemple, après avoir admis l' éternité de la matière, ne pouvait plus remonter à une cause suprême, si ce n' est en découvrant dans la nature quelque chose dont la présence ne s' expliquait pas sans un principe plus élevé. Tel était pour lui le mouvement des

corps. L'analyse de ce phénomène l'avait conduit à reconnaître la nécessité d'un premier moteur, et il avait écrit cette proposition presque divine par sa profondeur et son originalité : " il y a quelque

p66

chose d'immobile qui est le principe du mouvement. "

encore une fois, messieurs, la question n'est donc pas de savoir si le monde est produit, mais comment et pourquoi il a été produit.

Deux systèmes se sont partagé les intelligences en dehors de la doctrine catholique. Le premier affirme que le monde a été produit par le concours de Dieu et d'une certaine substance inférieure, coéternelle à Dieu. Figurez-vous, d'une part, l'être absolu et parfait ; de l'autre part, une substance vile, informe, sans mouvement, sans vie, incapable de sortir par elle-même de cet état d'abjection, et toutefois créée comme Dieu, éternelle comme Dieu, existant par soi comme Dieu, la matière, en un mot, et encore la matière dépouillée de cette gloire telle quelle que nous lui voyons aujourd'hui. Que Dieu l'eût laissée là, elle y serait encore, espèce de tombeau vide et éternel, ne recevant ni la vie, ni la mort. Mais Dieu l'a regardée ; il a été saisi de pitié devant l'infinie grandeur de cette misère. Il a dit une parole, et le monde, sortant des langes immobiles de sa conception, a paru tel que nos yeux l'admirent, ancien par son fond, nouveau par sa forme, père et fils à la fois, fils d'un plus parfait que lui, père de lui-même par coopération.

Cette ingénieuse poésie n'a pas satisfait tous les esprits. Beaucoup lui ont refusé leur consentement. Ils ont trouvé misérable devant la logique comme en

p67

elle-même cette singulière substance moitié dieu, moitié néant, Dieu par l'éternité de son être, néant par l'incapacité de se donner le mode de son existence, et ils ont imaginé pour expliquer la naissance du monde le système

de l' émanation. Dans ce second ordre d' idées, Dieu a tiré de sa propre substance la substance de l' univers, mais sans lui communiquer ni sa personnalité, ni sa divinité. La doctrine catholique repousse ce système aussi bien que le premier. Car, de deux choses l' une, ou bien la substance divine est tout entière et indivisible dans le monde, et en ce cas le monde est Dieu ; ou bien la substance divine n' est qu' en partie dans le monde par la vertu de l' émanation, et alors elle perd le caractère absolu sans lequel l' esprit ne saurait la concevoir.

Il n' est pas nécessaire, messieurs, d' un grand effort de pensée pour saisir le vice ou plutôt le ridicule de ces théories sur l' origine de l' univers. Nous rencontrons ici un exemple frappant de la force et de la faiblesse de l' esprit humain. Il a bien vu que la nature sensible ne s' expliquait pas sans l' intervention d' une nature plus haute ; mais, je ne sais pourquoi, il lui a été impossible de déterminer le mode et la mesure de cette intervention. Frappé de l' indigence de l' univers, il lui refusait l' existence propre pour en faire une émanation de la divinité ; puis ne concevant pas ni que Dieu pût sortir de lui-même, ni que sa substance s' appauvrît par cette émission, il attribuait au

p68

monde un fonds de vitalité originelle, mais pauvre et retenu aux plus extrêmes limites de l' incapacité. C' était toujours la même contradiction. Il ne fallait, ce semble, qu' un peu de vigueur de logique, pour conclure à fond et dans la plénitude du vrai ; l' homme ne l' a pas pu. Son oeil errant entre deux abîmes, n' osait accepter ni l' un ni l' autre, et cherchait au milieu un point d' arrêt chimérique. Maintenant, ouvrez la bible et lisez-en la première phrase : *au commencement, Dieu créa le ciel et la terre* . Quelle simplicité, messieurs, et quelle fermeté ! Moïse n' affirme pas même l' existence de Dieu ; il le nomme et il le définit par une action qui explique en même temps l' univers. L' univers n' est pas éternel, il n' est pas non plus une émanation de la substance divine ; il a été fait dans toute la force de ce mot, il a été fait par un pur acte de volonté. *Dieu a dit, et tout a été*

fait ; c' est l' expression de David, et c' est l' idée que l' esprit humain n' avait pu découvrir, pas même pour la combattre. Il l' ignorait, quoiqu' elle fût la clef de tout, et depuis qu' elle lui a été révélée, il la repousse comme une incompréhensible fiction. Qu' est-ce, dit-il, que faire de l' être par un acte de volonté ? Comment se représenter cette magique opération ? Et qu' est-ce qu' une idée qui n' offre à l' entendement aucune image saisissable ? L' homme agit, mais toujours sur une substance préexistante à son action ; il produit, mais de simples modifications dans le sujet où s' exerce sa puissance ; la création est un abîme où il ne découvre

p69

rien qu' un mot et un désespoir ; un mot au lieu d' une idée, un désespoir au lieu d' une solution. Qu' en pensez-vous, messieurs ? Est-il nécessaire de se représenter un acte pour en avoir l' idée ? Ne suffit-il pas que la force logique nous contraigne d' en affirmer l' existence ? La raison, je le veux pour un moment, ne saisit sous aucune face l' acte créateur ; oui, mais elle voit que le monde n' est ni éternel ni émané de la substance de Dieu, et, poussée à bout, elle conclut qu' il a été fait par voie de création : car quelle issue lui reste-t-il, sinon celle-là ? Est-il plus aisé de se représenter la matière sortant par émanation de la substance immatérielle, ou bien existant de toute éternité par sa propre vertu ? Assurément, si l' esprit aperçoit là quelque chose, il n' aperçoit qu' une impossibilité, et c' est pourquoi il se jette dans la seule route qui lui demeure ouverte, route obscure encore, mais éclairée du moins de la lumière renfermée dans toute nécessité logique. Est-il vrai d' ailleurs que le mot de création ne représente rien à notre entendement ? Est-il vrai que nous ne concevions en aucune manière comment la volonté divine peut prononcer la souveraine parole : *fiat* ! Je m' en étonnerais ; car si nous avons démêlé dans notre intelligence des images qui nous ont introduits jusqu' au sacré vestibule de l' essence créée, comment le mystère de notre volonté personnelle ne nous apprendrait-il rien touchant le mystère de la divine volonté ? La volonté est le siège de la puissance ; c' est par là que l' homme commande

et qu' il est obéi. Commander ! Messieurs, quel mot ! Y avez-vous jamais songé ? Un homme laisse tomber de ses lèvres une parole : on écoute, on se presse, on court. Un autre parle, rien ne se fait. Tous les deux ont prétendu commander, un seul a réussi. C' est qu' un seul a dit le mot qui contient la puissance, ce mot : je veux. Beaucoup pensent le dire, parce qu' ils le prononcent ; mais il y en a peu qui le disent en effet. C' est le mot le plus rare qui soit au monde, bien qu' il soit le plus fréquemment usurpé, et quand un homme en a le secret terrible, qu' il soit pauvre et le dernier de tous, soyez sûrs qu' un jour vous le trouverez plus haut que vous. Ainsi fut César.

Avez-vous remarqué dans les sciences occultes, le rôle qu' y remplit la volonté, et comment nul ne s' y rend maître d' un autre que par l' énergie d' une sorte de fluide impératif ? Les natures viriles résistent mieux aux ébranlemens de ces arts secrets, et c' est pourquoi les anciens oracles avaient choisi pour organe la faible bouche des pythonisses. Pardonnez-moi cette allusion à des mystères contestables ; la vérité perce partout, et jusque dans les choses dont la nature est voilée et incertaine. C' est ainsi que les nuages portent le soleil en le cachant. Quoi qu' il en soit, nul ne contestera que le siège de la puissance soit dans la volonté. C' est par la volonté que l' homme exerce l' empire sur ses semblables, et c' est par elle qu' il meut son propre corps. Quand donc la doctrine catholique nous enseigne que le

monde est sorti d' un acte de la volonté divine, elle nous dit quelque chose qui se vérifie par l' expérience du lieu où gît en nous-mêmes le principe de notre force. En nous, comme en Dieu, la volonté fait de la force : mais qu' est-ce que la force ? Je suis immobile ; tout à coup, mon bras se lève, ma main s' étend, ma tête se dresse, mon regard s' allume : que s' est-il passé ? Une puissance étrangère à moi m' a-t-elle saisi et soulevé de mon repos ? Non, au dedans de moi, dans un lieu calme et immatériel, un acte s' est produit ; j' ai dit : que mon corps se meuve, et il s' est mû. J' ai

porté en même temps à mes membres, dans une proportion exacte, la quantité de force nécessaire à leur mouvement ; j' ai voulu et j' ai fait. Prenez garde ! Le mouvement n' existait pas. Il n' existait pas dans mon corps, qui était à l' état d' immobilité ; il n' existait pas dans mon âme, qui est d' une nature spirituelle : je l' ai fait par un simple acte de ma volonté, je l' ai créé. La proposition d' Aristote s' est vérifiée en moi.

l' immobile est le principe du mouvement.

qu' est-ce que cela, sinon une création ?

Direz-vous que la force motrice préexistait dans ma volonté ? J' en conviens ; mais la force motrice, qu' est-elle autre chose que le principe producteur du mouvement ? La doctrine catholique n' entend pas que Dieu crée sans une puissance créatrice dont sa volonté est le siège et l' organe. Le *fiat* divin, comme le *fiat* humain, a une cause efficace sans laquelle il ne serait qu' un mot vide, un désir infécond.

p72

Remarquez bien, messieurs, que le mouvement corporel est extérieur à l' âme qui le produit par un acte de vouloir intérieur. C' est en cela que gît la différence de la génération et de la création. Quand l' intelligence conçoit une pensée, elle engendre, parce que la pensée est de même nature qu' elle et demeure en elle-même ; quand la volonté suscite le mouvement du corps, elle crée, parce que le mouvement n' est pas de même nature qu' elle et naît au dehors. Ces deux actes n' ont rien de commun. Le premier est le principe de la vie interne ; le second, de la vie externe. Le premier est la vie de Dieu et de notre âme ; le second est la vie du monde et de notre corps. Toute activité se réduit à ces deux termes : engendrer et créer, c' est-à-dire produire au dedans et produire au dehors. Nul être n' existe sans cette double faculté. Si la première lui manquait, il n' aurait pas de vie intime et personnelle ; si la seconde lui faisait défaut, il n' aurait pas de vie hors de soi. La génération concentre, la création dilate ; elles composent ensemble le mystère de toute vie.

Jugez maintenant si la raison ne se forme aucune idée de l' acte créateur. Il est vrai qu' en Dieu, cet acte prend une énergie qui surpasse

notre faible portée. Tandis que le mouvement créé par nous s' éteint et meurt bientôt, les choses créées par Dieu s' affermissent dans une subsistance durable. C' est la même différence que nous avons déjà remarquée entre la production de la pensée divine et la production de la

p73

pensée humaine ; la subsistance est le cachet des ouvrages de Dieu, tandis que tout ce que fait l' homme passe de l' être au néant avec une triste rapidité. Mais cet évanouissement de nos oeuvres ne détruit pas leur réalité, ni l' analogie qu' elles ont avec les oeuvres de l' infini. Nous engendrons réellement comme Dieu, nous créons réellement comme lui ; nous d' une manière incomplète et relative, lui en un mode parfait et absolu. Et nous entendons les deux mystères de la génération et de la création, qui composent la vie, parce que nous sommes réellement, quoique imparfaitement, générateurs et créateurs.

Cela posé, messieurs, votre place et votre sort vous sont dès à présent connus : vous n' êtes pas des souverains, vous êtes des serviteurs. La souveraineté est l' existence par soi ; vous ne l' avez à aucun degré. Vous avez été faits, vous avez été *tirés du néant* , selon l' énergique expression de la mère des Machabées, et tout au plus pourrez-vous prétendre au titre d' enfans de Dieu. Ce sera là le terme extrême de votre ambition. Si par hasard la bonté divine a jeté dans votre âme et sur votre front des traces de ressemblance avec lui, vous serez ses enfans, et il vous permettra, du fond de votre poudre, de faire monter jusqu' à son trône le nom de père. Ce sera votre plus haute gloire. Quant à la souveraineté, n' y prétendez pas : qu' est-ce que la souveraineté d' un être qui vit par un autre ? On veut pourtant vous la donner. C' est pour cela que le rationalisme s' épuise à prouver l' éternité

p74

du monde, et à chercher dans les ruines et dans la mort les signes de l' indéfectibilité. Car,

pensez-vous que l' esprit humain se précipitât si ardemment sur ces questions, si elles ne recouvraient des conséquences pour la direction de l' âme et de la vie ? Tout est là, croyez-le.

Dire que le monde est incréé, c' est dire que l' homme est souverain ; dire que le monde est créé, c' est dire que l' homme est serviteur et tout au plus enfant. La première doctrine nous donne le droit de nous définir comme Dieu : " je suis celui qui suis. " la seconde, nous met au coeur la prière de l' évangile : " notre père, qui êtes aux cieux ! "

il faut choisir, messieurs, il faut ici-bas vivre en dieu ou en créature, dans la modestie de l' obéissance ou dans l' orgueil de la souveraineté ? Lequel choisirez-vous ? Des sages vous diront que vous êtes grands ; ils s' attacheront au côté sublime de votre être, et vous persuaderont qu' il n' y a rien au-dessus de vous. D' autres vous présenteront de vous-mêmes une image basse et flétrie ; ils découvriront dans les régions infimes de votre nature des secrets qui vous feront rougir, et toutefois ce sera pour vous flatter encore. Seule, la doctrine catholique vous met à votre place sans insulte et sans adulation. Elle voit votre grandeur et vous la prouve ; elle voit votre misère et vous la montre ; elle vous soutient contre l' orgueil qui vous enfle et contre l' orgueil qui vous déshonore ; elle vous donne enfin tout ensemble, la raison de votre grandeur

p75

et de votre misère dans cette parole qu' elle seule a prononcée : l' homme est une créature, mais c' est la créature d' un dieu.

La créature d' un dieu ! Pourquoi ? Quel motif a eu cet être inaccessible de regarder au-dessous de lui et d' appeler ce qui n' était pas ? Il nous importe de le savoir ; car évidemment, le premier et le dernier mot de notre destinée est dans le motif de notre création. Perdus que nous étions dans les froides ombres de l' inexistence, incapables de nous éveiller de nous-mêmes au fond de ce tombeau, nous n' avons d' autre espérance et d' autre germe de vie que dans la volonté de Dieu, et la volonté de Dieu ne pouvait elle-même se diriger vers nous, nous plaindre et nous nommer, qu' en vertu d' un motif qui la déterminât. Nul être raisonnable,

en effet, n' agit sans raison, sous peine d' agir au hasard et d' ignorer ce qu' il fait en ignorant pourquoi il le fait. Aussi, saint Thomas D' Aquin, cherchant avant nous le motif de la création, commence par poser cette maxime : *tout être agit pour une fin*, et il appelle la fin du nom de *cause finale* , pour indiquer qu' étant le mobile des actes de la volonté, elle est réellement le principe des choses que la volonté produit. Dieu, en créant le monde, a donc été mû par une fin, c' est-à-dire par un but qu' il s' est proposé d' atteindre, et qui était le terme de sa pensée, de sa volonté et de son action. Quelle était cette fin ? Si, pour le savoir, nous étudions les ressorts de nos propres déterminations, nous démêlerons aisément parmi

p76

eux le mobile de l' intérêt ou de l' utilité. Nous voulons et nous agissons parce que nous avons des besoins ; nos mouvemens sont l' effort d' un être qui ne vit pas de lui-même, et qui cherche au dehors le soutien ou l' accroissement de sa vie. Mais Dieu n' a pas de besoins ; il vit de lui et en lui ; rien ne manque à la plénitude de son être et de sa félicité : comment agirait-il par intérêt ? Comment eût-il créé l' homme et le monde pour combler le vide de sa nature, ou pour ajouter à l' infini des ressources et des jouissances qui ne s' y trouvaient point contenues ? Manifestement, il les possédait toutes ; il n' avait rien à gagner et rien à perdre dans la création de l' univers. Le déploiement extérieur de sa toute-puissance était un acte souverainement désintéressé. Il est vrai, messieurs, j' ai souvent entendu dire, et vous l' avez entendu vous-mêmes, *que Dieu a créé le monde pour sa gloire* . Mais cette expression a deux sens, l' un qui est exact et que je vous exposerai bientôt, l' autre qui n' est pas admissible, parce qu' il suppose que la volonté divine peut être mue par la raison de l' utilité personnelle. Oublions donc un instant des termes mal définis, et continuons à chercher quel a été le motif de Dieu dans la vocation du monde à l' existence. L' homme n' agit pas seulement par intérêt ; il est capable d' agir aussi par devoir, c' est-à-dire de sacrifier son propre avantage à l' avantage

commun, au nom d' une loi suprême qui règle
les rapports des

p77

êtres et leur impose des actes dont le bénéfice est pour autrui. Ce motif est infiniment plus noble que le premier ; il ravit l' âme à l' égoïsme, et lui donne pour mobile une impulsion d' en haut, qui, n' étant autre chose que la vue et le sentiment de l' éternelle justice, semble digne de se rencontrer en Dieu et d' avoir commandé sa résolution quand il créa le monde. Pourtant, messieurs, il n' en est rien. Dieu est la justice même ; dès qu' il agit, il le fait sous l' empire de cette loi d' équité qui est comprise dans son essence ; mais avant d' agir au dehors pour la première fois, avant de fonder l' univers, il ne lui devait rien. Il était libre à son égard de toute la liberté de l' être en face du néant. Il pouvait lui communiquer l' existence ou la lui refuser selon son plaisir, sans blesser aucun droit, sans méconnaître aucun devoir. L' homme lui-même ne doit rien au néant, et en tirant un autre homme de son sein généreux, il accomplit un acte de pleine et absolue souveraineté. Il est père, parce qu' il l' a voulu, comme Dieu est créateur, parce qu' il l' a voulu. Mais quoi ! Aucun motif n' a-t-il donc inspiré la volonté créatrice ? Cela n' est pas possible, messieurs, nous vous l' avons démontré. Le motif existe, ne nous laissons pas de le chercher dans le mystère de nos propres délibérations. Au-dessus du devoir, s' il est possible, ou du moins dans une place non moins profonde et sacrée, gît un autre mobile de nos actions : c' est l' amour. Nous allons,

p78

parce que nous aimons ; nous souffrons, nous vivons, nous mourons, parce que nous aimons. L' amour guide nos actes les plus ardents, et si quelquefois nous nous sentons capables de tout, si poussant la vie et la mort devant nous avec une force presque sacrilège, nous nous croyons quelquefois déjà dans l' énergie de l' immortalité ; c' est l' amour assurément,

c' est l' amour qui nous persuade et qui nous emporte. Nul coursier n' est plus vite, nul ne franchit plus d' abîmes avec plus de bonheur, nul ne nous conduit plus loin, plus haut, et ne nous donne mieux la sensation de l' être qui va créer. Serait-ce donc l' amour qui pousse la volonté divine, et qui lui dit incessamment : va et crée, va et crée ? Serait-ce l' amour que nous aurions pour premier père ? Mais hélas ! L' amour lui-même a une cause dans la beauté de son objet, et quelle beauté pouvait avoir devant Dieu cette ombre morte et glacée qui a précédé l' univers, et à laquelle nous ne donnons un nom qu' en trahissant la vérité ? Qu' est-ce que le néant pouvait dire au coeur de Dieu ? Comment aimer ce qui n' est pas ? Ou même, comment aimer la beauté finie quand on possède en soi la beauté parfaite et sans mesure ? Déjà l' amour avait produit en Dieu son ineffable fruit ; déjà le père, le fils, le saint-esprit, respiraient coéternellement dans le colloque et dans l' étreinte de leur triple et une et infinie beauté. Ils voyaient, ils touchaient, ils parlaient ensemble leur béatitude, et immuables tous trois dans un même ravissement, ils ne pouvaient plus rien voir,

p79

ni rien sentir, ni rien entendre qui méritât d' eux une goutte épanchée de leur amour. Le mystère était accompli tout entier, mon dieu, et que restait-il pour émouvoir votre coeur, et pour qu' il nous découvrit de loin dans l' inanité totale où nous ne vous attendions même pas ?

Il restait quelque chose, messieurs, n' en doutez pas, il restait quelque chose de plus généreux que l' intérêt, de plus élevé que le devoir, de plus puissant que l' amour. Sondez votre coeur, et si vous avez peine à m' entendre, si vos propres dons vous sont inconnus, écoutez Bossuet parlant de vous : " quand Dieu, dit-il, fit le coeur de l' homme, il y mit premièrement la bonté. " voilà, messieurs, une parole divine, et Bossuet n' eût-il prononcé que celle-là je le tiens pour un grand homme. La bonté ! C' est-à-dire cette vertu qui ne consulte pas l' intérêt, qui n' attend pas l' ordre du devoir, qui n' a pas besoin d' être sollicitée par l' attrait du beau, mais qui se penche d' autant plus vers un objet qu' il est plus pauvre, plus misérable, plus

abandonné, plus digne de mépris ! Il est vrai, messieurs, il est vrai, l' homme possède cette adorable faculté, j' en jure par vous tous. Ce n' est ni le génie, ni la gloire, ni l' amour, qui mesurent l' élévation de son âme, c' est la bonté. C' est elle qui donne à la physionomie humaine son premier et plus invincible charme ; c' est elle qui nous rapproche les uns des autres ; c' est elle qui met en communication les biens et les maux, et qui est partout, du ciel à la terre, la grande médiatrice

p80

des êtres. Regardez au pied des Alpes ce vil crétin sans yeux, sans sourire et sans larmes, qui ne connaît pas même sa dégradation, et qui semble un effort de la nature, pour s' insulter elle-même dans le déshonneur de ce qu' elle a produit de plus grand : gardez-vous de croire qu' il n' ait trouvé le chemin d' aucune âme, et que son opprobre lui ait ravi l' amitié de l' univers. Non, il est aimé, il a une mère, il a des frères et des soeurs, il a une place au foyer de la cabane, il a la meilleure et la plus sacrée, parce qu' il est le plus déshérité. Le sein qui l' a nourri le porte encore, et la superstition de l' amour n' en parle que comme d' une bénédiction envoyée par Dieu. Voilà l' homme !

Mais puis-je dire : voilà l' homme, sans dire aussi : voilà Dieu ! De qui l' homme tiendrait-il la bonté, si Dieu n' en était l' océan primordial, et si en formant notre coeur, il n' y avait pas versé avant tout une goutte du sien ? Oui, Dieu est bon ; oui, la bonté est l' attribut qui recouvre en lui tous les autres, et ce n' est pas sans raison que l' antiquité gravait au fronton de ses temples cette inscription fameuse où la bonté précédait la grandeur. Mais toute perfection suppose un objet où s' appliquer. Il fallait donc à la bonté divine un objet aussi vaste et profond qu' elle-même : Dieu l' a découvert. Du sein de sa plénitude, il a vu cet être sans beauté, sans forme, sans vie, sans nom, cet être sans être que nous appelons le néant ; il a entendu le cri des mondes qui n' étaient pas, le cri d' une misère sans

mesure appelant une bonté sans mesure. L' éternité s' est troublée, et elle a dit au temps : commence ! Le temps et l' univers ont obéi à la volonté de Dieu, comme la volonté de Dieu avait cédé, mais librement, à l' inspiration de la bonté.

Je dis librement, messieurs, parce que toutes les perfections divines s' exercent au dedans d' elles-mêmes dans le mystère de la sainte-trinité, et que leur action extérieure n' est plus dès lors nécessaire à leur dilatation, mais un effet spontané du libre arbitre de Dieu. Dieu était bon avant de créer le monde, et sa bonté absolue se produisait à l' infini dans la communication éternelle des trois personnes incréées. Quand donc il a fait l' univers, il l' a fait par un mouvement libre de son coeur, et non par nécessité. Il l' a fait gratuitement, sans l' impulsion de l' intérêt, sans la contrainte du devoir, sans l' entraînement d' un amour qui fût mérité, dans la seule fin de satisfaire sa bonté en communiquant la vie. C' est pourquoi saint Thomas D' Aquin traitant cette question, dit que *Dieu est le seul être parfaitement libéral, parce que seul il n' agit pas pour son utilité, mais à cause de sa bonté* .

Cette conclusion, messieurs, est de la plus haute importance pour toute la suite du dogme chrétien, et il est nécessaire de résoudre les difficultés qu' elle présente, soit au point de vue théologique, soit au point de vue rationnel.

Théologiquement, on oppose un texte de l' écriture ainsi conçu : *universa propter semetipsum operatus est dominus. -le seigneur a tout fait pour lui-même* . Ces paroles ont un caractère de précision et de clarté qui obscurcit, ce semble, toutes les idées que nous venons d' émettre devant vous. Il est aisé pourtant de vous les expliquer. Dieu, pas plus qu' aucun être, ne saurait puiser hors de lui les motifs de ses déterminations ; il les trouve dans sa nature, et en leur cédant, s' il est permis de parler ainsi, il est manifeste qu' il agit pour lui-même, puisqu' il agit sous l' impulsion de quelque chose qui est lui-même.

Mais la bonté a cela d' excellent et de singulier, qu' elle a le bien des autres pour but, et qu' en agissant à cause d' elle, on agit cependant pour autrui et d' une manière désintéressée. Ainsi il est vrai de dire qu' en créant le monde par bonté, Dieu l' a créé pour lui, puisque sa bonté c' est lui-même, et néanmoins il est pareillement vrai de dire qu' il l' a créé libéralement, puisqu' il se proposait le bien de sa créature, et que ce bien ne pouvait accroître sa propre félicité. Mais l' eût-il même accrue, le motif de bonté resterait encore pur et sans reproche ; car il n' y a rien de plus parfait que de trouver du bonheur à communiquer le sien. Cet égoïsme-là, si c' en est un, est celui des grandes âmes, et sans doute, bien que la créature soit inutile à Dieu, il faut croire que notre amour ne lui est pas indifférent, et

p83

que sans le rendre plus heureux, il nous rend au moins chers et précieux devant lui. Il me sera facile encore de vous expliquer cette autre expression, que *Dieu a créé le monde pour sa gloire* . La gloire intérieure de Dieu est dans sa souveraine perfection ; sa gloire extérieure consiste à être connu et aimé des intelligences libres ; et il est hors de discussion qu' il a en effet donné l' être à ces intelligences pour en être connu et aimé. Mais pourquoi a-t-il voulu les appeler à le connaître et à l' aimer ? Est-ce pour leur bonheur ou pour son utilité personnelle, par le motif de la bonté ou par celui de l' intérêt ? Nous avons établi, avec saint Thomas D' Aquin, que c' était par le motif de la bonté, et l' expression dont il s' agit ne décide rien à l' encontre, puisqu' elle ne touche même pas la question. Il suffit de définir le mot de gloire pour en être assuré. Arrivons donc aux objections du rationalisme. Loin de convenir que le monde est un ouvrage de la bonté divine, le rationalisme n' y voit pas même une oeuvre de justice. Est-il juste, dit-il, de disposer du sort d' autrui sans sa participation ? Lorsqu' il a plu à Dieu, usant d' une toute-puissance incompréhensible, d' appeler à la vie des êtres intelligents, des êtres capables de juger si l' existence était un don ou un malheur, avait-il le droit d' agir sans leur consentement ? Les romains l' ont écrit

avec autant d' éloquence que de raison :
*nemini invito beneficium confertur, -il n' y a
pas de bienfait sans la volonté qui
l' accepte . De*

p84

quel droit nous a-t-on faits sans nous ? De quel droit nous a-t-on tirés du néant pour nous jeter, sans que nous le sussions, dans cet abîme de maux qu' on appelle la vie ? Quoi ! Nous dormions tranquilles dans l' éternité de notre sommeil, et tout à coup une main invisible nous a saisis, une voix inconnue nous a appelés ; elle nous a dit avec empire : viens, vois, sens, pense, aime ! Et après qu' obéissant malgré nous à cet ordre implacable, nous avons passé des heures ou des années entre des réalités confuses et des illusions déçues, tout à coup encore la main qui nous avait arrachés à notre première tombe, cette main nous repousse ! Et la voix qui nous avait appelés, la même voix nous crie : c' est assez, couche tes membres, clos tes yeux, sors de ce monde, va-t-en ! Mais si c' était pour nous qu' on nous a faits, ne devait-on pas nous consulter pour savoir où, quand, comment, à quelles conditions on nous donnerait la vie ! Nul n' y a songé ; la vie nous est venue comme nous vient la mort, avec insulte et mépris de nous. Ah ! Qu' une vaine théologie dise ce qu' elle voudra, ce n' est pas ici la plainte de l' esprit, c' est le gémissement de l' âme, c' est la sincérité de la souffrance et l' accusation de tous les mondes. Que du moins on nous laisse pleurer sur nous, qu' on respecte la désolation des âges, qu' on n' ajoute pas au malheur de notre destinée cet autre malheur de vouloir le comprendre.
Je me tairais, messieurs, au bruit de ces accens qui vous ont troublés plus d' une fois, et qui peut-être

p85

troublent encore dans cette assemblée bien des coeurs brisés ; je me tairais ou plutôt j' abandonnerais mes lèvres aux frémissements de la plainte et de l' ingratitude, si je

prenais dans cette question le même point de départ que vous. Oui, si cette vie était la vie, si cette lumière était la lumière, si ce monde était le monde, oui, je couvrirais mon front de mes mains, et je descendrais avec vous dans l' abîme d' un désespoir où je ne souffrirais même pas qu' on voulût me consoler. Mais l' avez-vous cru, et le christianisme vous l' a-t-il dit ? L' avez-vous cru, que cette vie fût la vie, que cette lumière fût la lumière, que ce monde fût le monde ? L' avez-vous cru, et qui est-ce qui vous l' a dit ? Je vous le demande encore une fois : qui est-ce qui vous l' a dit ? Vous-mêmes, personne autre que vous. Eh bien ! Sachez une chose, c' est que je ne vous crois pas. Je crois que cette vie est un chemin, que cette lumière est une ombre, que ce monde est un prélude ; je crois que la vie c' est Dieu, que la lumière c' est Dieu, que le monde c' est Dieu. Et je crois de toute mon âme, au prix de mon sang, s' il le faut, je crois que Dieu nous a créés pour vivre de lui, pour nous éclairer de lui, pour trouver en lui la substance dont tout ce que nous voyons n' est qu' une image incapable et douloureuse. C' est ma foi, c' est celle que je vous annonce, et pour la combattre, il faut la prendre telle qu' elle est, et non pas telle que vous la faites dans les injustices ou les découragemens de votre esprit. Oui, nous souffrons tous : malheur à qui le nierait !

p86

Mais nous souffrons du chemin et non pas de la vie. La vie est abondance, paix, joie, plénitude ; quand nous aimons Dieu, nous en recevons quelques saintes prémices, quelques tressaillemens imparfaits, qui nous suffisent pour oublier le monde présent, ou du moins pour en accepter avec courage les maux passagers. Sied-il, en effet, au voyageur attendu par un amour infailible, de se plaindre de la route, de maudire le sable qui le porte et le soleil qui le conduit ? Pour moi, né de la douleur comme les autres, atteint des deux blessures de mes pères, le chagrin de l' âme et l' infirmité du corps, je bénis Dieu qui m' a fait et qui m' attend. Je n' exige pas qu' il m' ait consulté sur mon sort ; entre le néant où il m' a pris et l' éternité qu' il m' a promise, le choix n' était douteux que pour une démence parricide, et Dieu devait compter sur ma

vertu comme il comptait sur sa bonté. La justice éternelle ne permettait pas de supposer le refus de la béatitude éternelle : elle avait le droit de stipuler en notre nom la reconnaissance, l' amour, l' acceptation d' une épreuve sans laquelle l' amour n' aurait pu se produire, et à tout le moins dans l' ingratitude elle-même, le silence et l' équité du remords.

Vous poursuivez cependant, messieurs, et vous me rappelez une pensée qui a longtemps tourmenté l' adolescence de ma raison. Si tous tant que nous sommes, créatures intelligentes et libres, nous arrivions, en effet, à la vie de l' éternité, il est certain que les misères de la vie présente s' évanouiraient de notre esprit,

p87

n' ayant, comme le dit saint Paul, aucune proportion avec ce poids de gloire qui sera un jour révélé en nous . Mais il n' en est pas de la sorte. La doctrine catholique nous apprend qu' une partie des intelligences créées ne parviennent pas au règne de Dieu, et qu' ainsi la création, au lieu de tourner à leur bonheur, tourne finalement à leur malheur éternel. Il est vrai que c' est par leur faute ; mais qu' importe ? Dieu le savait, Dieu l' avait prévu. était-ce un acte de bonté, de mettre au monde des êtres qu' une prescience infaillible voyait, que ce fût de leur faute ou non, exclus du bénéfice de leur vocation primitive et précipités dans une perte égale aux biens qui leur étaient destinés ? Que si Dieu, dans la création, n' avait entendu agir qu' en vertu de sa souveraineté, par un acte de puissance et de bon plaisir, on concevrait peut-être qu' il n' eût pas tenu compte du résultat, et que la misère finale d' une partie de ses créatures causée par leur prévarication, ne lui eût paru qu' un accident incapable de désarmer le droit et l' efficacité de son vouloir. Mais vous nous dites que le *fiat* suprême a été prononcé par bonté, par le désir de communiquer la vie et la gloire aux êtres possibles que Dieu découvrait dans l' horizon de sa pensée. Ce but et ce motif sont-ils compatibles avec la déchéance éternelle des intelligences perdues ? Sans doute, nous en convenons, la doctrine catholique n' enseigne pas, comme

article de foi, que c' est le moindre nombre des hommes qui soit sauvé. Elle enseigne bien moins encore que, sur la totalité des hiérarchies intelligentes, ce soit la minorité qui maintienne ses titres devant la justice de Dieu. Mais qu' est-ce que cela fait ? N' y eût-il qu' un seul homme, qu' un seul esprit, qui fût déshérité de la vie véritable et à jamais réprouvé, c' en serait assez pour accuser la bonté divine, ou du moins pour ne pas mettre à sa charge la création de l' univers. Cherchez donc un autre mobile à la toute-puissance de Dieu ; dites qu' il a fait ce qu' il a voulu parce qu' il l' a voulu, qu' il était le maître, que le crime et l' ingratitude ne pouvaient lui ravir ses droits de souverain. On vous entendra peut-être. Mais devant l' image terrible de la damnation éternelle, ne parlez point de la bonté de Dieu ; tremblons sous sa justice, et taisons-nous devant son impénétrable majesté. Je ne me tairai pas, messieurs, car ce que vous venez de dire suffit pour vous répondre. Vous convenez que si la puissance créatrice entre dans les attributs qui constituent l' essence divine, il est impossible que Dieu en soit dépouillé par le mauvais vouloir de sa créature. Dire, en effet, que Dieu n' a pas le droit de créer un être qui abusera de ses dons, c' est dire que le méchant peut anéantir Dieu en empêchant l' exercice d' un de ses attributs essentiels. Quoi de plus vain et de plus insensé ? Or, cela compris, la difficulté tombe de soi. En effet, lors même que Dieu agit par bonté, il agit dans la totalité indivisible

de son essence ; il agit avec sa puissance, sa sagesse, sa justice, et tout l' ensemble inaliénable de ses perfections. C' est la bonté qui le meut, mais la bonté qui n' abdique rien du reste de sa divinité. La bonté ne saurait lui interdire d' être sage, d' être juste, d' être puissant, d' être souverain, et s' il découvre par sa prescience une créature assez ingrate pour tourner ses dons contre elle-même, il ne lui retirera pas le bienfait, car ce serait se retirer en même temps la puissance de créer

dans des conditions équitables, ce qu' il ne doit pas, et ce qu' il ne ferait qu' en cessant d' exister. Vous direz peut-être : autre est la puissance en soi, autre l' exercice de la puissance ; Dieu ne saurait perdre la puissance, mais il est libre de ne pas l' exercer. Assurément, messieurs ; seulement comprenez que quiconque est libre de ne pas exercer une puissance, est libre aussi de l' exercer, sous peine de ne pas l' avoir. Si donc, de votre aveu, Dieu est libre, tous ses attributs considérés, de créer un être qui abusera du bienfait de la vie, pourquoi vous étonner qu' en effet il ait usé de cette liberté qui lui appartient et que vous lui reconnaissez ? Quoi qu' il en soit métaphysiquement, direz-vous encore, le bon sens du coeur s' oppose à une telle conclusion. Quel est le père qui mettrait au monde un fils, s' il prévoyait que la vie serait pour lui, même par sa faute, un don fatal ? Et Dieu n' est-il pas notre père ? Doit-il avoir pour nous des entrailles moins tendres que les entrailles d' un homme mortel ?

p90

Ici, messieurs, la comparaison manque de force, parce qu' elle manque de justesse. Dieu n' a pas créé des individus isolés, ni même des mondes, il a créé un monde unique où tous les êtres s' enchaînent par des rapports de dépendance et de services mutuels, et dont un seul ne peut être retranché sans que tous les autres ne souffrent de ce retranchement. Dans le genre humain en particulier, chaque homme renferme en soi une postérité dont le terme n' est pas assignable, et qui fait des générations un faisceau solidaire où nul ne perdrait sa place qu' en entraînant avec lui la multitude de ses descendants. Supprimer un seul homme, c' est supprimer une race ; supprimer un méchant, c' est supprimer un peuple de justes qui sortiront de lui. Car le bien et le mal s' entrelacent dans la suite mobile de l' humanité ; un fils vertueux succède à un père coupable, et l' aïeul contemple trop souvent dans ses lointains rejets des crimes qu' il n' a pas connus. Or, le regard de Dieu embrassant à la fois toutes les successions de la vie, toutes les renaissances du bien dans le mal et du mal dans le bien, aucune destinée ne lui apparaissait solitaire, telle qu' en la retranchant du livre

anticipé de la vie, il ne coupât qu' une trame indigne de se développer. Adam, prévaricateur, renfermait à ses yeux toute la postérité des saints. Lui refuser l' être à cause de son crime, ce crime même n' eût-il jamais obtenu de pardon, c' était anéantir en lui tous les mérites du genre humain. Comment la bonté de Dieu lui eût-elle demandé

p91

ce sacrifice ? Comment eût-elle exigé que les méchants fussent préférés aux justes, que la vie fût soustraite à ceux qui devaient en bien user par égard pour ceux qui en feraient un anathème au lieu d' une félicité ?

Je connais Dieu, je l' aime, j' espère en lui, je le bénis de ma vie et de ma mort : pourquoi la faute d' un de mes ancêtres, éternellement prévue de la bonté divine, eût-elle intercepté ma naissance, et ne m' eût-elle pas même permis de respirer un seul jour dans le mystère de liberté d' où pouvait sortir ma béatitude ? Pourquoi eussé-je été condamné au néant pour qu' un de mes pères n' abusât pas de l' existence ? Où serait en cela la justice, la sagesse, la bonté ?

Dieu n' avait pas à choisir entre créer ou ne pas créer un méchant, mais entre créer ou ne pas créer des générations entremêlées de bien et de mal ; et comme toutes présentaient ce mélange à son regard fatidique, il avait à choisir entre créer l' univers ou ne rien créer du tout. La question est bien différente, et assurément le père le plus tendre ne se déciderait pas à mourir sans postérité, si Dieu, lui découvrant l' avenir de sa race, lui montrait, dans les transfigurations séculaires de son sang, les inévitables alternatives de la gloire et de la honte, du bonheur et du malheur. Que serait-ce si, au lieu d' une seule génération, il s' agissait de toutes les générations humaines ? Que serait-ce si on vous donnait le choix à vous-mêmes d' anéantir l' univers ou de le créer ? Car, telle est la

p92

question qui a été pesée dans les conseils de Dieu.

Dieu l' a jugée, et le ciel et la terre vous disent comment il l' a jugée.
Vous pouvez, messieurs, la juger autrement ; vous pouvez vous plaindre de la vie, et ne pas estimer qu' elle soit un si grand don. Mais sachez-le, la vie dont vous vous plaignez, ce n' est pas celle que Dieu vous a faite, c' est la vie que vous vous faites à vous-mêmes. Vous en avez retranché Dieu, et vous vous étonnez qu' elle ne soit plus rien. Vous avez produit le vide dans votre âme, et vous vous étonnez que l' infini vous manque. Vous avez couru après toutes les misères, et vous vous étonnez de n' être plus que doutes, ténèbres, amertume, affliction. Ah ! Revenez, revenez à la vie, reprenez vos droits dans la création par le courage de la foi, par la sainteté de l' espérance, par la divinité de l' amour, et alors, reportés à votre place et à votre gloire dans les harmonies universelles, vous redirez avec tous les mondes le témoignage que Dieu s' est rendu à lui-même après qu' il eut achevé son oeuvre : *Dieu vit tout ce qu' il avait fait, et tout était bon* .

48E CONFERENCE PLAN G. CREATION

p93

Monseigneur,
messieurs,
nous avons recherché dans notre dernière conférence par quel procédé et par quel motif le monde était sorti des mains de Dieu ; nous avons vu que c' était par le procédé de la création et par le motif de la bonté. La bonté est, en effet, le caractère sous lequel le genre humain a toujours conçu Dieu de préférence, comme c' est aussi le caractère des hommes

p94

qui ont le plus attiré l' amour et la vénération des âges. Quiconque n' a pas été marqué de ce signe auguste n' est point parvenu à la plénitude de la gloire, et ni l' éclat des conceptions, ni le bonheur des armes, ni le mépris de la vie, n' ont suffi sans la bonté pour élever la mémoire

d' Alexandre ou de Marc-Aurèle. Celle de Dieu, à plus forte raison, repose sur la même base, et rien ne nous est plus naturel que de répéter avec David : *le seigneur est doux en toutes choses, et sa miséricorde est par-dessus toutes ses oeuvres* .

Dieu donc, ayant fait le monde par bonté, c' est-à-dire dans l' intention de lui communiquer ses biens, qui ne sont autres que la perfection et la béatitude, il nous faut maintenant connaître le plan qu' il a suivi dans la réalisation de cette généreuse pensée. Or, tout plan se compose de deux éléments nécessaires, les matériaux qui doivent servir à fonder, et l' ordonnance qui leur sera donnée. J' ai donc à vous entretenir aujourd' hui des matériaux de la création et de leur ordonnance générale.

Selon la doctrine catholique, Dieu a employé dans son oeuvre, qui est l' univers, deux sortes de matériaux parfaitement dissemblables : la matière et l' esprit.

Qu' est-ce d' abord que la matière ? Si je vous dis que c' est quelque chose de pesant, vous m' opposerez les fluides impondérables. Si je vous dis que c' est quelque chose d' étendu, vous me répondrez que plusieurs

p95

philosophes estiment qu' on peut la réduire à des atômes, c' est-à-dire à des points indivisibles et par conséquent inétendus. Si je vous dis que c' est quelque chose de coloré, vous m' objecterez qu' on peut aisément la concevoir dépouillée de toute couleur. Ainsi en serait-il de la saveur et du son. Mais ce travail de spoliation, par lequel nous enlevons successivement à la matière ses attributs apparens, a cependant une limite où s' arrête l' effort critique de notre esprit. Quoi que nous fassions, il reste en elle la susceptibilité permanente de recevoir des formes et des mouvemens. Je dis de les recevoir, car nous voyons clairement qu' elle n' a ni pensée, ni volonté, ni liberté, aucune activité personnelle, aucun commandement. Elle est à la fois active et inerte : active, puisque c' est une force ; inerte, parce qu' elle n' agit pas spontanément, mais sous l' empire d' une irrésistible nécessité.

L' esprit, au contraire, n' a ni forme, ni mouvement de translation d' un lieu à un autre ; il ne tombe pas sous nos sens. Il pense, il veut, il

est libre. Aucune nécessité n' a de prise sur lui.
C' est en vain qu' on lui commande, s' il ne se commande pas à lui-même, et tous les assauts de la puissance viennent se briser contre une seule âme qui se respecte.

Tels sont, messieurs, les matériaux du monde. La doctrine catholique n' en connaît pas d' autres ; les sens et la raison ne nous révèlent que ceux-là. Trouverons-nous encore ici le rationalisme pour nous arrêter ?

p96

Oui, messieurs, nous le trouverons, et je vous en préviens de nouveau : la doctrine catholique ne posera pas un seul dogme sans que le rationalisme ne pose contre elle une négation. Attendez-vous-y aujourd' hui, demain, toujours. C' est la nature de l' erreur de créer des ressources contre toute vérité, sans quoi la liberté de notre intelligence ne serait qu' une chimère.

Certes, s' il y a quelque chose d' avéré, c' est la coexistence dans le monde de la matière et de l' esprit. Quoi de plus manifeste ! La matière est l' objet de nos sens ; ils la voient, ils la touchent, ils la sentent, ils en disposent à leur gré, selon des lois invariables, découvertes par la science et vérifiées par l' application. Aucun effort de la volonté n' est capable de détruire l' impression causée dans le genre humain tout entier par le spectacle constant de l' univers. L' esprit n' est pas moins sensible et éloquent pour nous, il l' est davantage encore. Car, l' esprit c' est nous-mêmes. Nous n' avons pas besoin de nous mettre en rapport avec lui comme avec un objet étranger ; il nous est présent et intime ; chacun de ses actes nous le révèle dans ses facultés propres, dans son empire sur la matière et sur les idées, dans sa spontanéité et sa liberté. Cependant, qui le croirait ? Deux doctrines contradictoires se sont produites dans l' histoire de la raison humaine, l' une qui nie l' existence de la matière, l' autre qui nie l' existence de l' esprit. L' idéalisme soutient que tout, dans la nature, est immatériel ; le matérialisme affirme que tout est corps.

p97

Et vraiment, si jamais l' erreur pouvait être une noble et sainte chose, on serait en droit de le dire de l' idéalisme, qui ne prétend ravir l' existence qu' à la partie inférieure de la création, et faute de comprendre quels rapports entretiendrait avec Dieu une substance dénuée d' intelligence et de sentiment. Pourquoi Malebranche, en effet, cet illustre philosophe chrétien, disait-il que, sans l' autorité de la foi, il ne croirait pas à la réalité de la matière, si ce n' est parce qu' il ne pouvait se rendre compte du but de Dieu en la créant ? Et n' avons-nous pas établi nous-mêmes que le but de Dieu dans la création était de communiquer sa perfection et sa béatitude aux êtres issus de sa toute-puissante bonté ? Or, comment la matière, incapable de connaître et d' aimer, répondrait-elle à cette vue du créateur ? En quoi lui serait-il permis d' atteindre à la frontière même de l' ordre divin, où tout est intelligence, amour, compréhension ? Que Dieu ait fait des esprits, images de sa propre nature, doués de l' honneur de scruter le monde invisible, habitans présomptifs de la gloire éternelle, vases d' une louange volontaire, compagnons humbles mais possibles de la très-sainte trinité, on en conçoit le motif et l' exécution. Qui concevra jamais l' office de la matière par rapport à Dieu, et même par rapport aux esprits créés ? Si elle n' est pas éternelle, à quoi bon la créer pour un jour ? Si elle doit durer au-delà des temps, quel rôle remplira-t-elle dans l' éternité, c' est-à-dire dans le règne pur de Dieu ?

p98

D' anciens sages, messieurs, s' efforçant de pénétrer ce mystère, avaient pensé que la fonction de la substance matérielle était de limiter les esprits qui, de leur nature, croyaient-ils, n' avaient aucune barrière entre eux et l' infini. Mais la saine théologie repousse cette explication. Les esprits créés ont leur mesure dans la volonté divine qui les produit ; il leur suffit d' être créés pour être bornés, attendu que l' existence par soi-même entre dans la notion de l' infini. Supposons toutefois que l' être immatériel et intelligent ne rencontre dans son essence personnelle aucune

limitation : quoi ! Pensez-vous que Dieu s'ingéniera à lui en donner une par jalousie, de peur qu' il ne devienne son égal, et l' emprisonnera ainsi dans le sépulcre d' un corps ? Pensez-vous que les hommes ne soient autre chose que des dieux asservis dans une organisation sensible ? Ah ! Messieurs, si Dieu avait pu créer des esprits infinis, soyez sûrs qu' il l' eût fait. Il ne demandait pas mieux que d' étendre l' orbite de la création, et vous verrez bientôt que la matière elle-même, loin d' avoir été un instrument de restriction dans sa main, a été l' une des ressources dont a usé sa sagesse pour agrandir le champ de l' univers. La matière, comme l' esprit, a été appelée à jouir de la perfection et de la béatitude divines, et plus elle en était incapable, plus Dieu a voulu se jouer dans cette difficulté, tenant à honneur, s' il est permis de parler ainsi, d' imprimer le sceau de sa puissance et

p99

de sa miséricorde sur une substance où le néant paraîtrait lui disputer l' empire. Que la matière soit inerte tant qu' elle voudra ; qu' elle soit muette, sourde, aveugle, insensible, ne lui ménagez pas l' opprobre, elle y consent : mais écoutez l' apôtre saint Paul prenant en main sa cause et vous parlant de sa destinée. *toute chair, dit-il, n' est pas la même chair... il y a des corps célestes et des corps terrestres ; autre est la gloire des célestes, autre la gloire des terrestres... le corps est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l' incorruptibilité ; il est semé dans le déshonneur, il ressuscitera dans la gloire ; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la puissance ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel* . Vous l' entendez, messieurs, saint Paul n' est pas embarrassé du scandale de notre boue ; il ne croit pas à sa misère finale, il la voit transfigurée jusqu' à devenir spirituelle ; et si vous voulez l' ouïr encore prophétiser son avenir, écoutez de nouveau : *nous savons que toute créature gémit et enfante jusque aujourd' hui... car, toute créature attend la révélation du jour des enfants de Dieu. Soumise à la vanité contre son gré, elle y a été soumise avec espérance, et elle sera elle-même délivrée*

*de la servitude de la corruption pour être
utile à la liberté de la gloire des enfans
de Dieu . Quel langage ! Quelle
magnificence ! Quelles promesses ! Ainsi la
plus vile matière est dans l' enfantement de
sa future grandeur, aussi bien que*

p100

l' homme lui-même ; elle attend la révélation
dernière, qui doit discerner les enfans de
Dieu et leur marquer une place dans les
siècles qui n' ont plus d' ombre ni de retour ;
elle-même prendra part à la délivrance des
esprits, et leur béatitude dépendra de la
sienne à un certain degré, puisque la sienne
sera utile à la liberté de leur gloire. Quelles
singulières expressions, messieurs, et que la
substance honorée de telles prophéties peut se
tenir en repos contre les insultes
prématurées de l' ignorance et de l' erreur !
Le roi de Macédoine disait : " si je n' étais
Alexandre, je voudrais être Diogène. " me
permettez-vous de dire : si je n' étais esprit, je
voudrais être matière ? Car, je serais encore
l' oeuvre de Dieu, le fruit de sa pensée et de sa
bonté. Son oeil serait encore sur moi, et unie
dans l' humanité à une âme immortelle, après
l' avoir ici-bas servie dans ses besoins, je la
servirais un jour dans un bonheur qui
rejaillirait sur moi.

Du reste, messieurs, en vous exposant tout à
l' heure l' ordonnance générale du monde, j' espère
vous mieux faire saisir le rôle que la matière y
remplit, et vous donner plus à fond par
conséquent la raison de son existence et de sa
création.

L' autre camp du rationalisme nie la réalité de
l' esprit. Il aspire à nous convaincre qu' il n' y a
rien au monde que la substance palpable,
divisible et malheureuse qui tombe sous nos sens
extérieurs ; et s' il reconnaît les
phénomènes de la pensée et de la volonté,
il les attribue à l' organisme même du corps
vivant.

p101

Vous le voyez, cette doctrine est bien différente de

l' autre. La première, quoique fausse, tendait à l' élévation de l' homme, celle-ci à son abaissement. La première nous portait à mépriser la partie inférieure de notre être ; celle-ci à en avilir, à en immoler la partie supérieure. Qui a pu porter des sages, c' est le nom qu' ils prennent, qui a pu les porter à ce parricide ? Le mouvement naturel des êtres est de se grandir ; tous, même ceux qui n' obéissent qu' à l' instinct, ont une pente vers l' orgueil. Comment l' homme, le chef-d' oeuvre visible de la création, a-t-il employé sa pensée, qui l' élève par-dessus tous les autres, à détruire la base de sa grandeur et à descendre, par choix, du rang des intelligences immortelles ? Messieurs, j' ignore s' il y a des matérialistes dans cette assemblée, et vous savez avec quel pieux respect j' ai coutume de traiter, non pas l' erreur, mais les personnes. En cette occasion toutefois, je ne puis retenir la liberté de mon ministère, et je dirai sans crainte que le matérialisme est une doctrine contre nature, une doctrine abjecte, dont l' origine n' est explicable que par la corruption du coeur humain. Nous sommes trop manifestement des esprits, il n' y a pas assez de raisons contre la dignité de notre être, pour nous ravalier de nos propres mains, si des passions d' un ordre inférieur et lâche ne se soulevaient en nous contre nous-mêmes, afin d' y détrôner avec notre essence spirituelle les idées de vérité, de justice, d' ordre, de responsabilité, hôtes illustres et incorruptibles dont la présence fatigue le

p102

vice et appelle la révolte. Le vice n' a pas la paix et il la veut. L' âme lui oppose le remords, cette dernière couronne de l' homme corrompu, cette voix domestique et sainte qui rappelle au bien, ce bon génie de la république qui habite les ruines, et qui apparaissait encore à Brutus, dans les champs de Pharsale, la veille du jour où Rome devait tomber. Oh ! Pardonnez mes doutes ! Mais si vous n' étiez pas purs, si le remords vous troublait de sa sévère voix, de grâce et par amour pour vous, ne le chassez pas : tant qu' il sera le compagnon de votre âme, vous n' aurez pas perdu les reliques de votre grandeur et de votre espérance ; le remords précède la vertu, comme

l' aurore précède le jour, et le vice doit le respecter pour se respecter lui-même. Mais quand le vice n' a plus l' instinct de sa réhabilitation, le remords devient son ennemi capital et dernier, et rien ne lui coûte pour en extirper jusqu' à la racine, qui est notre esprit même. Le matérialisme est le résultat de cette guerre exterminatrice du mal contre le bien ; il n' est autre chose que la suprême tentative pour étouffer le remords. Et voilà pourquoi je l' appelle une doctrine abjecte et contre nature. Si c' est un emportement, je ne m' en excuse pas. Eh quoi ! Vous m' attaquez jusque dans mon essence, vous me rejetez aux limites de l' animalité, vous me traitez à l' égal du chien ! Que dis-je ? Vous osez écrire cette phrase : " l' homme est un tube digestif percé aux deux bouts. " ... ah ! Messieurs, ne riez pas, je m' en

p103

voudrais mortellement d' exciter votre rire ; écoutez, écoutez ces choses avec le silence de l' exécration. Quoi ! Disais-je, on ose écrire que l' homme est un tube digestif percé aux deux bouts, et je n' aurais pas le droit, usant de toute la hauteur de la vérité contre l' imposture, de me retourner avec mépris, et d' écraser du talon cette canaille de doctrine. Je n' en devrais pas dire davantage, messieurs ; je ne devrais pas faire au matérialisme l' honneur de lui demander des comptes. Faisons-le pourtant, si vous le voulez. Demandons à ces fiers gladiateurs de la matière ce qu' ils ont vu dans l' homme pour lui contester sa nature intelligente et libre. Nient-ils les phénomènes de la pensée ? Sont-ils aveugles à ceux de la volonté ? Non, ils les avouent ; ils reconnaissent qu' il se passe en nous quelque chose d' extraordinaire, qui ne ressemble à rien de ce qui tombe sous les sens. Mais ils estiment que la terre, parvenue à un certain degré de perfection, est susceptible de produire le sentiment, la pensée et le vouloir, comme elle produit des racines, des fleurs et des fruits. La nature, disent-ils, est dans un travail progressif qui ne s' interrompt nulle part, et qui se manifeste à chaque degré par un enfantement plus parfait. L' homme est le terme de cette progression féconde ; il rassemble en lui tous les perfectionnements antérieurs, et son

cerveau, chef-d'oeuvre de la plus savante organisation, fait éclore la pensée aussi naturellement que l'arbre entr'ouvre ses bourgeons.

p104

Pourquoi, messieurs, cette ingénieuse peinture, car je ne veux pas dire analyse, laisse-t-elle froide et incrédule la presque totalité du genre humain ? Pourquoi la philosophie spiritualiste a-t-elle toujours eu la gloire de remuer les entrailles du peuple avec celles du penseur, tandis que le matérialisme, doctrine de décadence, ne séduit que des âmes rares dans les nations usées ? C'est, messieurs, que l'esprit s'affirme lui-même avec une présence si vive, que le raisonnement et les analogies périclitent devant la splendeur de cette affirmation. Que voulez-vous ? Mon esprit, c'est moi ; j'en sens la vérité. Je sens la distinction de mon corps et de mon âme avec un tel empire, qu'il me semble que ma vie toute entière n'est qu'une confrontation de l'un à l'autre, et que chaque instant m'apporte une certitude de leur dualité aussi grande que la certitude de leur union. Je me vois deux et un avec une lucidité que rien ne diminue, parce que rien ne combat contre la présence réelle des choses. Et que me dit-on d'ailleurs pour la combattre ! On m'oppose une progression de la matière ; mais une progression n'est que le développement d'un germe qui ne change jamais de nature en se développant. élevez une force, selon l'expression des mathématiques, à la seconde, à la troisième, à la dixième puissance, jamais vous ne recueillerez dans la force doublée, triplée, décuplée, que l'élément primitif qui s'y trouvait. Pour que la matière, transfigurée dans sa forme, produisît le sentiment, la pensée et le vouloir, il faudrait que la plus

p105

faible particule matérielle fût un être sentant, pensant, voulant, mais à un degré inférieur susceptible d'accroissement ou de perfection, comme on le voit dans l'enfance de l'homme

comparée à sa maturité. Or, en est-il ainsi ? Le matérialisme lui-même ne le prétend pas ; il ne croit pas qu' un grain de poussière remplisse en miniature les fonctions intellectuelles de l' homme, à la manière dont une goutte d' eau remplit les offices de l' océan. Le sens commun s' oppose trop fortement à cette ineptie. Dès lors, la matière élevée tant que vous le voudrez par l' organisation, à la centième ou à la millième puissance, ne donnera jamais que le développement de ce qu' elle est, c' est-à-dire des formes plus parfaites, des mouvemens plus compliqués, une sculpture et une architecture plus dignes d' admiration.

On s' étonne, et c' est une autre objection contre le spiritualisme, on s' étonne de l' influence réciproque qu' exercent l' un sur l' autre l' âme et le corps. Pourquoi pas, s' ils sont réellement unis ? Cette union peut paraître bizarre, inexplicable, mais qu' importe ? C' est un fait. Le fait une fois constaté par la certitude que nous avons de notre double nature spirituelle et matérielle dans une seule personnalité, il est très-simple qu' il y ait action de l' une sur l' autre, sans quoi elles n' auraient entre elles aucune communication, et n' ayant entre elles aucune communication, elles seraient séparées au lieu d' êtres unies. Ainsi, de même que les objets extérieurs, agissant

p106

sur le cerveau par l' intermédiaire des sens, portent à l' âme des impressions du dehors, l' âme à son tour porte au cerveau, et par lui dans le reste de l' organisation sensible, le contre-coup de sa vie intime et immatérielle. De là ces habitudes invétérées qui prennent à la fois leur source dans les deux parties de notre être, toutes les deux pliées en quelque sorte par la répétition des actes, et devenues les esclaves de nos volontés dépravées après n' en avoir été d' abord que les instrumens. C' est ce qui a donné lieu à cette science nouvelle du phrénologisme, qui abuse des phénomènes de correspondance de l' âme avec le corps et du corps avec l' âme pour attaquer le libre arbitre de l' homme. Je n' examine pas si réellement les aptitudes et les passions ont un signe représentatif dans l' enveloppe extérieure du cerveau : supposons-le. Qu' est-ce que cela prouve

contre la liberté humaine ? Il est manifeste que l'âme et le corps sont dans une incessante communication, et que tout acte, même intérieur, de vice ou de vertu, retentit quelque part dans notre enveloppe mortelle et y creuse des sillons funestes ou heureux. Ces traces subtiles, à leur tour, réagissent sur le foyer profond de notre activité interne, et y sollicitent le retour des mêmes mouvemens, c'est-à-dire des mêmes pensées et des mêmes vouloirs. La doctrine catholique en convient ; elle fait plus qu'en convenir : c'est là la base de sa thérapeutique spirituelle, ou si, vous l'aimez mieux, du traitement médicinal qu'elle applique aux maux de notre

p107

âme. C'est pour cela que l'évangile ordonne aux chrétiens de châtier leur corps pour affranchir et purifier leur cœur. C'est pour cela que l'église impose des abstinences et des jeûnes, qu'elle commande le travail, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ, son fondateur, elle bénit ceux qui pleurent et qui souffrent, parce qu'il y a dans les afflictions du corps, outre le bénéfice d'une expiation acceptée, l'infailible efficacité du redressement des sens. Quelque anciennes, quelque puissantes que soient les empreintes du péché dans les réduits mystérieux du corps, l'âme, aidée de la grâce, fortifiée par la pénitence, peut les effacer lentement et y substituer les vestiges réparateurs de la vertu. De là, même dans la physionomie, ces singulières illuminations qui se font jour à travers les rides obscures du vice. L'âme, après avoir ennobli les régions souterraines qu'avait souillées le crime, arrive un jour au front de l'homme, et y répand des lueurs sereines et saintes qui attendrissent les regards de ceux-là même qui ne connaissent pas Dieu. Les ombres du péché s'enfuient devant la gloire créatrice de la vertu, et ce qui en reste encore dans les affaissemens prématurés de la chair, n'est plus qu'un signe de la mortalité vaincue par l'éternelle beauté du Christ.

ô visages des saints, douces et fortes lèvres accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son fils ; regards bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures ; cheveux blanchis par la

méditation de l' éternité ; couleurs sacrées de l' âme qui resplendissent dans la vieillesse et dans la mort : heureux qui vous a vus ! Plus heureux qui vous a compris, et qui a reçu de votre glèbe transfigurée des leçons de sagesse et d' immortalité !

Mais, messieurs, qu' est-ce que je fais ? Est-ce que je prétends vous démontrer l' existence de l' esprit, la réalité de la matière ? à dieu ne plaise ! Je ne me suis pas posé devant vous comme un philosophe appuyé de sa seule raison et ne se fiant qu' aux découvertes de sa propre sagacité. J' ai paru dans cette chaire comme envoyé de Dieu, comme portant sa parole, comme armé de la tradition et de l' autorité de l' église, et après avoir établi les titres de ma mission, je vous ai promis seulement que jamais le rationalisme n' opposerait à un seul dogme chrétien des négations plus vraisemblables que les affirmations de la foi. Je viens encore de tenir ma promesse. Car, je vous le demande, entre la foi qui affirme la présence, dans le monde, de deux élémens constitutifs, la matière et l' esprit, et le rationalisme qui nie l' un ou l' autre, où se trouve, même humainement, la plus grande probabilité du vrai ? Je ne veux pas dire la certitude, parce qu' ayant puisé la certitude dans l' ordre des enseignemens divins, il est inutile que je la cherche encore là même où, en bien des rencontres, je serais sûr de l' obtenir. Il me suffit contre le rationalisme de la simple vraisemblance, et je crois l' avoir, et bien au-delà, dans cette question de la double nature

des choses. Hâtons-nous de voir maintenant l' ordonnance que Dieu leur a donnée ; nous y recueillerons quelques lumières sur les motifs qui ont porté le créateur à ne pas se contenter, dans la structure du monde, d' un seul ordre de matériaux.

Dieu, avons-nous dit, en tirant les êtres du néant, se proposait de leur communiquer sa perfection et sa béatitude. Or, la perfection divine est de trois sortes : elle est métaphysique, intellectuelle et morale, et, par conséquent, elle devait se refléter sous ce

triple aspect dans la production et la disposition de l' univers. Commençons par l' aspect métaphysique, qui est naturellement le premier. Dieu est infini, il est un, il est plusieurs ; c' est la réunion de ces trois termes qui constitue sa perfection métaphysique. Il est grand, au plus profond de son essence, par l' infinité, l' unité et la pluralité, et ce devait être aussi là le fond de grandeur de l' univers. Mais par cela même, la pensée créatrice semblait tout d' abord rencontrer un obstacle impossible à lever ; car, l' infini est incommunicable de sa nature. Dès qu' une chose est créée, si vaste qu' elle soit, elle n' existe pas d' elle-même, et elle manque par là de l' attribut radical de l' infini. Pourtant le monde, ouvrage de l' infini en personne, manifestation de sa gloire, ne pouvait manquer d' une ampleur représentative de l' immensité incréée. Il lui fallait une projection qui rappelât son point de départ, et que tout oeil, en le voyant rouler dans la majesté de son orbite,

p110

reconnût la main qui l' avait lancé sur une route et dans un espace dignes d' elle. Dieu y pourvut. Il avisa, s' il est permis d' animer par ces expressions humaines l' action divine, il avisa entre l' infini et le fini quelque chose d' intermédiaire que nous appelons ici-bas l' indéfini. J' expliquerai ces termes, si vous y consentez. L' infini est ce qui n' a ni commencement ni fin ; le fini est ce qui a un commencement et une fin ; l' indéfini est ce qui se développe entre deux termes infiniment distans, de manière à s' en rapprocher toujours. Dieu donc résolut de construire le monde sur la projection de l' indéfini, et de donner ainsi à son oeuvre un caractère figuratif de son essence illimitée.

Rien ne s' y opposait. Entre Dieu qui allait créer, et le néant d' où l' être allait surgir ; entre Dieu qui est tout, et le néant qui n' est rien, une distance infinie existait de soi-même. Il suffisait de la combler par une création progressive qui, partant d' un centre unique, tendrait à la fois et sur deux routes différentes aux deux extrémités des choses, au néant par une diminution graduée, à Dieu par une ascension constante. Mais ce plan

supposait l' existence de deux élémens tout à fait dissemblables, l' un qui fût susceptible de s' amoindrir toujours en descendant vers le pôle négatif de la création, l' autre qui fût capable de se perfectionner toujours en s' élevant au pôle positif ou divin. Vous me prévenez, messieurs, vous nommez la matière et l' esprit : l' esprit indivisible, la matière ne se lassant jamais d' être divisée ; l' esprit, élément de l' infiniment

p111

grand, la matière, esprit de l' infiniment petit ; tous deux, dans leur nature diverse, suffisant à combler par leur élévation et leur dégradation calculées l' intervalle infini qui sépare le souverainement imparfait du souverainement parfait. C' est saint Augustin qui nous a révélé en une seule phrase cette belle loi de la genèse des choses ; écoutez ce grand homme : *duo fecisti, domine, unum propè nihil, scilicet materiam primam ; alterum propè te, scilicet angelum. -vous avez fait deux choses, ô mon dieu, l' une proche du néant, qui est la matière première ; l' autre proche de vous, qui est l' esprit pur* . En vertu de cette conception, qui fut comme l' exorde du monde, Dieu créa deux lignes ou deux séries d' êtres, une série descendante du côté du néant, une série ascendante du côté de lui-même. L' une vous est connue par vos propres sens et par les instrumens dont la science a doué l' oeil de l' homme ; l' autre nous est révélée par la foi, et aussi par les inductions de l' analogie. Car, comment croire que la création s' arrête à nous, et qu' ayant par notre corps une parenté inférieure qui s' étend jusque dans la région de l' imperceptible, nous n' ayons point par notre esprit une parenté supérieure qui s' enfonce jusque dans la région de l' infini substantiel ? La foi nous le dit, la raison nous le confirme, l' ordre de l' univers l' exige absolument. Jeté de la terre au ciel sur cette projection infinie, le monde avait autant que possible un rapport de grandeur avec Dieu ; et par l' innombrable multiplication

p112

des êtres appartenant à chaque série, et à chaque degré de ces séries, il avait aussi le caractère divin de la pluralité. Mais l'unité, troisième terme de la perfection métaphysique de Dieu, lui manquait encore. Il y avait deux mondes, le monde de la matière et le monde de l'esprit, le monde terrestre et le monde céleste : inconvenient suprême, qui ôtait à la création toute harmonie et toute possibilité d'être le miroir de son auteur. Mais comment y remédier ? Comment unir réellement deux ordres aussi distincts, aussi radicalement séparés que l'ordre matériel et l'ordre spirituel ?

Dieu se recueillit en lui-même ; il prit conseil en quelque sorte, selon la belle indication de l'écriture, et en présence de tout ce qui était achevé, devant le ciel attentif et la terre émue, il prononça la dernière parole créatrice, il dit : *faciamus hominem, -faisons l'homme*. L'homme obéit à cette voix qui ne devait plus cesser de lui donner la vie et la lumière. On vit un être participant de la matière par où il se rattachait au monde inférieur, et participant de l'esprit par où il se rattachait au monde supérieur ; tout à la fois corps et âme, le corps agissant avec l'âme et l'âme avec le corps, non pas comme étant deux, mais comme n'étant qu'un ; non pas comme frère et soeur, mais comme un seul être personnel appelé du même nom, l'homme. En l'homme fut résolu le mystère de l'unité universelle ; placé au dernier rang de la ligne ascendante des êtres et au premier échelon de la ligne descendante, rassemblant dans sa personnalité tous

p113

les dons de l'esprit et toutes les forces de la matière, communiquant par ses besoins avec le pôle arctique et avec le pôle antarctique des choses, centre réel de la création, il y mit par sa présence le sceau de l'unité, et avec l'unité le sceau de la perfection. Voilà l'homme, messieurs, voilà sa place et sa gloire ; voilà pourquoi toutes les grandes scènes religieuses se sont passées sur la terre qu'il habite et au sein même de l'humanité. Le rationalisme s'est beaucoup ému de l'importance que l'homme s'attribue ; il n'a pas dédaigné d'appeler à son secours l'astronomie pour nous arracher du siège éminent où la providence nous a élevés, et

comparant la petitesse de notre race et l'infériorité de notre planète avec tous les soleils fixés dans l'espace, il s'est plu à faire de nous les pygmées, pour ne pas dire les avortons, de l'univers. Laissons-lui ces tristes joies de l'apostasie ; et nous qui n'avons pas peur d'être rois parce que nous n'avons pas peur des devoirs du trône, sachons mesurer la grandeur à l'essence et aux fonctions des êtres, et non pas à leur masse ou à leur vitesse matérielle. La terre, il est vrai, n'est pas le centre astronomique du monde ; il lui suffit de porter l'humanité, qui est le centre réel de la création.

C'est ainsi, messieurs, que Dieu a communiqué à son oeuvre la perfection métaphysique dont il est doué. Quant à la perfection intellectuelle, second terme de sa perfection totale, elle se rencontrait naturellement dans l'homme et dans les esprits supérieurs à l'homme,

p114

puisque tous, par leur essence même, étaient capables de connaître. La matière seule, reléguée aux frontières du néant, semblait exclue à jamais du glorieux privilège de penser. Car Dieu lui-même ne peut accomplir ce qui renferme une expresse contradiction, et la matière, substance inerte et divisible, repousse, de toute la force d'une incompatibilité absolue, l'idée d'une activité indivisible comme la pensée, libre comme la volonté. Mais Dieu, sans aller jusqu'à l'impossible, va jusqu'au miracle. Il voulut donc spiritualiser la matière, selon l'expression de saint Paul, en lui donnant une part dans les fonctions les plus élevées de l'âme humaine, et c'est ce secret qui fut entrevu par Aristote, lorsqu'il disait : " il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens. " non pas, messieurs, que l'âme ne reçoive en elle-même, antérieurement à tout commerce de son corps avec la nature, une illumination directe de Dieu, illumination qui est à son regard intérieur ce que la lumière sensible est à l'oeil extérieur ; mais, malgré cette divine communication, la pensée ne prend sa forme, et en quelque sorte ses contours, qu'après que les sens, au moyen des images et de la parole, ont apporté à l'âme, dans son sanctuaire le plus profond, le tribut

de leur exploration dans le monde visible.
L' homme ne pense qu' au moyen de la totalité de son être, comme il ne vit qu' au moyen de la totalité de son être. Tous les systèmes idéalistes ou matérialistes sont faux, parce qu' ils divisent l' homme en faisant de

p115

lui une intelligence simple ou un corps pur.
L' homme, dans toutes ses opérations, n' est ni un corps ni un esprit ; il est l' homme, c' est-à-dire cette merveilleuse unité résultant de deux substances intimement entrelacées, la substance matérielle et la substance immatérielle. Tout ce qui les sépare détruit l' homme.
Par là, messieurs, la matière se trouve élevée à un incompréhensible état de dignité. Regardez à vos pieds cette poussière innommée, qui est le dernier degré d' abaissement où l' être parvienne sous nos yeux. Regardez-la. Vous l' emporterez tout à l' heure avec vous sans daigner l' apercevoir ; le souffle de l' air la jettera dans un champ ; l' ombre et la lumière l' incorporeront au frêle tissu d' une plante. Déjà c' est du froment. Le même hasard des choses qui l' avait mise à vos pieds, la ramènera sur votre table avec sa nouvelle forme. Vous ne la reconnaissez même pas, et pourtant tout à l' heure ce sera votre propre chair. La voilà qui court dans vos veines ; elle pénètre vos tissus ; elle remonte jusqu' au siège suprême de votre activité extérieure, à ce trône calme et élevé, où, sous la protection d' un bouclier puissant, s' élaborent dans le silence les plus purs éléments de la vie. Là, elle rencontre l' action réciproque de l' âme et du corps ; elle y intervient ; elle frappe à la porte auguste de votre intelligence ; elle vous aide à penser, à vouloir ; elle est vous-même, et pourtant c' est le grain de poudre qui est maintenant sous vos pieds.
J' avais donc raison d' appeler saint Paul en témoignage

p116

de la grandeur du monde jusque dans son

élément le plus vil. Que serait-ce si j' allais plus loin, si je vous faisais entendre cette fameuse parole : *le verbe a été fait chair* ? Si je vous montrais la poudre dans son éternel hyménée avec Dieu ? Mais ne dépouillons pas l' avenir au profit du présent ; laissons un nuage sur le Thabor de la vérité, et achevons ce discours en vous montrant comment Dieu a communiqué au monde sa perfection morale. La perfection morale de Dieu se résume en deux mots : justice et bonté. Pour que le monde en reçût communication, il ne suffisait pas que l' homme et les esprits supérieurs fussent doués de la double faculté de connaître et de vouloir, de connaître le bien et de le réaliser ; il leur fallait encore un autre don, celui de choisir entre le bien et le mal. Car, sans ce libre choix, qu' eût été en eux, soit la justice, soit la bonté ? Une perfection nécessaire, dénuée de tout mérite personnel, et qui eût fait de leur vie un enchaînement d' actes irrésistiblement commandés et accomplis. Or, en Dieu, dont il s' agissait de reproduire la perfection totale, cette fatalité n' existe pas. Dieu est un être libre. Retenu naturellement dans l' ordre immuable de son essence, il agit au dehors avec une pleine liberté ; il crée ou ne crée pas, il donne dans le temps et dans la mesure déterminés par son souverain vouloir ; et lors même qu' il reste en dedans de ses opérations nécessaires, comme le sont les rapports des trois personnes divines, il ne subit le joug de

p117

rien qui soit extérieur à lui. Il n' est ni commandé ni nécessité. Si, au contraire, l' homme et les esprits purs n' avaient pas de choix entre Dieu et eux-mêmes, entre l' infini et le fini, leur personnalité n' existerait que comme une dépendance absolue de la personnalité divine ; ils seraient autrui et non pas eux. Ils ne se donneraient pas par justice ou par bonté, mais par un empire étranger à leur propre délibération. Ils seraient privés de perfection morale, parce qu' ils auraient une moralité totalement inamissible, et par conséquent impersonnelle.

En Dieu, il est vrai, la moralité est inamissible ; mais elle est inamissible sans être impersonnelle, parce que ce n' est pas l' action d' autrui qui subjugué la volonté divine, tandis que dans la créature dénuée de libre arbitre,

ce serait l' infini qui opprimerait le fini. Le vouloir humain s' absorberait dans le vouloir divin.

Je n' ai pas besoin d' ajouter, messieurs, que la matière elle-même, élevée à l' état d' humanité, jouit par son concours avec l' âme des honneurs du libre arbitre, et qu' elle entre ainsi en participation des droits et des périls de l' ordre moral. Vous l' aurez conclu de vous-mêmes, pour peu que ma parole vous ait éclairés sur les ruses de la sagesse divine pour communiquer au monde sa triple et adorable perfection.

La conséquence de la perfection, c' est la béatitude. Dieu est infiniment heureux, parce qu' il est infiniment parfait. Ayant donc appelé le monde à jouir de

p118

sa perfection, il a dû l' appeler aussi à jouir de sa béatitude ; et la béatitude terminant tout en Dieu, elle est aussi nécessairement le terme final de la création, pour tout être qui n' aura pas démerité de sa destinée. Ici, messieurs, je touche au noeud gordien de la vérité, et j' ose croire que déjà vous l' avez brisé de vous-mêmes. Vous ne me demanderez pas pourquoi Dieu n' a pas donné la béatitude sans conditions de mérite ; ou je me trompe, ou vous en savez la raison. Si, en effet, Dieu a voulu communiquer au monde tous ses biens, il a dû les lui communiquer dans l' ordre où il les possède lui-même, et dans le seul ordre où il lui fût possible de les communiquer tous. Or, les biens divins se réduisent à la perfection et à la béatitude, à la perfection, cause de la béatitude, et à la béatitude, effet de la perfection. Si Dieu eût changé l' ordre, en nous plongeant, par l' acte seul de notre naissance, dans la possession de lui-même, d' où naît sa félicité, il nous eût ravi le premier de ses biens, qui est la perfection. Car, ainsi que nous l' avons vu, le libre arbitre en est un élément nécessaire, que la vue directe et béatifique de Dieu ne nous eût pas permis de posséder même un seul instant. Perdus aussitôt que nés dans l' abîme d' une attraction infinie, nous n' eussions offert à la bonté divine aucune représentation de sa propre liberté, aucune vertu, aucun mérite, aucun retour digne de sa gratuite et libérale dispensation à notre égard. Dieu nous devait

donc et se devait à lui-même de retarder notre béatitude au

p119

profit de notre perfection. Mais la retarder, c' était se cacher pour un temps aux êtres créés ; c' était s' envelopper à leurs yeux dans le voile des choses finies, afin que le choix leur étant possible, l' épreuve le fût avec le choix, et que de l' épreuve naquît en eux une justice digne d' éloge, une bonté digne d' amour. Ainsi fut jeté le monde dans la possession d' une souveraineté qui le mettait avec gloire en présence de Dieu. Ainsi, ayant Dieu pour principe et pour fin, devait-il graviter vers lui par une perfection volontaire et reconnaissante, jusqu' au jour où l' orbite entière de son épreuve étant parcourue, il se serait reposé au sein de Dieu même dans une béatitude égale à sa fidélité.

Je vous ai dit, messieurs, tout le plan de la création. Je vous ai dit les matériaux qui y furent employés, l' ordonnance qu' ils reçurent, les raisons de cette ordonnance, et connaissant déjà votre principe, vous avez appris à connaître votre fin. Votre fin et votre principe ne diffèrent pas : c' est Dieu qui est votre père, et c' est lui qui est votre but. Il est l' *alpha* et l' *oméga* de votre destinée ; vous ne pouvez regarder plus bas sans vous perdre, aller moins haut sans périr. En vain, si vous êtes ingrats, en appellerez-vous à la bonté contre la justice. Je viens de détruire cette espérance en vous montrant dans la bonté elle-même la racine de vos devoirs. C' est la bonté sans doute qui a prononcé cette parole : *venez les bénis de mon père, au royaume qui vous a été préparé dès l' origine*

p120

du monde . Mais c' est aussi la bonté qui a dit cette autre parole : *soyez parfaits comme votre père céleste est parfait* . Car, la bonté a pour mouvement naturel de communiquer ses biens, et Dieu n' ayant que deux biens, sa perfection et sa béatitude, l' effet de la bonté divine est de vous communiquer tous les deux

dans le même ordre où ils sont en lui. Si vous refusez la perfection, parce qu' elle vous coûte, vous refusez en même temps la béatitude, qui en est la conséquence. Cet ordre ne dépend pas de Dieu ; il est sa propre et rigoureuse nature ; la nature même de la bonté, dont la justice n' est que la sanction.

49E CONFERENCE L'H. ETRE INTELL.

p121

Monseigneur,
messieurs,
nous connaissons déjà deux termes du mystère des destinées ; nous savons quel est notre principe et notre fin. Mais cette science, toute importante qu' elle soit, est loin de nous suffire. Que Dieu soit la source dont nous sortons, que notre but soit d' atteindre à sa perfection et d' obtenir sa béatitude, c' est beaucoup d' en être assurés ; cependant il reste à nous

p122

diriger dans cette route périlleuse dont Dieu occupe les deux points extrêmes ; car si nous en ignorons les secrets, nous courons risque de nous égarer dans nos propres voies et de descendre vers la mort, au lieu de nous élever vers celui d' où procède toute vie, toute perfection, toute félicité. Quel est donc le chemin que nous devons suivre ? Est-il tracé ? Le connaît-on avec certitude ?

Vous ne pouvez en douter, messieurs ; Dieu, qui nous a révélé notre principe et notre fin, a dû nous révéler aussi le moyen d' aller de l' un à l' autre, sans quoi son but à lui-même, qui était de satisfaire sa bonté en se communiquant aux créatures, n' eût pas été réalisé. Ici, nous quittons l' univers pour concentrer notre application sur l' homme en particulier ; car c' est lui qui nous intéresse d' abord, et d' ailleurs en recherchant les sentiers que Dieu nous a ouverts pour monter vers lui, nous rencontrerons sans cesse le reste de la création

nous disputant ou nous frayant le passage, et la théologie de l' homme, en vertu de l' unité qui coordonne et rapproche toutes les parties de l' oeuvre divine, se mêlera constamment à la théologie de l' univers. Mais l' homme lui-même, au dedans de sa propre nature, est un être infiniment complexe. Par sa pensée, il appartient à l' ordre intellectuel ; par sa volonté, à l' ordre moral ; par son union avec ses semblables, à l' ordre social ; par son corps, à l' ordre physique ; par son âme toute entière, à l' ordre religieux : et sous tous ces rapports, il a

p123

reçu des moyens d' arriver à sa fin, qui est la perfection et la béatitude. Il faut donc, pour démêler à fond le dernier pli de ses destinées, l' envisager lui-même et successivement comme être intelligent, moral, social, physique, religieux, et nous rendre compte, sous ces divers aspects, des voies que la sagesse éternelle lui a préparées et où il doit marcher pour ne pas périr. La carrière sera longue, messieurs ; elle embrassera non seulement les dernières conférences de cette année, mais toutes celles qui suivront jusqu' au dernier jour où Dieu me permettra de vous instruire. En un mot, le principe et la fin de l' homme nous étant connus, nous n' avons plus rien à faire, pour épuiser la doctrine, qu' à vous exposer dans leur suite historique et dogmatique les moyens donnés à l' homme pour atteindre sa fin. Je commence à l' heure même, et c' est l' homme en tant qu' être intelligent qui me servira d' exorde.

L' intelligence est la faculté de connaître. Connaître, c' est voir ce qui est, et voir ce qui est, c' est posséder la vérité ; car, la vérité n' est pas autre chose que ce qui est, en tant qu' il est vu de l' esprit. D' où il résulte que la vérité est l' objet de l' intelligence, et que la fonction de l' intelligence est de rechercher, de pénétrer, de retenir la vérité, de vivre d' elle et pour elle ; là est sa perfection et sa béatitude. C' est d' abord sa perfection : car, en dehors du vrai, l' esprit est à l' état d' ignorance ou d' erreur ; il ne voit pas ou il voit mal, et dans l' un et l' autre cas, il est

privé de son objet et de sa fonction. Il est comme l'oeil qui regarde sans découvrir ou qui découvre ce qui n'a pas de réalité, organe inutile et mort dans le premier cas, instrument faux et dangereux dans le second. Mais si la vérité est la perfection de l'intelligence, on peut affirmer sans autre preuve qu'elle en est aussi la béatitude. Car celle-ci est une conséquence inévitable de celle-là. Dès qu'une faculté s'unit à son objet, dès qu'elle accomplit sa mission, elle arrive au repos parce qu'elle arrive au but, à un repos glorieux parce qu'il est légitime, plein de joie parce qu'il a été fait de Dieu sur l'exemplaire de ses propres opérations, où tout se termine au ravissement. Ainsi l'intelligence, en recevant la lumière de la vérité, s'y repose, s'y complaît, s'y exalte, est heureuse enfin selon la nature de la vision qui l'illumine et la remplit. Tous les jours, messieurs, nous éprouvons cette béatification de l'entendement. Il n'est pas jusque dans les plus basses régions de la nature, un être ou un phénomène, si imperceptible qu'il soit, si indifférent qu'il paraisse, dont la découverte ne nous cause une sorte de magique éblouissement. Vous savez tous l'histoire de ce grand géomètre qui, après avoir lutté de longs jours contre un problème qui arrêta son génie, en pénétra tout à coup le secret pendant qu'il était au bain. Ravi à lui-même, il se leva et la démesure de l'enthousiasme lui ôta jusqu'à la pensée de sa nudité, il parcourut Syracuse en s'écriant : je

l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! C'est la vive image des saintes noces de l'esprit avec la lumière intelligible, lorsque l'homme s'est rendu digne de cette immatérielle alliance par une vie qui diminue l'assujettissement de sa double nature à l'ordre inférieur. Ces belles joies dépendent tout ensemble de la grandeur de l'esprit et de la grandeur des idées qui l'inondent ; elles croissent avec les rivages de l'intelligence et avec le cours lumineux qui y creuse son lit. Quelquefois l'esprit est grand sans que la

lumière le soit ; alors se produisent ces tristesses mystérieuses dont vous avez pu remarquer l' empreinte sur le front généreux de plusieurs de vos contemporains. Victimes du doute, ils ont bu à la coupe de la science sans boire à celle de la vérité. Ils ont étudié les siècles, interrogé les mers, suivi l' orbite des astres ; rien ne s' est soustrait à la perspicacité de leurs méditations, et pourtant un voile est demeuré devant eux qui ne leur permet pas d' aller au fond de ce qu' ils voient et de se rendre compte des clartés de leur propre vie. La lumière même leur est ténèbre ; chaque découverte leur apporte un abîme de plus, et comme le laboureur qui enfonce le soc dans les champs de Thèbes ou de Babylone, heurte à tout moment d' inexplicables ruines, ainsi ces puissans investigateurs des mondes, à chaque sillon qu' ils tracent dans l' immensité des choses, soulèvent du sein même de la science de grandes et douloureuses obscurités. Ils n' ont ni la paix de l' ignorance, ni la

p126

paix de l' erreur ; ils voient trop pour ne pas savoir, trop peu pour connaître, et quelque grand que soit le crime qui leur cache la vérité, ils ont du moins l' honneur d' être malheureux de ne pas la posséder. Mais si après ces longs tourmens du doute, le voile se déchire enfin, alors l' intelligence reçoit un de ces coups dont aucune langue ne saurait peindre le voluptueux supplice. Alors Augustin se lève, et trouvant pour la première fois l' amitié même importune, il va répandre son âme dans un torrent de larmes solitaires. Lui, perdu dans le vain amour de la gloire et des créatures, voit s' évanouir en un instant tous les charmes qui ont trompé sa jeunesse. La vérité l' emporte ; rien ne le touche plus dans les plaines azurées de la Lombardie, dans les promesses de la renommée, dans les sermens plus doux des coeurs égarés ; il part, tenant à la main sa vieille mère, et déjà dès le port d' Ostie, il regarde la solitude obscure, croit-il, qui va le dérober pour jamais à l' admiration du monde comme aux songes de sa vie passée. Pleurs des grands hommes, sacrifices héroïques, vertus nées d' une seule heure, et que les siècles ne peuvent plus détruire, vous nous enseignez le prix de la vérité ! Vous nous

prouvez qu' en effet elle est la perfection et la béatitude de l' intelligence !

C' est pourquoi, messieurs, l' un de nos plus redoutables crimes est de trahir la vérité et de travailler contre elle ; car, c' est haïr notre premier bien, c' est nous frapper au sommet d' où descend notre gloire et

p127

notre félicité. Qu' est-ce que l' homme sans l' intelligence, et qu' est-ce que l' intelligence sans la vérité ? Si vous lui ravissez l' intelligence, il n' est plus que le roi découronné du monde animal ; si, lui laissant l' intelligence, vous lui enviez le don de la vérité, c' est lui creuser un abîme aussi profond que l' infini, le tourment d' une faim qui ne sera jamais rassasiée, une aspiration qui n' aboutit qu' à saisir des ombres dans un vide immense et trompeur. Quoi de plus affreux que ce sort ! Quoi de plus criminel que d' en être le volontaire instrument ! Aussi, le mensonge fut-il toujours abhorré du genre humain, et même en choses où la légèreté paraîtrait excusable, il attire aux lèvres, qui se le permettent, un infaillible mépris. Nous ne pardonnons pas à l' homme qui, possédant le vrai, y substitue sciemment la parole adultère de l' erreur. Combien moins Dieu et l' humanité pardonnent-ils à ceux qui se lèvent de dessein formé contre les plus saintes doctrines que nous aient léguées les âges, et qui, désespérant de les vaincre par une pacifique discussion, s' arment contre elles de toutes les ressources de la ruse et de la violence ! On l' a vu trop souvent, et il ne faut jamais perdre l' occasion de protester contre ces lâches conjurations de la force ; on a vu des pouvoirs institués pour la conservation de tous les droits et de tous les biens, déclarer une guerre ouverte au premier des droits, qui est celui de connaître, au premier des biens, qui est la vérité. Jaloux de l' empire qu' elle exerce, et qui est, en effet, le

p128

plus grand qui soit au monde, ils s' efforcent de la détrôner pour asseoir à sa place et à leur

profit le règne des intérêts et des passions. Tout leur va mieux que la vérité ; ils acceptent tout excepté elle, ils protègent tout excepté elle, ils donnent la liberté à tout excepté à elle. Ils la poursuivent si exclusivement, avec tant d'art et de persévérance, qu'ils la font reconnaître à cette marque même, et que leur persécution devient un signe de certitude qui la présente aux adorations légitimes de toute la terre. Mais aussi, messieurs, ne vous étonnez pas si la vérité prend de ses oppresseurs, un jour ou l'autre, de terribles vengeances. Comme on n'en peut ruiner l'autorité sans frapper dans ses racines l'entendement humain, il arrive tôt ou tard qu'une sorte de délire pousse les hommes hors de toute crainte et de tout respect, et les précipite à bras tendus contre tout ce qui est. C'est le jour des représailles ; jour prophétisé par saint Paul lorsqu'il écrivait aux romains : *la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre l'impiété et l'iniquité de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice* . Alors pâlisent les rois et se troublent les royaumes ; la nuit se fait dans Babylone ; Balthazar voit la main qui le condamne, et l'épée de Cyrus n'attend pas au lendemain. Ce n'est pas de l'histoire que je fais, messieurs ; non, ce n'est pas de l'histoire. Ouvrez vos yeux : nous sommes à Babylone,

p129

et nous assistons au festin de Balthazar. Dois-je vous demander pardon si j'ai laissé aller mon âme aux émotions d'un temps si fertile en hautes leçons ? Ai-je trahi les intérêts de la vérité, en vous montrant dans les catastrophes de notre siècle le rôle vengeur qu'elle y joue ? Si je l'ai fait, que la vérité et vous me le pardonniez, et remontons ensemble aux régions pacifiques où rien de terrestre ne se mêle à la contemplation des causes et des lois. La vérité, je viens de l'établir, est la perfection et la béatitude de l'intelligence, et puisque Dieu, en nous créant, a voulu nous communiquer la perfection et la béatitude, j'en déduis cette conséquence, qu'il nous a communiqué la vérité. Et c'est, en effet, ce que nous enseigne la doctrine catholique. Si nous l'écoutons, elle nous dira que Dieu, en nous mettant au monde, n'a pas abandonné notre esprit

au hasard de ses propres découvertes, mais qu' il
l' a illuminé dès le principe d' une connaissance
telle que la vérité habitait réellement en lui.
Quelle était cette connaissance primitive qui,
sans être infinie, était pourtant la vérité ?
Cette question nous ramène à la définition que je
vous ai donnée dès le commencement de cette
conférence. La vérité, vous ai-je dit, est ce
qui est, en tant qu' il est vu de l' esprit. Nous
nous sommes arrêtés là sans poser cette autre
question, que nous ne pouvons plus maintenant
éviter : qu' est-ce donc que ce qui est ?
Entendons-nous par là le ciel, la terre et les
mers ? Est-ce là ce qui est ? Mais quoi ! Le
ciel, la terre, les mers,

p130

l' humanité même, tout ce que nous voyons est
empreint d' un tel caractère de changement et de
bornes, que nous n' y reconnaissons rien de la
grandeur renfermée dans ce mot puissant : être.
Les langues humaines ont épuisé leur énergie pour
exprimer le néant des choses visibles, et quelle
que soit la bonne volonté de l' orgueil pour
glorifier le théâtre où il s' agite, tout ce qu' il
peut faire de plus en faveur de l' univers, est
d' y découvrir une ombre de l' être, et par
conséquent une ombre de la vérité. Où donc est
l' être ? Où est ce qui est ? Ah ! Je le
pressens déjà, et même je le sais. L' être est
l' unité absolue, éternelle, infinie, la
pluralité sans division, l' océan sans rivages, le
centre sans circonférence, la plénitude qui se
contient elle-même, la forme sans figure ; le
tout enfin, hors de quoi tout ce qui est n' est
plus qu' un fait et un don. Mais en disant cela,
messieurs, qui ai-je nommé ? J' ai nommé celui
qui a dit de lui-même : *ego sum, qui sum, -je
suis celui qui suis* . J' ai nommé celui qui a dit
encore : *ego sum veritas, -je suis la
vérité* . J' ai nommé Dieu. Voilà l' être, et
voilà la vérité. Dieu seul est la vérité, parce
que seul il est l' être ; il n' a pas la vérité,
comme si elle était quelque chose d' étranger à
lui, mais il est substantiellement et
personnellement la vérité, parce qu' il est
l' être se possédant lui-même, parce qu' il est à la
fois et par un seul acte

p131

l'oeil qui voit, l'objet qui est vu et la vision. Qui le connaît connaît tout ; qui ne le connaît pas ne connaît rien. Que connaîtrez-vous, en effet, hors de lui ? Les phénomènes de ce monde, leurs lois, la composition et la décomposition des corps, la science de la poussière. Et que dis-je ? La science de la poussière ! Vous n'irez même pas jusque là ; car, pour y atteindre, il vous faudrait pénétrer au moins la raison dernière d'un atôme, et où la trouverez-vous si vous ignorez Dieu, qui est le principe et la fin de tout ? De là partent, messieurs, ces plaintes des plus grands esprits sur la misère de la science, plaintes si éloquemment exprimées par Salomon, l'un d'entre eux, lorsqu'il disait : *j'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et voilà, tout y est vanité et affliction de l'entendement*. C'est qu'en effet, la vérité n'est pas sous le soleil, elle est au-delà ; elle est en Dieu, sans lequel l'homme ne connaît rien, ni la terre, ni le ciel, ni le présent, ni l'avenir, ni l'homme, pas même son propre cœur. Et plus il apprend sans Dieu et hors de Dieu, plus il agrandit, avec le cercle de ses investigations, celui de ses doutes et de ses tourmens. Au contraire, celui à qui Dieu est révélé se trouve du même coup au centre et à la circonférence des choses ; il en voit le germe initial, le développement, le terme, la raison ; ne sût-il rien du détail, il mesure l'ensemble, et sa pensée repose en paix dans la double

p132

joie de la connaissance et de la certitude. En un mot, Dieu, étant la vérité, est l'objet propre de notre intelligence, il en est la perfection et la béatitude ; et lorsque je vous disais tout à l'heure que, dès l'origine, il nous avait fait le don de la vérité, c'était vous dire que, dès l'origine, il s'était révélé à nous.

J'en lis une belle confirmation dans la première page de l'évangile selon saint Jean : *il y eut, dit l'évangéliste, un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean... il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. Celui-là était la lumière véritable qui illumine tout*

homme venant en ce monde . En effet, s' il existe une lumière souveraine, mère de tous les esprits, son premier acte, quand ils viennent au monde, doit être de les éclairer, et elle ne peut les éclairer qu' en leur faisant connaître leur principe, qui est Dieu ; leur fin, qui est Dieu ; la vérité, qui est Dieu. Si elle ne le faisait pas, quel moyen auraient-ils d' accomplir leur destinée en tendant à leur fin ? Ils n' en auraient aucun. Et, ainsi la vérité ne leur est pas due seulement à titre de perfection et de béatitude de l' intelligence, elle leur est due en outre comme le premier et nécessaire moyen sans lequel, ignorant le but même de leur vie, il leur serait impossible d' y marcher, plus impossible encore d' y parvenir. C' est donc justement que la doctrine catholique fait de la vérité, c' est-à-dire de la connaissance de Dieu, un des dons

p133

primitifs de l' homme, le point de départ, et je dirais, la colonne milliaire de sa destinée. Ici, messieurs, que nous opposera le rationalisme ? Vous allez l' apprendre. Il y a dix-huit siècles, un proconsul romain appela devant lui un accusé, et, après l' avoir regardé attentivement, comme un homme qui avait en sa personne quelque signe remarquable, il lui adressa ces brèves paroles : *tu es le roi des juifs ?* L' accusé répondit : *mon royaume n' est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes ministres eussent combattu pour que je ne fusse pas livré aux juifs ; mais, maintenant, mon royaume n' est pas de ce monde* . Le proconsul reprit : *donc tu es roi ?* L' accusé répondit : *vous dites que je suis roi. Pour moi, je suis né et venu au monde pour rendre témoignage à la vérité* . Le proconsul se leva en disant : *qu' est-ce que la vérité ?* Ce mot terrible, messieurs, est le même que le rationalisme nous adresse encore aujourd' hui lorsque nous lui parlons de la base même de toute foi et de toute connaissance ; il nous dit comme le romain : *qu' est-ce que la vérité ?* Et il doit nous le dire sous peine de ne pas protester contre le fondement même de tout l' édifice religieux, qui est l' idée du vrai en soi. Or, comment ne protesterait-il pas jusqu' à ce point ? Comment accorderait-il à la vérité le droit de

s' affirmer sans être contredite ? Comment ne s' efforcerait-il pas de creuser sous elle

p134

un abîme aussi profond qu' elle, et de faire de l' intelligence une faculté sans certitude et sans autre objet qu' une insaisissable énigme ? ç' eût été de sa part trop de faiblesse ou de désintéressement. Il n' a pas commis cette faute, il est allé droit à la question qui précède toutes les autres, et tandis que l' univers publie les oeuvres de la vérité, que les siècles redisent son nom, que les esprits la contemplant, que son action se perpétue par l' évidence et par la foi à travers toutes les races humaines, le rationalisme, opposant à ce triomphe le sang-froid d' une partie de ses sages, a demandé tout haut et sans crainte : qu' est-ce que la vérité ? Il n' a pas nié, car nier fermement, c' est encore affirmer. Il n' a pas dit : il n' y a rien ; mais, y a-t-il quelque chose ? Il n' a pas dit : je ne sais pas ; mais, que sais-je ? En un mot, il a levé contre la vérité absolue l' arme glacée du scepticisme absolu. Faut-il l' écouter, messieurs ? Faut-il faire à la raison qui s' abdique l' honneur de l' entendre et de lui répondre ? Oui, écoutons-la ; sachons ce que l' intelligence effrayée de Dieu, peut faire pour s' anéantir, de peur de l' adorer. Le scepticisme raisonne ainsi : l' homme voit dans son esprit quelque chose qu' il appelle des idées, les unes secondaires et déduites, les autres primordiales, sans principe générateur, et qui constituent le fondement inscrutable de sa raison. Toutes les conclusions ultérieures de l' entendement jaillissent de cette source première, où l' analyse discerne

p135

sans effort les notions de l' être, de l' unité, de l' infini, de l' absolu, de l' ordre, de la justice, qui toutes ensemble prennent le nom auguste de vérité, et un nom plus auguste encore, celui de Dieu. Voilà le fait. Mais de ce que l' esprit a de telles idées, s' ensuit-il qu' il y ait hors de lui des réalités qui y correspondent ? Ce n' est pas l' esprit

lui-même qui est l' être, l' unité, l' infini,
l' absolu, l' ordre, la justice ; ce n' est
pas non plus ces choses que l' esprit aperçoit
directement. Il n' en voit que l' ombre, si l' on
peut parler ainsi, et le mot même d' idée, à
considérer son origine, ne veut dire qu' une
image. Mais qui nous répond que l' image soit
exacte, ou même soit produite par un objet
réel ? Comment l' intelligence, qui est bornée,
serait-elle le miroir de l' infini ? Comment
contingente, relative, faillible, serait-elle le
miroir du nécessaire, de l' éternel, du juste,
du parfait ? Où est la preuve que la vision
idéale ne vous trompe pas et qu' elle soit autre
chose que le songe permanent d' un être
passager ? Nous croyons qu' il n' en est rien,
mais nous le croyons sans nous le démontrer, et
nous essaierions vainement d' établir cette
démonstration ; car toute démonstration suppose
des principes d' où elle part, et ce sont les
principes mêmes de l' entendement qu' il s' agit
de vérifier. L' homme rencontre là un obstacle
invincible ; il peut bien remonter le Nil de sa
pensée jusqu' aux élémens qui en commencent le
cours ; plus haut, il se perd dans une
contemplation qui ne lui rend que la
répétition

p136

stérile des idées qu' il emploie pour s' élever au
delà. L' esprit devient un écho qui se répond ce
qu' il se parle, et sa voix, en paraissant lui
revenir de plus loin, n' ajoute à son impuissance
qu' une illusion.

Je ne crois pas, messieurs, que le
scepticisme ait rien dit de plus fort que ce que
vous venez d' entendre ; il l' a dit peut-être
d' une manière plus scientifique, c' est-à-dire
plus obscure, mais non pas avec plus
d' énergie et de sincérité. Et je confesse
d' abord qu' il est impossible de démontrer les
idées premières qui forment comme la substance
intime de notre raison. Si on pouvait les
démontrer, elles ne seraient pas premières ; il
y en aurait d' autres qui le seraient, et la
même difficulté se présenterait pour celles-ci.
On ne démontre que ce qui est une conséquence,
et non pas ce qui est un principe. Or, notre
intelligence, étant la faculté d' un être fini,
ne peut être éclairée que par une lumière
dérivée, une lumière qui commence à un certain

point et se termine à un autre, une lumière qui ait un principe et une fin. à l' état de principe, la lumière est un axiôme ; à l' état de fin, elle est un mystère. Tous les deux, l' axiôme et le mystère, sont indémontrables, mais l' axiôme à cause de sa clarté, le mystère à cause de son obscurité. De même que l' obscurité du mystère est insurmontable, la clarté de l' axiôme est irrésistible, et ainsi l' entendement, aux deux extrémités de l' horizon qu' il embrasse, rencontre une limite où se brise sa puissance et où cesse sa liberté. Il ne peut

p137

rien contre la splendeur des vérités premières, et rien contre l' ombre des vérités dernières ; il s' épuise devant celles-ci, et cède fatalement à celles-là. C' est pourquoi le scepticisme absolu est un effort contre nature, qui n' aboutit qu' à se mentir à soi-même, et à mettre les actes de l' homme en contradiction perpétuelle avec les raisonnemens du sage. " s' il y a, dit Pascal, une impuissance de prouver, invincible à tout le dogmatisme, il y a une impuissance de douter, invincible à tout le pyrrhonisme. " nous ne prétendons pas davantage. Car, qu' est-ce que la certitude, sinon l' impuissance de douter ? Qu' est-ce que la certitude rationnelle, sinon le ravissement d' une évidence qui enchaîne l' esprit ? Le scepticisme, il est vrai, s' élève contre l' évidence des idées primordiales ; il l' accuse d' être purement subjective, c' est-à-dire, pour parler français, de ne pas aller jusqu' à la vision de l' objet que représentent les idées. Mais qu' importe, si cette évidence nous persuade naturellement et invinciblement de la réalité des choses dont les idées sont la représentation. Il n' y a que Dieu, qui étant l' être, l' unité, l' infini, l' absolu, l' ordre, la justice, confonde dans sa vision le sujet et l' objet, le sujet qui voit, et l' objet qui est vu. Pour nous, messieurs, qui possédons la vérité sans être la vérité, nous n' avons d' autre moyen naturel de la voir et d' être certain de sa présence que la lumière où elle nous apparaît, lumière médiatrice qui s' identifie avec notre esprit, et qui, s' imposant à lui comme partie de lui-même,

ne lui laisse pour douter que la ressource d' un suicide d' autant plus impuissant qu' il ne s' accomplit jamais.

Du reste, on peut avouer qu' il n' y a rien à répondre au scepticisme absolu ; parce qu' il n' y a rien à répondre à qui fait de ses idées, de sa parole, de son doute même, un objet de doute. Répondre, c' est supposer une réalité, ne fût-ce que celle de l' objection ; or, le sceptique détruisant toute réalité, son objection s' abîme avec lui dans le néant qu' il se creuse. Se taire est assez devant une ombre ; vivre est assez contre un mort. D' autant plus, messieurs, que le scepticisme n' est que la maladie d' un petit nombre d' esprits dépravés, qui, malgré toute l' énergie de leur orgueil et toute la gloire de leurs aberrations, n' ont jamais pu échapper au châtement de la solitude.

L' universalité des intelligences a constamment dédaigné leurs sophismes ; elle a cru, d' une foi incorruptible, à la réalité du vrai. Que voudriez-vous de plus ? L' erreur n' est quelque chose que par l' adhésion des hommes ; là où l' humanité n' est pas dans une certaine mesure, il ne reste à l' erreur que du bruit dans un tombeau. C' est un fantôme qui voudrait faire peur, et deux rires en font justice, le rire de Dieu et le rire du genre humain. Cela suffit à Dieu, cela suffit au genre humain, et cela me suffit à moi-même.

Toutefois, messieurs, si le scepticisme absolu n' est qu' une chimère sans importance, il n' en est pas de

même d' une autre sorte de scepticisme, qui, s' attaquant à la vérité de moins haut et n' en contestant pas la base première, produit un état sérieux de l' intelligence dont il est nécessaire de nous occuper. Le scepticisme absolu met en doute les notions primitives qui composent le fond de la raison humaine, et par conséquent l' idée même de Dieu ; le scepticisme relatif ou imparfait leur donne son adhésion, mais il refuse sa foi à certaines conséquences qui en dérivent, et qui embrassent la nature et les actes divins. Le scepticisme absolu est l' athéisme sous une forme négative ; le

scepticisme imparfait n' implique qu' une ignorance des attributs et des opérations de Dieu. Dieu existe pour lui, mais sans qu' il se rende compte de ce qu' il est, de ce qu' il fait, de ce qu' il veut. C' est l' incroyance vulgaire, et ce mot même nous avertit qu' il ne s' agit plus d' un état rare et chimérique, mais d' un état trop réel, où l' homme, loin d' abdiquer son intelligence, y puise au contraire des forces pour résister à la vérité, c' est-à-dire à Dieu. Or, Dieu, avons-nous dit, s' est manifesté à l' homme dès son berceau, non pas en une manière incomplète, mais autant que le requérait la nécessité où nous étions de connaître notre principe, notre fin, et les moyens d' y parvenir. Comment donc une partie de l' humanité ignore-t-elle Dieu, ou est-elle par rapport à lui dans un doute qui ne lui permet pas d' apprécier et d' accomplir ses véritables destinées ? Est-ce la faute de l' homme ou la faute de Dieu ? Il faut que nous le sachions, sous

p140

peine de laisser dans votre esprit des nuages d' autant plus douloureux, que notre but et le vôtre en ce moment est de vous instruire des voies intellectuelles que Dieu nous a ouvertes pour monter jusqu' à lui.

Je le répète donc, le scepticisme imparfait, tel que je l' ai défini, et où languissent tant de créatures raisonnables, est-il l' ouvrage de Dieu ou l' ouvrage de l' homme ? Est-ce Dieu qui a été avare de la lumière, ou l' homme qui s' est retiré d' elle ? Cette question, pour être résolue, exige que nous recherchions sous quel mode et dans quelle mesure Dieu a primitivement communiqué la vérité au genre humain.

Dieu sans contredit pouvait se montrer à nous face à face, dans toute la clarté de son essence, et, en ce cas, le scepticisme n' eût jamais paru sur la terre. Tout voile étant abaissé, le vrai, qui n' est que la nature divine, eût pris de notre intelligence une irrévocable possession. La lumière intelligible, au lieu de nous apparaître entre l' axiôme et le mystère, c' est-à-dire avec un principe et une fin, se fût levée pour nous dans la plénitude ineffable de sa propre immensité. L' évidence eût été de l' extase, la certitude eût pris le caractère de l' immutabilité, la vérité fût devenue la vie

éternelle de notre esprit. Mais cet état, loin d' être dans le plan divin notre état originel, était précisément le terme suprême où nous étions appelés. Je vous en ai déjà dit la raison. Je vous ai fait voir, en vous exposant l' ordonnance générale de l' univers, que Dieu, conduit par sa bonté, voulait nous

p141

communiquer sa perfection et sa béatitude, et que la béatitude, donnée sans la condition préalable du libre arbitre, nous eût ravi le mérite et la gloire de la perfection. D' où il suit qu' un état d' épreuve devait précéder l' état final de la béatification, et cet état d' épreuve, fondé sur le libre arbitre, renfermait nécessairement la possibilité de croire ou de ne pas croire, d' admettre ou de repousser la vérité, c' est-à-dire la liberté de l' entendement. Or, la liberté de l' entendement était incompatible avec la vision directe de l' essence divine, et par conséquent il fallait que Dieu se voilât devant nos regards, et fût tout à la fois pour nous un Dieu caché et un Dieu connu, caché sans envie, connu libéralement.

Mais comment voir ce qui ne se voit pas ? Comment connaître ce qui ne tombe pas directement sous l' oeil de l' esprit ? Si cette difficulté n' eût pu se résoudre, le plan de Dieu dans la création n' eût pas été réalisable. Aussi, pouvait-elle se résoudre. Dieu avait dans sa propre nature l' exemplaire d' une double vision, la vision intuitive et la vision idéale. Présent à lui-même par la vision intuitive, il découvrait par la vision idéale les choses qu' il devait un jour créer. Ces choses évidemment ne faisaient point partie de son essence sous leur forme positive et réalisée ; il ne les voyait donc pas en lui sous cette forme substantielle ; il ne les voyait pas non plus hors de lui avant de leur communiquer l' être qui leur manquait. Où donc et comment les voyait-il, sinon, ainsi que je viens de

p142

le dire, par voie d' image, de représentation, sous cette forme intelligible et mystérieuse que nous

appelons une idée ? Saint Thomas D' Aquin pose cette question : " y a-t-il en Dieu des idées ? " et il répond : " oui ; car le monde n' ayant pas été fait au hasard, mais par l' action de l' intelligence divine, il est nécessaire qu' il ait préexisté dans l' intelligence divine une forme ou ressemblance du monde, et cette forme ou ressemblance est l' idée même. " or, si Dieu voyait le monde sensible par la vision idéale, pourquoi l' homme n' eût-il pas vu le monde divin par le même genre de vision ? Pourquoi, sans découvrir la substance même de l' être, de l' unité, de l' infini, de l' absolu, de l' ordre, de la justice, toutes choses qui sont Dieu sous différens aspects et sous différens noms, n' en eût-il pas reçu l' idée dans son esprit, et avec l' idée une connaissance distincte, qui méritât d' être appelée la vérité ? Pouvons-nous dire que nous n' entendons pas ce que c' est que l' être, l' unité, l' infini, l' absolu, l' ordre, la justice ? Et si nous l' entendons, si c' est là même le flambeau qui illumine tout le reste au dedans et au dehors de notre âme, pouvons-nous accuser Dieu de ne pas nous avoir éclairés, et de n' avoir jeté au devant de notre vie que la pâle et incertaine lueur des choses visibles ? Oui, tout en se cachant, c' est-à-dire en laissant un voile sur le fond substantiel de son être, Dieu s' est pleinement

p143

livré à nous par l' impression exacte de sa ressemblance dans la chair vive de notre entendement. Il y a creusé des sillons lumineux, et semé d' une main généreuse ce germe incorruptible du vrai que l' enseignement, la réflexion, l' expérience et le cours même de l' âge développent incessamment, jusqu' à ce que nous arrivions, sauf notre faute, à la maturité divine, à ce moment glorieux où l' image de Dieu, pleinement formée en nous, brise l' enveloppe qui la recouvre, et rejoint dans l' immortalité le type ineffable qui fut son père et qui reconnaît son fils. Ce n' est donc pas le défaut de lumière qui précipite dans le scepticisme une partie des hommes, et les retient hors de la vérité, c' est l' abus de leur libre arbitre. Les ténèbres où ils perdent Dieu sont des ténèbres volontaires ; Dieu se montre, et ils le fuient ; Dieu est l' objet présent de leur intelligence, et

ils aiment mieux faire de leur intelligence
un sépulcre ou un chaos que d' adorer l' astre qui
y resplendit. Ils abandonnent ce soleil
intérieur, le seul véritable, pour courir après
la magie obscure et impuissante de l' univers
matériel, auquel ils demandent la joie de
l' apostasie dans l' orgueil d' une fausse science. Et
pourtant l' univers, tout borné qu' il soit, tout
pâle et muet qu' il se lève en face de notre
pensée, est lui-même rempli de Dieu. S' il n' en
est pas la ressemblance, il en contient du moins
un vestige, un linéament ; de l' hysope au
cèdre, de la rosée du matin à l' étoile du soir,
la nature entière est un reflet

p144

de la puissance, de la bonté et de la beauté
divines. Dieu qui, dans le corps de l' homme, a
associé la matière aux plus subtiles opérations de
l' esprit, a voulu, dans le corps du monde,
l' associer à la révélation que son propre esprit
fait perpétuellement au nôtre. à chaque rayon de
la lumière idéale correspond un rayon de la
lumière sensible ; à chaque vision du monde
incrée une vision du monde créée ; à chaque
voix de l' un une voix de l' autre. Mais l' homme
sépare ce que Dieu a uni ; illuminé, à cause
de sa double substance, par une double clarté,
il ne remarque pas que toutes deux se
rassemblent dans un seul foyer, comme notre
double substance se termine à une personnalité
unique, et scindant la vérité par un divorce
qui la détruit, il oppose la révélation du dehors
à la révélation du dedans, la nature à Dieu,
la matière à l' esprit. Ou du moins il dédaigne
la lumière supérieure comme une sorte
d' apparition vague dans un horizon mal
déterminé, tandis qu' il s' attache à la
lumière inférieure comme à la seule qui ait un
caractère précis et positif. Dès lors, tout ce
qui se rapporte à Dieu, à ses attributs, à
ses actes, s' obscurcit dans cet entendement
adultère ; encore qu' il ne descende pas
jusqu' au scepticisme absolu, il ne discerne
bien que ce qui frappe les sens, et le vrai n' est
guère à ses yeux que ce qui porte le sceau d' une
palpable et grossière réalité.
Y aurait-il donc, messieurs, y aurait-il, en
effet, plus d' ombres dans l' esprit que dans le
corps ? Est-ce

le monde sensible qui l' emporte en clarté sur le monde intelligible ? Est-ce la terre qui, de préférence au ciel, est le grand illuminateur de l' homme, et Dieu se serait-il trompé dans la construction de notre être jusqu' à sacrifier la partie qui se rapproche de lui à celle qui se rapproche du néant ?

Vous ne le pensez pas ; la doctrine catholique nous affirme le contraire, et la plus simple observation du jeu de nos facultés nous démontre qu' elle a raison. En effet, la science même naturelle, c' est-à-dire celle qui ne s' occupe que de l' ordre visible, ne saurait subsister sans l' emploi des notions qu' elle puise dans l' ordre invisible ou métaphysique.

Dépouillez l' homme de ces principes féconds ; ôtez-lui les idées d' être, d' unité, d' étendue, de force, de rapport, que sera l' univers pour lui ?

Précisément ce qu' il est pour l' animal, un spectacle. Il le regardera sans penser à autre chose qu' à le regarder ; loin d' en pénétrer les lois, il n' aura pas même le pressentiment confus de ce que c' est qu' une loi. être purement instinctif, ne rendant rien au monde de supérieur au monde, il restera silencieux devant lui, et jamais sa main, conduisant de loin les astres, ne leur tracera d' avance la route inévitable qu' ils suivent sans la connaître. C' est l' esprit qui répand la lumière sur l' obscurité de la nature ; c' est l' esprit qui découvre la liaison et la cause des phénomènes ; c' est l' esprit qui mesure, qui calcule, qui analyse, qui définit, qui dicte des ordres à la matière, qui démêle enfin dans ce labyrinthe le

fil que Dieu y a laissé, et par où il le tient encore suspendu à la volonté qui le créa. Mais l' esprit sans l' idée n' est qu' un flambeau inallumé, et l' idée sans un germe semé d' en haut, plus grand et plus clair que tous les mondes, n' est elle-même que le reflet impuissant de la nature sur une faculté qui n' a rien à lui répondre parce qu' elle ne possède rien. Le matérialisme a beau nous dire que la sensation devient une idée en tombant dans l' intelligence : c' est comme si l' on disait que la limite, en entrant dans le vide, devient de l' infini. La

sensation, à cause de l' union intime de l' âme et du corps, peut éveiller la semence intelligible qui repose au fond de l' esprit ; elle peut la tirer d' une sorte d' abstraction solitaire, qui n' est pas en rapport avec la constitution d' un être à la fois spirituel et matériel : mais il lui est impossible de donner à l' esprit ce qu' elle n' a pas, ni de recevoir de l' esprit ce que lui-même n' aurait pas non plus. Deux clartés se fortifient en s' unissant ; une lueur ne devient pas le soleil en passant par les ténèbres. C' est donc par un abus même des forces de l' ordre intelligible et divin, que l' homme se sépare des hautes régions de la pensée pour s' ensevelir dans la science des phénomènes terrestres. Il tire de son intelligence des trésors de savoir et d' harmonie ; il les jette à profusion sur le monde ; puis, le contemplant revêtu de cette beauté sublime qu' il lui a faite, il croit que c' est le monde qui l' a éclairé, qu' en lui seul est la pleine certitude, que lui seul mérite l' honneur d' une

p147

culture assidue, et reléguant Dieu sur un trône inaccessible, il ne tarde pas à le perdre de vue, à l' oublier, à le méconnaître, à ne plus avoir de lui qu' une notion vague et sans résultat. Ainsi se forme le scepticisme imparfait, de la prédominance volontaire de l' ordre matériel sur l' ordre idéal.

Mais il en est une autre cause que je ne dois pas vous taire, et dont l' exposition achevera de vous faire connaître les moyens dont Dieu s' est servi pour initier notre intelligence à la perfection et à la béatitude de la vérité.

En déposant en nous la semence idéale ou intelligible, en nous mettant par nos sens en rapport avec les phénomènes et les lois de l' univers, Dieu nous avait éclairés par une double révélation, l' une intérieure, l' autre extérieure. C' était beaucoup ; mais enfin il ne s' était pas communiqué à nous personnellement, en tant qu' il est la vérité ; nous ne l' eussions connu, s' il en fût resté resté là, que par l' intermédiaire de la nature et des idées, c' est-à-dire indirectement. Il voulut aller plus loin, et sans nous montrer toutefois son essence, établir entre notre esprit et le sien des rapports personnels. Il nous parla donc. C' est un point fondamental de la doctrine

catholique, qu' une parole de Dieu fut, dès l' origine, versée dans l' humanité, et qu' elle n' a cessé d' y vivre et de s' y répandre, soit pure, soit altérée, comme un écho immortel de la vérité ; écho souvent affaibli, souvent corrompu, mais renaissant de ses ruines à travers les

p148

générations, et nous rappelant avec l' éloquence de la perpétuité l' existence de Dieu, sa nature, ses actes ; comment il est le principe, la fin, le moyen, la clef de nos destinées. Des traditions communes à tous les peuples et à tous les siècles attestaient de tout temps cette révélation orale faite primitivement au genre humain ; la parole humaine elle-même, constamment transmise par voie héréditaire, et ne laissant entrevoir ni historiquement ni logiquement la possibilité d' une origine par voie d' invention, rendait aussi témoignage à la réalité d' une parole antérieure et divine dont la nôtre était issue. On avait découvert dans les forêts l' homme descendu à l' état d' animalité par suite d' un abandon précoce qui l' avait soustrait à tout enseignement. La parole n' était plus sur ses lèvres qu' un son vague et inarticulé, qu' un cri barbare indiquant la présence des sensations et incapable de transmettre des idées. Tous ces faits confirmaient la page de l' écriture qui nous montre Dieu parlant avec l' homme, et achevant par l' effusion de la lumière orale ce qu' avait commencé en lui le don de la lumière intelligible et de la lumière sensible. Mais il était réservé à notre époque d' acquérir de cette vérité une démonstration aussi merveilleuse qu' inattendue.

Vers la fin du dernier siècle, un prêtre français, touché du malheur de ces pauvres créatures qui naissent privées de la parole parce qu' elles naissent privées de l' ouïe, circonstance qui atteste encore l' étroite liaison du mystère de la parole avec le

p149

mystère d' un enseignement préalable ; un prêtre,

dis-je, touché du sort des sourds-muets, consacra sa vie à les tirer de leur douloureuse solitude, en cherchant une expression de la pensée qui pût aller jusqu' à la leur, et arracher enfin de leur poitrine si longtemps fermée le secret de leur état intérieur. Il y parvint. La charité, plus ingénieuse que l' infortune, eut ce bonheur d' ouvrir les issues que la nature tenait fermées, et de verser en des âmes obscures et captives la lumière ineffable, quoique imparfaite, de la parole. Le bienfait était grand, la récompense le fut davantage. Dès qu' on put pénétrer dans ces intelligences inconnues, l' investigation n' y découvrit rien qui ressemblât à une idée, je ne dis pas seulement à une idée morale et religieuse, mais à une idée métaphysique. Tout y était image de ce qui tombe sous les sens, rien de ce qui tombe de plus haut dans l' esprit. La sensation y était prise en flagrant délit d' impuissance ; que dis-je, la sensation ? L' intelligence elle-même, quoique douée de la semence idéale de la vérité, quoique assistée de la révélation du monde sensible, l' intelligence apparaissait dans les sourds-muets à l' état de stérilité. Des hommes déjà mûrs d' âge, nés dans notre civilisation, qui ne l' avaient jamais quittée, qui avaient assisté à toutes les scènes de la vie de famille et de la vie publique, qui avaient vu nos temples, nos prêtres, nos cérémonies, ces hommes, interrogés sur le travail intime de leurs convictions, ne savaient rien de Dieu, rien de l' âme,

p150

rien de la loi morale, rien de l' ordre métaphysique, rien d' aucun des principes généreux de l' esprit humain. Ils étaient à l' état purement instinctif. L' expérience a été répétée cent fois ; cent fois elle a donné les mêmes résultats ; c' est à peine si, dans la multitude des documens publiés jusqu' à ce jour, on aperçoit quelques doutes ou quelques dissidences sur un fait aussi capital, qui est la plus grande découverte psychologique dont puisse se vanter l' histoire de la philosophie. Quoi donc ! La pensée avait-elle reçu dans la parole un auxiliaire si indispensable, que, sans son secours, l' homme était condamné à ne pouvoir sortir du règne des sensations ? La parole était-elle, pour

toutes les opérations de l' intelligence, le point ou le moyen de jonction entre l' âme et le corps ? Notre double nature exigeait-elle cette sorte d' incarnation de ce qu' il y a de plus immatériel au monde, ou bien Dieu avait-il voulu nous faire comprendre la dépendance de notre esprit en le rendant incapable de se féconder sans l' action extérieure de l' enseignement oral. Quelle qu' en soit l' explication, il était constant que l' homme ne parle qu' après avoir entendu parler, et qu' il ne pense qu' après que les idées contenues dans la parole ont éveillé le germe intelligible déposé au fond de son entendement. S' il ne possédait pas ce germe intelligible, c' est en vain que la parole passant à travers l' ouïe irait solliciter son intelligence ; il ne l' entendrait que comme un son et non comme une

p151

expression, comme un son vide et non comme une expression vivante de la vérité. Mais la vérité préexiste en lui, à la manière dont l' arbre préexiste dans sa semence, et dont la conséquence préexiste dans son principe. De même que l' enseignement postérieur fait éclore en chacun de nous une multitude innombrable de déductions renfermées dans les idées premières, mais dont notre esprit n' avait pas conscience ; de même, l' enseignement initial fait apparaître à notre oeil intérieur les idées premières elles-mêmes. Vous trouvez naturel, messieurs, que la parole vous révèle les mathématiques, bien que vous les possédiez tout entières dans les notions primordiales d' unité, de nombre, d' étendue, de pesanteur : pourquoi vous semblerait-il étrange que la parole vous fit apercevoir aussi les notions d' unité, de nombre, d' étendue, de pesanteur, qui sont la base des mathématiques ? L' un des phénomènes n' est pas plus singulier que l' autre ; peut-être même est-il plus aisé d' entendre le sommeil intégral et profond d' une faculté que rien d' analogue à elle n' a encore remuée, que d' entendre pourquoi cette faculté une fois mise en exercice s' arrête dans sa voie, et attend que la parole lui manifeste de simples conséquences de ce qu' elle voit clairement. Toujours est-il que le fait est incontestable, et que la parole est le moteur primitif et nécessaire de nos idées, comme le soleil, en

agitant par son action la vaste étendue de l' air, y produit la scintillation brillante qui éclaire nos yeux.

p152

Il suit de là, messieurs, que la doctrine catholique est dans le vrai lorsqu' elle nous montre Dieu enseignant le premier homme, soit en faisant jaillir la vérité de son intelligence par la percussio n du verbe, soit en lui annonçant des mystères qui surpassaient les forces de l' ordre purement idéal, ainsi que nous le verrons plus tard. En effet, puisque l' homme ne pense et ne parle qu' après avoir entendu parler, et que, d' une autre part, les générations humaines viennent aboutir à Dieu, leur créateur, il s' ensuit que le branle premier de la parole et de la pensée remonte à l' heure de la création, et a été donné à l' homme qui ne possédait rien par celui qui possédait tout et qui voulait lui tout communiquer. Une fois ce mouvement imprimé, la vie intellectuelle a commencé pour le genre humain, et ne s' est plus arrêtée depuis. La parole divine, immortalisée sur les lèvres de l' homme, s' est répandue comme un fleuve intarissable et divisé en mille rameaux à travers les vicissitudes des nations, et conservant sa force aussi bien que son unité dans le mélange infini des idiômes et des dialectes, elle perpétue au sein même de l' erreur les idées génératrices qui constituent le fond populaire de la raison et de la religion. Si la liberté humaine en vicie l' enseignement, ce n' est que d' une manière limitée ; ses efforts n' atteignent pas jusqu' aux dernières profondeurs de la vérité. La parole, par cela seul qu' elle est prononcée, porte dans son essence une lumière qui saisit l' âme et se la rend complice, sinon pour

p153

tout, du moins pour les principes fondamentaux sans lesquels l' homme s' évanouit tout entier. Ainsi, Dieu, par l' effusion de son verbe continué dans le nôtre, ne cesse de promulguer l' évangile de la raison, et tout homme, quoi qu' il fasse, est l' organe et le missionnaire

de cet évangile. Dieu parle en nous malgré nous ; la bouche qui le blasphème contient encore la vérité, l'apostat qui le renie fait encore un acte de foi, le sceptique qui se rit de tout se sert de mots qui affirment tout.

Cependant, messieurs, si le scepticisme absolu est impuissant contre la révélation de la parole, il n'en est pas de même du scepticisme imparfait ou vulgaire. Celui-ci ne désavoue pas la raison humaine ; il n'en conteste que certaines applications relatives à l'ordre supérieur qui ne tombe pas sous nos sens. Il rejette, en particulier, tout rapport personnel entre Dieu et nous au moyen de la parole ; il veut que nos idées jaillissent par elles-mêmes des sources vives de l'entendement, et en supposant que la parole soit nécessaire à leur émission intime, il ne reconnaît à cette merveilleuse opératrice aucun caractère traditionnel et divin. Dieu n'a point parlé à l'homme ; l'homme s'est parlé tout seul. Il est le fils de ses oeuvres, et tout ce qu'il possède de vérités, il le doit au bonheur de ses propres investigations.

Je viens de réfuter ce système qui est la pierre angulaire du rationalisme, et qui vous explique l'aveuglement où vivent loin de Dieu tant de créatures

p154

destinées à le connaître et à l'aimer. Dieu nous a donné la lumière sous trois formes qui se complètent l'une par l'autre, la forme intelligible, la forme sensible, la forme orale ou traditionnelle. Or, le rationalisme n'admet que les deux premières, et repousse avec la tradition la certitude invincible qui se trouve en des dogmes affirmés par Dieu. Il ouvre à ses adeptes le champ d'une spéculation sans limites, où les mieux disposés n'apportent cependant qu'une intelligence imparfaite, obscurcie par des préjugés de naissance et d'éducation, viciée plus dangereusement encore par la domination des sens sur l'esprit. Mais tous ces obstacles fussent-ils surmontables, il resterait encore le plus grand de tous, qui est l'ordre établi de Dieu dans la communication qu'il a faite à l'homme de la vérité. Si l'homme était un esprit pur, il verrait la vérité dans la lumière intelligible sans le secours d'aucun élément sensible. Si étant une unité composée de corps

et d'âme, il n'avait pas été destiné à entretenir des rapports personnels avec Dieu, il eût vu probablement la vérité dans la combinaison de la lumière intelligible et sensible, indépendamment de toute tradition orale. Mais il est à la fois esprit et matière, et de plus, appelé à vivre en société avec Dieu ; c'est pourquoi la vérité lui a été communiquée sous un mode triple et un, correspondant à sa nature et à sa vocation. Veut-il penser comme un ange, il ne le peut ; toujours quelque image de l'extérieure intervient dans ses plus subtiles opérations.

p155

Veut-il penser comme l'animal, il ne le peut non plus ; la hauteur de ses spéculations le relève dans l'acte même où il se dégrade, et tout en concluant qu'il n'est que matière, il prouve qu'il est esprit. Veut-il enfin penser comme un être séparé de Dieu, indépendant de tout rapport personnel avec lui, appuyé sur sa seule raison, il le peut sans doute, mais ce n'est qu'en perdant aussitôt l'équilibre de l'intelligence ; il cherche, il hésite, il se trompe, et lors même qu'il met la main sur la vérité, les nuages qui la couvrent et l'horizon qui la restreint lui ôtent l'espérance de soulever à lui seul l'immense fardeau de la terre et du ciel. L'histoire de l'esprit humain en offre à chaque page une surabondante démonstration. Deux philosophies s'y disputent l'empire ; la philosophie religieuse ou traditionnelle, et la philosophie rationaliste ou critique. La première, même lorsqu'elle est mêlée d'erreurs, assoit les esprits et fonde les peuples ; la seconde, même lorsqu'elle affirme une portion du vrai, détruit ce que l'autre a édifié.

En un mot, messieurs, Dieu, qui est la vérité, s'est fait connaître à nous par trois révélations qui n'en sont qu'une, les idées, l'univers et la parole. Quiconque brise ce faisceau, trouble et divise la clarté qui illumine tout homme venant en ce monde ; il se condamne à une ignorance que le savoir ne fera qu'agrandir ; il vivra au hasard comme un être qui n'a ni principe ni fin, parce qu'il se sera ôté à lui-même avec la vérité, c'est-à-dire avec la connaissance de

p156

Dieu, le premier moyen qui nous ait été donné pour accomplir notre destinée, laquelle est de tendre à Dieu, et d'obtenir, en l'imitant, la perfection de sa nature et la béatitude de son éternelle vie.

50E CONFERENCE L'HOM. ETRE MORAL

p157

Monseigneur,
messieurs,
l'homme n'est pas seulement une intelligence, il n'est pas seulement un être contemplatif. Si Dieu ne lui eût donné que l'activité de la contemplation, sa vie se fût bornée à un simple et perpétuel regard, à une adoration impassible de la vérité. Mais l'homme est aussi un être affectif et opératif ; il est doué d'une seconde faculté, conséquence de la première, et qui a

p158

deux actes, dont l'un s'exprime par ce mot : j'aime, l'autre par ce mot : j'ordonne. C'est la volonté. Nous avons donc à savoir ce que Dieu a fait pour la volonté lors de la création de l'homme, et quel moyen il nous a communiqué en elle et par elle pour arriver à notre fin qui est la perfection et la béatitude. Mais avant d'entrer dans ce grave sujet, messieurs, j'ai deux prières à vous adresser. Je vous prie d'abord, quel que soit le sentiment qui vienne à remuer vos cœurs, de ne pas applaudir jamais. Ce n'est pas que je ne conçoive, même aux pieds des autels, le mouvement involontaire qui porte une assemblée à se lever en quelque sorte dans un témoignage unanime de sa sympathie et de sa foi. Mais bien qu'en certaines rencontres, ces acclamations puissent paraître excusables, tant elles sortent avec piété de l'âme des auditeurs, cependant je vous conjure d'obéir à la tradition constante de la

chrétienté, qui est de ne répondre à la parole de Dieu que par le silence de l' amour et l' immobilité du respect. Vous le devez à Dieu ; vous le devez aussi peut-être à celui qui vous parle en son nom. Bien qu' il ne fût pas tenté d' orgueil par vos applaudissemens, on peut le soupçonner de n' y être pas insensible ; on peut croire qu' au lieu de vous distribuer gratuitement ce qu' il a reçu gratuitement, il vient en chercher le prix dans la gloire de la popularité, récompense honorable quelquefois, mais toujours fragile, et plus fragile, plus vaine encore entre ceux qui reçoivent et celui qui donne les leçons de l' éternité.

p159

La seconde prière que je veux vous adresser est en faveur d' une nation à qui plus d' une fois déjà, et même du haut de cette chaire, j' ai prouvé mon respectueux attachement. Hier, se sont présentés à moi trois nobles enfants de la Pologne ; ils m' ont dit que quatre mille de leurs compagnons, après quinze années d' exil, allaient se rapprocher de leur patrie, du consentement de la France qui leur ouvre ses portes, et de l' Allemagne qui leur permet le chemin. Ils ont réclamé de moi, après en avoir obtenu la permission du chef du diocèse, ici présent, que je vous demandasse en leur nom une dernière preuve de votre pieuse fraternité ; car, si le temps a respecté leur gloire et n' a pas tari leur courage, il ne leur a laissé que ces dépouilles opimes, et rien de plus. Je me suis incliné devant leurs vœux comme devant leur infortune ; je vous les présente ensemble. Vous ne leur ferez pas l' aumône : car, bien que ce mot soit cher à votre cœur de chrétien, il est des occasions où l' héroïsme du malheur vous contraint d' en chercher un plus grand. Vous ne leur paierez pas un tribut : car, bien que ce mot suppose une dette, et une dette d' un ordre considérable, cependant il ne respire pas assez l' onction de la langue chrétienne. C' est pourquoi, empruntant un mot célèbre du moyen-âge, je vous demanderai pour eux un viatique, c' est-à-dire la solde de voyage qu' on donnait dans ces temps-là aux religieux et aux chevaliers qui allaient combattre en terre-sainte pour l' affranchissement de

la chrétienté. Vous donnerez un viatique à ces enfans d' une autre terre sacrée, à ces soldats d' une autre cause généreuse ; vous leur donnerez le triple viatique de l' honneur, de l' exil et de l' espérance.

Cela dit, messieurs, cette double satisfaction proposée à votre coeur et au mien, j' entre hardiment dans le sujet qui réclame votre attention.

De même que la vérité est l' objet de l' intelligence, le bien est l' objet de la volonté. Mais qu' est-ce que le bien ? Quelle nuance y a-t-il entre le bien et le vrai ?

N' est-ce pas la même chose sous deux noms différens ? J' avoue, messieurs, que le bien et le vrai ont la même racine, le même support substantiel, puisque le vrai c' est l' être, et que le bien c' est l' être aussi. Mais comme l' unité de l' essence divine n' exclut pas la triplicité des personnes, l' unité de l' être ne l' empêche pas d' avoir plusieurs aspects. Il est d' abord lumière, et sous cette forme, il se révèle à l' intelligence, et s' appelle la vérité. Puis il est ordre, harmonie, beauté, et sous cette forme, il saisit la volonté et s' appelle le bien. Notre nature correspond ainsi à la sienne. En tant qu' il est lumière, nous lui répondons par une faculté qui est destinée à connaître le vrai ; en tant qu' il est ordre, harmonie, beauté, nous lui répondons par une faculté qui est destinée à reproduire le bien en l' aimant et en le faisant. Et de même que la vérité est la perfection et la béatitude de l' intelligence, le bien est la perfection et la béatitude de la volonté.

Il en est d' abord la perfection : car, en dehors du bien tout est mal, c' est-à-dire désordre, confusion, laideur, et évidemment la volonté qui aime et qui opère le désordre, la confusion, la laideur, est dans un état faux ou injuste, comme, au contraire, la volonté qui aime et qui opère le bien, c' est-à-dire l' ordre, l' harmonie, la beauté, est dans un état de justice ou de perfection.

J' ajoute que le bien est aussi la béatitude de la volonté : car, il produit en elle et par elle le sentiment le plus fort de l' homme, celui

qui remue et qui remplit jusqu' au fond la vaste solitude de son âme. Sans doute la joie de la vérité connue est grande ; il y a dans le regard qui rencontre la splendeur du vrai un frémissement immobile qui touche à l' extase ; mais si l' extase vient, si les pleurs coulent, soyez-en sûrs, l' intelligence n' a pas été seule atteinte, la vision a pénétré plus avant, l' homme a reçu le coup suprême d' en haut, le coup de l' amour qui termine tout en lui comme en Dieu. Dans l' intuition de la vérité, l' homme ne sortait pas de lui-même, il regardait la lumière présente à son esprit, et en jouissait comme d' un élément ou d' une partie de sa propre personnalité. Par le mouvement de l' amour, il s' élance hors de sa personne ou de sa vie ; il cherche un objet étranger, il s' y attache, il l' étreint, il voudrait se transformer et se consommer dans un autre que lui. Ce ravissement de soi-même à soi-même, qu' on croirait un essai de suicide, lui cause un tressaillement d' indicible

p162

bonheur, et l' abandon de son être en devient la plénitude. C' est l' amour. Mais qui lui a commandé l' amour ? Qui a été assez fort pour se saisir de cet être et se l' assujétir jusqu' à lui faire de la mort en autrui la meilleure et la première vie ? Une puissance, messieurs, a opéré ce miracle, la puissance du bien. Par de là la lumière où l' être lui est apparu, ou dans cette lumière même, l' homme a vu l' ordre, l' harmonie, la beauté, et ce spectacle l' arrachant à la contemplation stérile de sa propre excellence, il s' est senti entraîné à se dépouiller de lui-même pour vivre dans l' objet de sa vision.

Rien, messieurs, ne nous est plus familier que ce mouvement ; de tous ceux de notre nature, il est le plus universel, le plus vulgaire, et celui que nous poussons le plus volontiers jusqu' à l' extravagance. Notre vie se passe à le subir ou à le régler. Tout être ayant en lui une certaine quantité de bien, c' est-à-dire étant doué d' ordre, d' harmonie et de beauté dans une certaine mesure, il n' en est aucun qui ne soit capable d' exciter en nous quelque impression d' amour. Mais c' est surtout de l' homme à l' homme que cette impression se manifeste et s' agrandit. L' homme est ici-bas le chef-d' oeuvre

du bien. Il rassemble sur sa noble figure la magie des deux mondes auxquels il appartient, le monde des corps et le monde des esprits. Supérieur dans la disposition de ses traits à l'imagination elle-même, qui n'a jamais pu se représenter rien de plus parfait, il y appelle

p163

encore du fond de son âme le reflet de la pensée, et l'expression de la vertu. S'il ouvre les yeux, c'est un esprit qui vous regarde ; s'il laisse ses lèvres silencieuses, c'est la grâce du cœur qui les anime en les fermant ; si la sérénité éclaire son front, c'est la paix d'une conscience droite qui y répand la lumière et le repos ; chaque pli de sa chair, chaque mouvement de sa vie renferme sous une seule beauté le double empire du bien visible et du bien idéal. De là ces attachemens qui font de la vie humaine une longue suite de sacrifices récompensés par le bonheur d'aimer et d'être aimé. Nous ne cherchons pas ailleurs le secret d'être heureux ; nous savons qu'il est là, et lors même que nous en abusons par des passions coupables, nous rendons encore dans le crime un témoignage à cette loi de notre nature. S'il arrive que l'homme nous refuse l'amour dont nous avons besoin, plutôt que de renoncer à ce bien précieux, nous le demanderons à des êtres placés au-dessous de nous, mais conservant de loin dans leur instinct quelque similitude capable de tromper notre cœur. Le pauvre qui n'a plus d'amis s'en fera un de quelque créature plus abandonnée que lui-même ; il réchauffera dans son sein cet animal obscur et pieux qu'un écrivain chrétien a si bien appelé le chien du pauvre. Il lui sourira de l'ineffable sourire du délaissement ; il lui confiera ces larmes inconnues qu'aucune tendresse ne recueille ; il partagera avec lui le morceau de pain de sa journée, et ce sacrifice

p164

de la faim à l'amitié lui fera goûter jusque dans la misère le grand bonheur de la richesse, qui est de donner.
Ce ne sera pas là, messieurs, le dernier effort

de l' homme pour verser de l' amour et pour en recevoir. Le prisonnier ira plus loin encore que le pauvre. Séparé par d' inexorables barrières de la nature et de l' humanité, il découvrira dans les fentes de son cachot quelque vil insecte, imperceptible compagnon de sa captivité. Il s' en approchera avec le tremblement de l' espérance et la délicatesse du respect ; il épiera les mystères de son existence, il étudiera ses goûts ; il emploiera de longs jours à ne pas l' effrayer, à le faire passer de la crainte à la confiance, à obtenir enfin de lui une marque de retour qui diminue la solitude de son coeur et élargisse les murs de sa prison. Le chien console le pauvre, l' araignée attendrit le captif ; l' homme, enfant du bien, en porte partout avec lui un amour qui lui fait une ressource et une félicité des horreurs mêmes de l' abandon. Ai-je besoin de vous en dire davantage ? Votre âme ne s' est-elle pas élancée au-delà de mes paroles, et ne voyez-vous pas que le bien, réel ou apparent, dispose de notre volonté et en est la béatitude ? Mais qu' est-ce donc que le bien ? Il est vrai, je vous l' ai dit déjà ; je vous ai dit que le bien était l' ordre, l' harmonie, la beauté, que l' intelligence découvre dans la lumière où l' être lui apparaît. Cependant,

p165

cette définition, tout exacte qu' elle soit, n' est pas le terme où s' arrête votre esprit. Vous souhaitez une explication qui descende plus à fond ; vous me demandez où est l' ordre, l' harmonie, la beauté ? Où est-elle, messieurs ? Partout sans doute dans la nature, partout sous vos yeux. Il n' est pas une feuille d' arbre, pas un brin d' herbe, pas un nuage passant dans le ciel, qui ne soit ordre, harmonie, beauté : mais non pas tout l' ordre, toute l' harmonie, toute la beauté, non pas tout le bien. Chaque être, même celui qui est dénaturé par sa faute, en contient une portion reconnaissable et qui excite notre sympathie ; il n' en contient pas la totalité. Celui-là est l' ordre, qui renferme dans son essence la règle d' où découlent tous les rapports des êtres ; celui-là est l' harmonie, qui a pesé les mondes, et qui leur a tracé dans l' espace les routes où ils ne s' égarent jamais ; celui-là est la beauté, qui a fait l' homme, et

qui a mis sur son visage tant de grâce et de majesté ; celui-là est le bien, d' où tout bien découle, et qui l' a répandu à profusion dans l' univers, sans pouvoir le donner tout entier, parce qu' il n' a pu donner l' infini. L' ordre, l' harmonie, la beauté, le bien, en un mot, c' est Dieu. De même qu' il est l' être et la vérité, il est aussi le bien. En tant qu' il est l' être, il nous a communiqué l' existence ; en tant qu' il est la vérité, il éclaire notre entendement ; en tant qu' il est le bien, il nous inspire l' amour, qui, selon la parole de l' évangile, est toute la loi et toute la justice. Car nous ne pouvons rien

p166

recevoir de plus, rien donner de plus que l' amour ; il est la créance ou la dette suprême, et quiconque est quitte envers lui, est quitte envers tout. Or, le premier à qui nous en sommes comptables, le premier qui a droit à ce trésor unique de notre âme, c' est Dieu, puisque Dieu seul est le bien, et que le bien seul est la cause de l' amour.

Quiconque n' aime pas Dieu, est assuré de ne pas aimer le bien. Il aimera, je l' avoue, des biens particuliers, sa famille, ses amis, sa patrie, l' honneur, le devoir même, si nous entendons le devoir dans le sens étroit qui règle les rapports des hommes entre eux ; il n' aimera pas le bien universel et absolu d' où procèdent tous les biens auxquels il a voué son coeur. Et c' est pourquoi il ne parviendra pas à la perfection et à la béatitude de la volonté, qui, étant dans l' amour du bien, ne peut se rencontrer que dans l' amour de Dieu.

Vous le voyez, messieurs, aussi bien dans le mystère de l' amour que dans le mystère de la vérité, nous arrivons à la même conclusion, qui est qu' en Dieu seul gît notre perfection et notre béatitude. Et il est impossible que vous vous en étonniez, puisque nous avons établi, comme la base de la doctrine et comme le noeud de nos destinées, que Dieu est tout ensemble notre principe et notre fin. étant notre principe, il l' est de chacune de nos facultés ; étant notre fin, il l' est aussi de chacune de nos facultés. Et cette fin s' identifiant avec la perfection et la béatitude

divines, il est nécessaire que chacune de nos facultés, par la voie qui lui est propre, puise en Dieu la vie qui la rend parfaite et qui la rend heureuse. Toutefois les développemens où je vous conduis ne sont pas une stérile répétition des points de doctrine que nous avons précédemment émis et démontrés ; car, outre qu' ils vous en font voir l' application à chacun des ressorts de l' activité humaine, ils les vérifient surabondamment par l' analyse de nos actes et de leurs objets. Quelle joie n' est-ce pas pour nous, par cela seul que nous définissons l' intelligence et la volonté, de rencontrer Dieu au terme de leurs opérations ! Quel ravissement de ne pouvoir nommer la vérité, ni le bien, sans nommer Dieu lui-même ! Et de plus, messieurs, ces investigations nous mènent droit aux moyens que nous avons dû recevoir pour atteindre à notre fin. Déjà, dans la conférence antérieure, nous avons constaté que le premier de ces moyens était la connaissance de Dieu ; nous sommes dès maintenant en état de conclure que l' amour de Dieu en est le second. En effet, cet amour étant la perfection et la béatitude de notre volonté, et Dieu s' étant proposé de nous communiquer l' une et l' autre, comme nous l' avons vu, il s' ensuit qu' il a dû, selon l' ordre de son dessein, nous créer en état d' amour avec lui, amour initial, il est vrai, sujet à l' épreuve de notre libre-arbitre, mais nous préparant et nous conduisant, sauf prévarication de notre part, à l' union finale et béatifique

de la charité consommée. C' est ce que nous enseigne la doctrine catholique, lorsqu' elle nous peint le premier homme naissant dans la charité ou la justice originelle. Remarquez, je vous prie, cette belle alliance d' expression ; dans la langue chrétienne, la charité est synonyme de la justice, et la justice synonyme de la charité. Je vous en ai dit la raison tout à l' heure. Sans cette divine justice de l' amour, l' homme est séparé de Dieu, même en le connaissant ; et séparé de lui, il ne peut que descendre vers la misère et la mort, dans la route directement opposée à celle où

le convie l'ordre de sa création. Selon cet ordre, il a reçu Dieu pour terme, la vérité pour guide, la charité pour moteur. S'il s'égare, ce ne sont pas les moyens qui lui manquent, mais la volonté.

Ici, messieurs, nous retrouvons encore l'intervention du libre-arbitre dans nos destinées, et, si sa présence vous inquiète, je pourrais me borner à vous redire que sans lui les dons de Dieu resteraient en nous tels que nous les avons reçus, avec un caractère de fatalité qui ferait de notre perfection un ouvrage indigne de Dieu et de nous. Mais cette explication, toute suffisante qu'elle soit, appelle des développemens qui eussent été prématurés lorsque nous exposions le plan général de la création, et qui ne le sont plus à l'heure où nous touchons, dans la question de la volonté, aux fondemens de l'ordre moral. La volonté est le siège du libre-arbitre en même temps que de l'amour ; nous aimons par le même organe

p169

qui nous donne l'empire de nos actes, et qui nous impose avec cet empire la responsabilité de nous-mêmes. Et ce sont ces trois choses liées entre elles, le libre-arbitre, l'amour et la responsabilité, qui constituent indivisiblement l'ordre moral. Le libre-arbitre présente le choix, l'amour choisit, l'homme répond. Pourquoi en est-il ainsi ? Est-ce une sagesse arbitraire qui a enchaîné ces trois élémens de notre activité ? Ou bien y a-t-il là quelque raison profonde que nous devons pénétrer, afin d'illuminer d'un dernier trait le mystère de Dieu dans la création de ce monde ? Vous pensez bien que j'adopte le dernier parti ; je l'adopte en effet, et je pose cette question qui entraîne tout le reste avec elle : y a-t-il entre l'amour et le libre-arbitre une relation essentielle, qui rende l'un la condition de l'autre ? Pour le savoir, il est nécessaire que nous scrutions à fond la nature de l'amour. Il joue d'ailleurs un si grand rôle dans notre âme et dans le christianisme, que nous ne regretterons pas le regard approfondi que nous aurons jeté sur son essence. Rien n'est plus simple, plus un que l'amour, et cependant il renferme trois actes dans l'unité

de son mouvement. Il est d'abord un acte de préférence. L'homme, si vaste que soit son coeur, ne peut s'attacher à tout avec la même force ; entouré d'objets qui, à divers degrés, portent l'empreinte du bien, il éprouve des nuances dans l'attrait qui l'incline vers

p170

eux, nuances sympathiques dont l'ordre ne dépend pas uniquement de la bonté comparée des êtres, mais aussi de leurs secrètes ressemblances avec nous. Souvent même nous ne nous rendons aucun compte des motifs de notre préférence ; ce qui est certain, c'est que nous préférons, et que l'amour commence en nous par ce coup premier, qui est le choix. Ce qui est certain encore, c'est que le choix, dans celui qui en est l'auteur, comme en celui qui en est le terme, donne le branle aux joies élevées de l'amour. On est heureux de choisir, on est heureux d'avoir été choisi. Deux êtres se sont rencontrés dans l'immensité du temps et de l'espace, à travers les chances innombrables de la création ; ils se sont reconnus comme s'ils se fussent donné rendez-vous de toute éternité ; ils se sont liés par une préférence réciproque qui les honore tous deux, et qui flatte dans leur orgueil le côté qui en est pur et vénérable. Rien ne surpasse le charme virginal de cet instant qui reste le premier dans la mémoire, comme il a été le premier dans le coeur. Quand les années ont affaibli d'autres impressions, celle-là subsiste encore dans sa sereine jeunesse, et nous ramène aux jours heureux où nous eûmes la gloire de choisir et d'être choisis. Mais le choix, messieurs, le choix, où serait-il sans le libre-arbitre ? Où serait-il sans la faculté de préférer qui l'on veut ? Sans doute, les motifs de la préférence existent dans la perfection de l'être qui en est l'objet ; mais ils existent aussi et parallèlement dans la volonté qui

p171

fait le choix. Elle peut méconnaître, elle peut rejeter une excellence qui ne lui est pas sympathique pour une autre qui lui correspond,

et là est le prix de son acte, acte souverain
qui ne confère un honneur et ne produit une
joie que parce qu' il est souverain.
L' amour cependant ne s' arrête pas à l' acte de
choix, il exige le dévouement à l' être choisi.
Choisir, c' est préférer un être à tous les autres ;
se dévouer, c' est le préférer à soi-même. Le
dévouement est l' immolation de soi à l' objet
aimé. Quiconque ne va pas jusque-là, n' aime pas.
La préférence toute seule n' implique, en effet,
qu' un goût de l' âme qui a besoin de s' épancher
dans la cause d' où il sort, goût honorable
et précieux, sans doute, mais qui, se bornant là,
n' aboutit qu' à se rechercher soi-même dans un
autre que soi. Si beaucoup d' affections
s' arrêtent à ce point, c' est que beaucoup
d' affections ne sont qu' un égoïsme déguisé ; on
éprouve un attrait, on s' y abandonne, on croit
aimer, on a peut-être des lueurs de l' amour
véritable ; mais l' heure du dévouement arrivée,
on reconnaît à l' impuissance du sacrifice la
vanité du sentiment qui nous préoccupait sans nous
posséder. On en voit surtout de fréquents et
lamentables exemples dans les passions qui ont
pour principe la beauté fugitive du corps. Rien
d' intelligible et d' immortel n' intervenant entre
les âmes qui se livrent à ces tristes
séductions, le charme en disparaît bientôt dans
l' ardeur même qu' elles produisent, et elles ne
laissent dans le coeur que les dévastations

p172

d' un égoïsme agrandi par des jouissances
trompeuses. La vertu seule produit l' amour,
parce que seul elle produit le dévouement. Nous
en voyons la preuve dans toutes les affections
où elle mêle le baume divin de sa présence. C' est
elle qui inspire la mère penchée nuit et jour
sur le berceau d' un fils ; c' est elle qui inspire
la poitrine du soldat, et le conduit à la mort
au nom de la patrie ; c' est elle qui fortifie le
martyr contre les menaces des tyrans, et le
couche dans les supplices comme dans le lit
nuptial et joyeux de la vérité. Voilà les traits
où le monde, tout corrompu qu' il soit,
reconnait et admire l' amour, et si l' amour n' a pas
en tout temps l' occasion de se révéler par
d' illustres sacrifices, il montre
incessamment par de moindres immolations qu' il
porte avec lui le germe qui le rend aussi
fort que la mort , pour me servir d' une

expression de Salomon.

Mais, messieurs, le dévouement est-il possible sans le libre-arbitre ? Se dévouer, avons-nous dit, c' est préférer un autre à soi-même, c' est se donner à autrui pour être sa chose. Or, comment se donner, si l' on n' est pas libre ? Comment préférer un autre à soi, si l' on n' a pas la disposition de soi ? L' être privé du libre-arbitre est sous l' ascendant fatal d' une domination étrangère ; il ne pense, il ne se meut que par la pensée et la volonté qui le retiennent captif, de cette captivité intérieure où rien n' est plus laissé à l' action

p173

propre de la personnalité. Un tel être, ainsi dépouillé de lui-même, conserve-t-il le droit de se donner ? Il peut bien mourir, mais il meurt comme la pierre tombe, esclave de la mort et non pas de l' amour. De même donc que le libre-arbitre est la condition de l' amour en tant que l' amour est sentiment de préférence, il en est aussi la condition en tant que l' amour est impulsion de dévouement.

Reste un troisième acte par où se couronne le merveilleux drame dont notre volonté est le théâtre et l' auteur. Après que nous avons choisi l' objet de notre préférence, après que nous nous sommes donnés à lui par le sacrifice, tout n' est pas achevé. Lui-même doit nous préférer, lui-même doit se donner à nous, et il résulte de ce choix et de ce dévouement réciproques une fusion des deux êtres dans les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes vouloirs, fusion si ardente et si intime, qu' elle irait jusqu' à les consommer dans une substance unique, si cette puissance de joindre l' unité substantielle à la pluralité personnelle n' était pas le partage exclusif de la très-sainte et indivisible trinité. Du moins en sentons-nous comme les avant-coureurs, et est-ce pour nous une douloureuse limite, que celle où expire avec la puissance de l' union, la puissance de l' amour créé. L' union, messieurs, tel est le terme de l' amour, le terme où il n' a plus rien à produire que la persévérance de ses actes et l' immortalité de son bonheur. Mais, aussi bien que la préférence et le dévouement,

p174

l' union ne saurait se passer de l' élément du libre-arbitre ; car, pour s' unir, il faut être deux, et l' on n' est deux qu' à la condition de conserver de part et d' autre la plénitude de sa personnalité, ce qui n' a lieu que par le libre-arbitre. L' âme où le libre-arbitre n' existe pas, où il n' a jamais existé, qui, à aucun moment, n' a été capable d' émettre une pensée propre ni un vouloir propre, cette âme est absorbée dans autrui ; elle est annihilée par l' impuissance d' être l' égale d' une âme libre, et de lui rendre dans la réciprocité de l' amour la préférence, le dévouement et l' union qu' elle en reçoit.

Je ne sais si c' est une illusion, mais il me semble que rien n' est plus clair que cette relation essentielle du libre-arbitre et de l' amour ; et par suite, rien n' est plus clair aussi que les raisons où la sagesse divine a puisé la résolution de nous mettre au monde avec le don périlleux de la liberté. Dieu n' avait pas besoin de nous ; c' est librement qu' il nous a choisis pour nous communiquer ses biens et nous unir à lui ; c' est librement qu' il nous a aimés. Or, de sa nature, l' amour exige l' amour ; il est impossible de préférer sans vouloir être préféré, de se dévouer sans vouloir qu' on nous rende le dévouement, et, quant à l' union, on ne saurait même la concevoir sans l' idée de la réciprocité. La réciprocité est la loi de l' amour ; elle en est la loi entre deux êtres égaux : combien plus entre deux êtres dont l' un est créateur et l' autre créature, dont l' un a tout donné, et l' autre a tout

p175

reçu ! Dieu avait un droit infini à être aimé de l' homme, parce que lui-même l' avait aimé d' un amour éternel et infini, et, par conséquent, il devait le placer dans la seule condition où l' homme pouvait lui rendre préférence pour préférence, dévouement pour dévouement, union pour union, c' est-à-dire dans la gloire et l' épreuve du libre-arbitre. C' était le droit de Dieu ; mais, chose remarquable, c' était aussi le droit de l' homme, ou du moins son honneur, puisque sans ce don du libre-arbitre, l' homme n' eût pu ni choisir ni se dévouer, ni par conséquent aimer dans le sens véritable et généreux de ce mot.

Ne demandez donc plus pourquoi l' homme est libre ; ne demandez plus pourquoi il n' est pas né dans une perfection et dans une béatitude qui fût sans péril de retour. Il est libre, parce qu' il doit aimer ; il est libre, parce qu' il doit choisir l' objet de son amour ; il est libre, parce qu' il doit se dévouer à l' être de son choix ; il est libre, parce que dans l' union qui termine l' amour, il doit apporter la dot sans tache d' une personnalité tout entière ; il est libre enfin, parce que Dieu l' a aimé librement, et a voulu recevoir de lui la récompense équitable d' une pleine réciprocité. Je ne me dissimule pas, du reste, la difficulté qui se présente à votre esprit, elle est grave, et je vais, messieurs, m' en faire l' exact interprète.

Selon la doctrine catholique, l' épreuve du libre-arbitre cesse avec la vie présente de l' homme : une fois

p176

disparu de ce monde et appelé devant le juge suprême, l' homme passe à un état de consommation heureux ou malheureux qui ne lui laisse plus ni l' honneur, ni le danger, ni la ressource du choix. Si donc le libre-arbitre est essentiel à la réalité de l' amour, il s' ensuit que les saints, dans la béatitude de l' éternité, n' aiment plus Dieu que sous la forme d' une affection incomplète et impersonnelle, ce qu' il est absurde de penser. Sans doute, messieurs, il est absurde de le penser, et je me garde bien de le croire ni de le dire. Quand les saints entrent dans le ciel vainqueurs de la mort et de la vie, ils n' y entrent pas dépouillés de leur existence antérieure, comme des êtres sans passé, sans avenir, sans habitudes conquises ; ils y entrent, au contraire, dans la pleine possession d' une personnalité laborieusement perfectionnée, avec toute leur âme et toutes leurs oeuvres, selon cette belle prophétie de l' apôtre saint Jean qui, assistant par l' esprit de Dieu aux derniers jours du monde, entendit d' en haut une voix qui disait : *bienheureux les morts qui meurent dans le seigneur... car leurs oeuvres les suivent* . Leurs oeuvres les suivent, parce qu' elles sont vivantes comme eux et en eux, vivantes dans l' amour qui en a été le fruit, et qui monte avec les saints dans le

ciel, non pas pour y perdre son caractère primitif de choix et de dévouement, mais pour l' y

p177

conserver à jamais dans l' immutabilité de la vision béatifique. Les saints n' ont pas dans le ciel un autre coeur que celui qu' ils avaient sur la terre ; le but même de leur pèlerinage était de former en eux, au moyen de l' épreuve, un amour qui méritât de plaire à Dieu et de subsister éternellement en face de lui. Loin que cet amour change de nature, c' est sa nature même, c' est son degré acquis dans le libre exercice de la volonté qui détermine la mesure de la béatitude en chaque élu de la grâce et du jugement. Selon que l' homme apporte à Dieu une affection plus ardente, il puise dans la vision de l' essence divine une extase plus profonde, une félicité plus accomplie. C' est le mouvement de son coeur, tel que la mort l' a saisi, qui règle sa place au sein de la vie, et c' est la persévérance inaltérable de ce mouvement, causée par la vue de Dieu, qui seule distingue l' amour du temps de l' amour de l' éternité. Dieu reconnaît dans ses saints les apôtres, les martyrs, les vierges, les docteurs, les solitaires, les hospitaliers, qui l' ont autrefois confessé et servi dans les tribulations du monde ; les saints à leur tour reconnaissent en Dieu celui qu' ils ont aimé sans partage au temps de leurs angoisses et de leur liberté. Rien ne leur est étranger dans le sentiment qu' ils éprouvent, rien n' est nouveau pour eux dans leur coeur. Ils aiment celui qu' ils avaient choisi ; ils jouissent de celui auquel ils s' étaient donnés ; ils étreignent celui qu' ils possédaient déjà ; leur amour s' épanouit dans la certitude

p178

et la joie d' une inamissible union, mais il n' est point séparé de la tige où il naquit. Dieu le cueille sans le couper ; il le couronne sans le changer. C' est ainsi, messieurs, que cesse l' épreuve du libre-arbitre, et que pourtant l' amour subsiste tout entier dans l' âme où Dieu le récompense.

Mais jusque-là, il y a lutte dans le coeur de l'homme entre le bien et le mal, entre sa tendance vers Dieu par la charité et sa tendance vers lui-même par l'égoïsme des passions. Le monde extérieur s'arme pour le subjuguier de toutes les beautés qu'il a reçues dans un autre dessein ; il oppose le charme visible à l'ordre éternel qui doit obtenir tous nos regards et régler tous nos actes. Balancés que nous sommes entre ces deux attraits, nous avons besoin de force pour nous tenir attachés à l'étoile polaire du bien véritable, et cette force, nous l'appelons d'un nom plus illustre encore que celui de l'amour, nous l'appelons la vertu. L'amour sans la vertu n'est qu'une faiblesse et un désordre ; par la vertu, il devient l'accomplissement de tous les devoirs, le lien qui nous unit à Dieu d'abord, puis à toutes les créatures de Dieu ; il devient justice et charité, deux choses qui n'en font qu'une, et qui nous furent données au jour de notre création, pour être, après la vérité, le second moyen de répondre à notre destinée en atteignant notre fin.

Je n'aurais plus rien à vous dire, messieurs, si aujourd'hui comme précédemment, nous ne devions

p179

chercher dans le rationalisme la contre-épreuve de la doctrine que je viens de vous exposer. Cette doctrine atteste qu'il existe entre le bien et le mal une différence infinie, puisque le bien c'est Dieu, en tant qu'il est ordre, et que le mal est l'opposition à l'ordre, c'est-à-dire à Dieu ; elle atteste que le bien est l'objet de la volonté, sa perfection, sa béatitude, et que la volonté y correspond par l'amour, fruit désintéressé du libre-arbitre et de la vertu ; elle affirme enfin que l'homme étant libre d'aimer ou de haïr, de faire ou de ne pas faire le bien, il est responsable de ses actes devant la justice suprême de Dieu. Est-ce là aussi la doctrine du rationalisme ? En affirmant le contraire, je n'ai pas besoin de vous prévenir que je prends le mot de rationalisme dans son acception générale, et non comme représentant telle ou telle classe de philosophes. Le rationalisme n'a qu'un principe, qui est la suffisance de la raison toute seule pour expliquer le mystère des destinées, mais il a mille têtes qui se contredisent, et qui par

conséquent ne portent jamais ensemble la responsabilité des mêmes erreurs. Cette diversité décharge bien tel philosophe de tel système condamnable ; elle n' en décharge pas le rationalisme, dont le point de départ est la cause de tous les dogmes qui trompent la pensée en corrompant le vrai.

J' avais besoin de vous donner cette explication au moment où le rationalisme va vous apparaître dans sa

p180

forme la plus odieuse. Déjà vous l' avez vu nier l' existence de Dieu, la création du monde par Dieu, le commerce primitif de Dieu avec l' homme, et mettre en doute jusqu' à la notion même de la vérité. Après de telles ruines, pouvait-il respecter la distinction du bien et du mal ? Cette distinction n' est qu' une conséquence de l' idée de Dieu ; celle-ci jetée à terre, l' ordre moral s' évanouissait de soi-même. Cependant autre chose est d' attaquer l' ordre moral dans sa source, autre chose, de l' attaquer de front et directement. N' y eût-il pas de Dieu, ou n' y eût-il qu' un Dieu indifférent aux actes de l' homme, l' âme peut encore essayer de se réfugier en elle-même et de s' y créer par sa propre force des devoirs sacrés. Elle peut, malgré la profondeur des négations où elle s' est assise, ne pas se nier elle-même, mais par une contradiction généreuse se reconnaître des lois et s' imposer des dévouemens. Si faible que soit cette barrière, elle est un débris de la conscience, un honneur pour l' homme, une sauvegarde de la société. Quel crime n' est-ce donc pas de nous en disputer la possession, et de poursuivre l' idée du bien jusque dans les ruines où nous nous sommes fait ce dernier et misérable abri ? Le rationalisme n' en a pas eu honte ; après avoir attaqué l' ordre moral dans son principe, qui est Dieu, il s' est jeté sur notre âme comme sur un reste de proie, et nous défiant dans ce suprême asile de nous-mêmes, il nous a contesté la réalité de l' amour et la réalité du libre-arbitre.

p181

Ingénu que j' étais, je vous parlais tout à l' heure d' entraînemens sympathiques, de préférences désintéressées, de sacrifices volontaires ; je vous peignais l' ascendant du bien sur le coeur de l' homme : je vous trompais, messieurs, s' il faut en croire le rationalisme, je vous trompais cruellement, et moi-même avec vous. Voulez-vous connaître la vérité ? L' homme n' agit que par un seul motif, qui est son intérêt propre ; il appelle bien ce qui lui est utile, mal ce qui nuit aux choses et aux jouissances dont il est en possession. Le devoir, s' il l' observe, n' est qu' un moyen de préserver ses droits ; l' amour, s' il l' éprouve, n' est qu' un sentiment de plaisir. L' égoïsme est au fond de tout acte humain, de quelque apparence ou de quelque nom qu' on veuille le couvrir, et ces expressions superbes de dévouement, d' abnégation, d' immolation de soi-même, ne servent qu' à déguiser nos vrais penchans sous une pompe qui flatte notre orgueil. La mère s' aime et se recherche dans son enfant ; le soldat s' idolâtre dans la gloire de son capitaine ou de sa patrie ; la mort même est payée par l' admiration qui nous fait revivre, croyons-nous, dans la postérité. Assurément, s' il était permis d' espérer de l' homme un sentiment pur d' intérêt personnel, ce serait dans l' âme du chrétien qu' il faudrait le chercher, puisque le christianisme repose sur le mystère d' un dieu mort gratuitement pour nous. Et cependant à quoi le chrétien dévoue-t-il sa vie ? à travailler pour son salut, c' est-à-dire pour éviter l' enfer et pour obtenir le paradis.

p182

Ses oeuvres les plus héroïques ne sont qu' un marché qu' il passe avec Dieu. Il sait que toutes sont enregistrées, que pas une ne tombe à terre, et qu' il en retrouvera un jour la moindre parcelle en accroissement de félicité. Est-ce là l' oubli de soi-même ? Est-ce là cette charité descendue du ciel, immolée sur une croix, et ressuscitée du tombeau pour vivre dans le coeur des générations ? Hélas ! Il vaudrait mieux nous confesser à nous-mêmes notre indélébile égoïsme, et reconnaître avec la sincérité d' une vraie philosophie que tout être, quel qu' il soit, ne saurait agir et vivre que pour lui. On nous demande un aveu, messieurs,

commençons par le faire. Oui, il est impossible à aucun être doué d' intelligence et de volonté de se séparer complètement de ses actes. Je pense, je veux, j' aime ; en quelque manière que je m' y prenne, c' est moi qui pense, qui veux, qui aime, il n' est pas en mon pouvoir d' ôter ce moi du moi. Que je fasse une bonne ou une mauvaise action, j' y suis présent et j' en jouis. Je vais plus loin, je ne le ferais pas si je n' en jouissais pas. Car, toute action suppose une fin, et la fin dernière de l' homme étant la béatitude, pour laquelle Dieu l' a expressement créé, il est absolument chimérique d' imaginer qu' il agisse jamais sans avoir devant lui la pensée et le mobile de son bonheur. Et toutefois, je vous le demande, n' y a-t-il aucune différence entre Néron et Titus, entre Néron tuant sa mère et Titus faisant les délices du genre humain ? N' y a-t-il aucune

p183

différence entre le soldat qui tourne le dos dans une bataille, et le soldat qui meurt la face vers l' ennemi et sa patrie dans le coeur ? Léonidas aux Thermopyles, Démosthènes à Chéronée, est-ce la même chose ? Vous pouvez le dire, je vous défie de le penser. Vous ne le direz même pas devant une assemblée d' hommes faisant à votre parole l' honneur de l' écouter ; votre conscience se mentît-elle à elle-même, le courage lui manquerait pour mentir en face de l' humanité. S' il est ici quelqu' un qui confonde dans une même estime ou dans un même mépris le crime et la vertu, qu' il se lève ! Qu' il parle ! Et pourtant, messieurs, il est bien vrai, Titus comme Néron cherchait son bonheur ; il n' y avait entre eux sous ce rapport aucune différence, et si l' égoïsme consiste à vouloir être heureux, Titus était égoïste au même titre que Néron. Mais l' égoïsme consiste-t-il à vouloir être heureux, c' est là précisément la question. Il serait bien étrange que le bonheur et l' immoralité fussent une même chose. Le bonheur est la vocation de l' homme ; il est le patrimoine naturel et prédestiné de tous les êtres intelligents. Quiconque d' eux vient au monde, y vient pour être heureux. C' est son droit ; que dis-je ? C' est son devoir. Car, son devoir est d' obéir à Dieu, et Dieu lui a intimé deux ordres égaux et parallèles en l' appelant à la

vie : l'ordre de la perfection et l'ordre de la béatitude. Mais, remarquez bien ce que j' ai dit : le bonheur est le patrimoine de tous, de tous sans exception ; il est la terre natale et la patrie future de

p184

tous ceux qui ne l' auront pas répudiée volontairement. Et de là il suit une grande chose, c' est que nul ne doit s' attribuer le bonheur d' autrui, et que tous, enfans du même père, héritiers du même royaume, il nous est commandé de vivre ensemble dans la fraternité divine d' une même béatitude. Celui qui usurpe la part d' un autre, qui veut être heureux aux dépens de ses frères, qui divise par la ruse ou la violence la tunique sans tache et sans couture de la félicité, celui-là est coupable du crime qui renferme tous les autres, il est coupable d' égoïsme, et dès l' origine du monde, il a porté un nom et un sceau : le nom de Cain et le sceau de la réprobation. Celui, au contraire, qui veut être heureux avec tous, qui n' ôte rien à personne de son droit patrimonial au bonheur, qui donne même de sa part, celui-là, dès l' origine du monde aussi, a porté un nom et un sceau : le nom d' Abel et le sceau de la charité. La charité ne consiste pas à être malheureux pas plus que l' égoïsme à être heureux ; elle consiste à ne pas troubler le bien des autres et à leur communiquer le sien, communication qui, loin d' appauvrir, enrichit à la fois le donataire et le donateur. Le bien a reçu de Dieu cette admirable élasticité, que le partage le multiplie sans l' amoindrir, et que tombant dans la main droite, il rentre dans la main gauche, semblable à l' océan qui reçoit toutes les eaux de la terre, parce qu' il les rend toutes au ciel.

à la bonne heure, me direz-vous, cette explication

p185

justifie le sentiment intime de l' humanité, qui a toujours mis entre le bien et le mal une différence infinie, qui a exécré Néron et adoré Titus ; mais, en accordant que le bonheur

personnel est la fin nécessaire de tous les actes de l' homme, ne détruisez-vous pas la notion même de l' amour et du dévouement ? Comment peut-il y avoir sacrifice, préférence des autres à soi, là où l' on se recherche soi-même ?

Messieurs, je n' ai pas dit que le bonheur personnel fût la fin nécessaire de tous les actes de l' homme ; car, ce mot de personnel exclut du bonheur de chacun le bonheur de tous, et j' ai prononcé, au contraire, que le bonheur était un patrimoine universel et indivisible, que nul ne s' appropriait exclusivement sans être coupable de crime d' égoïsme. Entendez donc que le devoir, l' amour, le dévouement, consistent à faire de son bonheur celui des autres, et du bonheur des autres le sien propre, tandis que l' égoïsme consiste à faire son bonheur du malheur de tous. Néron souhaitait que le peuple romain n' eût qu' une tête pour l' abattre d' un seul coup : voilà l' égoïsme. Titus estimait perdre le jour où il avait manqué de rendre un homme heureux : voilà l' amour. " aimer, a dit Leibnitz, c' est mettre sa félicité dans la félicité d' un autre. " cette sublime définition n' a pas besoin de commentaire ; on l' entend ou on ne l' entend pas. Celui qui a aimé l' entend ; celui qui n' a pas aimé ne l' entendra jamais. Celui qui a aimé sait qu' une ombre dans le coeur de son choix obscurcissait

p186

le sien ; il sait que rien ne lui coûtait, prières, larmes, veilles, travail, privations, pour créer un sourire sur des lèvres attristées ; il sait qu' il fût mort pour racheter une vie compromise ; il sait qu' il était heureux d' autrui, heureux de ses grâces, heureux de ses vertus, heureux de sa gloire, heureux de son bonheur, et qu' eût-il fallu son sang pour assurer ou pour accroître ce bonheur étranger, devenu le sien, il en eût donné jusqu' à la dernière goutte avec le seul regret de ne pouvoir mourir qu' une fois. Celui qui a aimé sait cela. Celui qui n' a pas aimé l' ignore ; je le plains et ne lui répons pas. Je le plains, parce qu' il n' a rien connu ni de la vie humaine, ni de la vie divine ; je ne lui répons pas, parce que le témoignage d' un mort ne prouve rien contre les vivans. Que nous fait, à

nous autres chrétiens, s' il faut en venir à nous, que nous fait d' être accusés d' indifférence pour Dieu, par un homme qui n' a jamais aimé Dieu ? Sait-il ce qui se passe en nous ? Peut-il même le conjecturer ? Il croit que, l' oeil fixé sur le ciel et sur l' enfer, nos oeuvres dans une main, la balance dans l' autre, nous marchandons avec Dieu le prix de notre abnégation. Il ignore que la crainte et l' espérance ne sont que les préliminaires de l' initiation chrétienne, et qu' en vertu du premier commandement, qui renferme tous les autres, selon la parole même de Jésus-Christ, le chrétien doit aimer Dieu de tout son coeur, de tout son esprit, de toutes ses forces, par dessus toutes choses, sous peine,

p187

ajoute saint Paul, de *n' être rien* . Il ignore qu' au delà du seuil de la foi, l' âme est touchée pour la beauté invisible d' un amour que n' égalèrent jamais ni en durée, ni en profondeur, ni en sacrifices, les plus héroïques affections de ce monde, et que cet amour nous entraînant dans l' abîme de charité où respire Dieu lui-même, nous y puisons le besoin d' associer toutes les créatures à la perfection et à la félicité dont nous goûtons les prémices, dont nous attendons l' ultérieure révélation. Qui peut nier cet élargissement du coeur de l' homme dans le christianisme ? Qui peut le nier, sauf celui qui ne l' a jamais connu, et qui, abaissé dans les étroites passions des sens, où tout est égoïsme, mesure par son âme l' âme du chrétien et l' âme de l' homme ? J' ai honte, messieurs, de prouver devant vous la réalité de l' amour et du dévouement ; le rationalisme m' y a contraint. Il me contraint encore de vous dire quelques mots sur le libre-arbitre, qui est avec le désintéressement la principale condition de l' ordre moral. De même que l' ordre moral est détruit si l' homme n' agit qu' en vue de son intérêt, il est également détruit si l' homme n' est pas le maître de ses actes. Aussi, le rationalisme n' a pas assailli notre liberté avec moins d' ardeur que notre générosité ; il a besoin de notre servitude autant que de notre égoïsme ; de notre égoïsme pour confondre le bien avec le mal,

de notre servitude pour nous enlever la responsabilité, soit du mal, soit du bien. Sommes-nous libres ? Votre conscience et la mienne répondent : oui. Le rationalisme nous dit : non. En donne-t-il quelque preuve ? Aucune. Il nous demande, au contraire, de lui prouver que nous sommes libres, et si nous lui opposons le témoignage de notre sens intime, qui sait apparemment ce qui en est, il le récuse comme aveugle et insuffisant. Il craint qu' il ne soit le jouet d' une puissance supérieure, qui en fait, sans qu' il le sache, l' instrument de son irrésistible volonté. Pour nous, messieurs, qui croyons en Dieu, qui, ployant le genou devant son adorable suprématie, l' avons reconnu pour le père, le maître, le principe et la fin des choses, nous n' éprouvons pas au sujet de ce qui se passe en nous, les doutes bizarres du rationalisme. Enfant d' une bonté qui n' a point d' égale et d' une sagesse qui n' a point de mesure, nous n' imaginons pas que Dieu torture sa toute-puissance pour tromper le coeur de son ouvrage, et lui donner dans la servitude l' illusion de la liberté. Nous nous confions à la sincérité divine et nous ne recherchons même pas s' il serait en son pouvoir, le voulût-elle, de nous induire, au sujet de nous-mêmes et de nos propres actes, en une aussi contradictoire impression. Les vérités s' enchaînent comme les erreurs. Une fois Dieu rejeté ou mis en doute, je permets au rationalisme de méconnaître la conscience humaine ; l' édifice étant

détruit par sa base, comment en soutenir quelque pan détaché, et quel intérêt d' ailleurs y aurait-il à le faire ? Qu' est-ce que l' homme, si Dieu n' est pas ? Qu' est-ce que le bien et le mal ? Qu' est-ce que le passé et l' avenir ? Il ne vaut pas la peine de s' occuper d' un songe dans une nuit sans réveil. Mais si Dieu est, si le nom qui soutient tout est écrit à la voûte de notre intelligence comme à la voûte du ciel, alors je n' écoute même plus le rationalisme me suggérant des défiances au sujet d' une liberté dont je sens en moi la présence réelle. Je me prends au sérieux et toutes choses avec moi. Ma conscience est un sanctuaire qui

me rend des oracles ; ma vie est une puissance qui répond d' elle-même ; la solidité divine descend dans tout mon être, et le doute n' est plus devant mon esprit qu' un blasphème et qu' un jeu. Je suis libre ; je passe du bien au mal et du mal au bien. Suspendu entre ces deux termes, que l' infini sépare, captif volontaire ou rebelle coupable, je choisis et je fais mon sort à chaque instant. Je choisis de m' aimer ou d' aimer Dieu par dessus tout ; je m' éloigne, je reviens, j' obéis ou je résiste au remords, et jusque dans le crime, je sens ma grandeur par ma souveraineté. Il ne me faut qu' une larme pour remonter au ciel, il ne me faut qu' un regard pour retomber dans l' abîme. Cette lutte est grande, cette responsabilité est terrible ; mais malheur et mépris à celui qui descend du trône par effroi des devoirs qui y siègent avec lui !

p190

Dois-je, messieurs, en finissant, éclaircir cette autre difficulté que le rationalisme oppose à la réalité du libre-arbitre, et qu' il tire non plus de la vanité de notre conscience, mais des attributs mêmes de Dieu ? Je le ferai rapidement, avec la crainte de fatiguer votre attention, avec l' espoir de n' en abuser que très-peu. La vérité est brève, parce qu' elle est claire.

La doctrine catholique range parmi les attributs divins la prescience, c' est-à-dire la connaissance anticipée et infaillible de l' avenir, même de l' avenir qui dépend des volontés libres. Or, comment Dieu peut-il prévoir ce dernier genre d' avenir, sinon parce qu' il est le maître de nos actes et qu' il les dirige comme il lui plaît ? Comment sait-il infailliblement ce que je ferai demain, sinon parce qu' il l' a décrété, et qu' il possède dans sa toute-puissance la certitude de nos déterminations ?

J' aurai répondu si je découvre dans la nature de Dieu et dans la nature de l' homme un moyen de prévoir les effets des causes libres qui ne détruit en rien leur liberté.

Or, il est manifeste que nul être raisonnable n' agit sans motifs, c' est-à-dire sans quelque chose qui détermine ses actions. De là ces aveux qui nous échappent à tout moment : voici une raison, un intérêt, une occasion qui me détermine, en d' autres termes, qui me persuade

d' agir. Et lorsqu' on examine les motifs dont l' impression efficace tire l' homme du repos ou de l' incertitude, on s' assure qu' il n' en

p191

existe que deux : le motif du devoir et celui de la passion. Ou bien l' homme se décide par une vue du vrai, du bon, du convenable, ou bien il se décide par l' entraînement d' une satisfaction personnelle indépendante de toute idée d' ordre. La question seulement est de savoir qui le décidera de l' un ou de l' autre motif. S' il n' était pas libre, ce serait l' attrait le plus fort de sa nature qui l' emporterait, comme c' est le poids supérieur qui fait pencher l' un des plateaux de la balance. Mais l' homme est libre ; entre deux attraits égaux ou inégaux par eux-mêmes, c' est lui qui prononce souverainement. Toutefois il se prononce en vertu d' un motif qui le persuade, et non pas sans cause ou arbitrairement. Il sait ce qu' il fait et pourquoi il le fait : il sait même pourquoi il est persuadé de le faire. La persuasion ne lui vient pas seulement du dehors, elle lui vient surtout du dedans, de l' état intime de sa volonté, de ses goûts, de ses vertus, toutes choses qui sont le fruit du libre-arbitre, qui sont le libre-arbitre lui-même en activité, tel qu' il s' est fait, tel qu' il veut être, tel qu' il se présente aux attraits extérieurs qui viennent le solliciter pour le bien et pour le mal. C' est l' état de la volonté, siège du libre-arbitre, qui détermine le choix de l' homme entre les deux motifs du devoir et de la passion. Supposez cet état connu, vous saurez ce que fera l' homme dans un cas donné, et dans tous les cas où la connaissance de son âme aura précédé pour vous son action. Telle est la base de la prescience

p192

humaine aussi bien que de la prescience divine. N' avez-vous jamais, messieurs, confié votre fortune ou votre honneur à la parole d' un homme ? Vous l' avez fait, ou, si l' occasion vous a manqué, vous nommez au dedans de vous-mêmes

ceux à qui vous donneriez volontiers une aussi haute marque de votre estime. D' où vous vient cette assurance ? Comment êtes-vous certains que vous n' exposeriez pas votre vie à une trahison ? Vous en êtes certains, parce que vous connaissez l' âme à qui vous abandonnez la vôtre ; cette connaissance vous suffit pour prévoir qu' en aucun cas, quel que soit le péril ou la tentation, votre fortune et votre honneur ne seront lâchement sacrifiés.

Ils peuvent l' être cependant ; le coeur à qui vous donnerez votre foi est faillible, il est sujet à des assauts imprévus ; n' importe, vous dormez en paix, et nul ne vous accusera d' imprudence ni de crédulité. S' il arrive que vous soyez trompés par l' événement, que direz-vous ? Vous direz : je connaissais mal cet homme, je le croyais incapable d' une mauvaise action. Telle est la chance que vous aurez, la chance de mal connaître, parce que, étant une intelligence finie, vous ne pouvez lire directement dans l' âme d' autrui, ni même lire à fond dans la vôtre. D' où il résulte que vous n' avez de vos jugemens qu' une certitude morale, et de vos prévisions qu' une assurance du même degré. Il n' en est pas ainsi de Dieu. Dieu, pour me servir de l' expression de saint Paul, *pénètre jusqu' au point*

p193

de division de l' âme et de l' esprit, jusqu' aux racines et à la moëlle de notre être, et il discerne les derniers replis de nos pensées et de nos intentions . Nous sommes éternellement à nu devant lui. Il voit avec une précision infinie l' état de notre volonté, et connaissant dans la même lumière toutes les circonstances extérieures auxquelles nous serons en butte, il a une certitude infaillible du choix que nous ferons entre le bien et le mal, entre le motif du devoir et celui de la passion. Dès lors, il sait notre histoire, qui n' est qu' une lutte plus ou moins longue entre deux attractions opposées, l' une qui nous porte vers notre fin réelle, l' autre qui nous détourne vers un but bas et faux. Et cette science anticipée de nous-mêmes n' étant en rien la cause de nos actes, elle ne gêne pas plus notre liberté que si elle n' existait pas. L' erreur, en cette matière, est de considérer le libre-arbitre comme une sorte de puissance

abstraite, indépendante de son propre état,
n' ayant d' autre mobile qu' un caprice illimité.
S' il en était ainsi, l' homme lui-même ne serait
pas capable de prévoir un instant d' avance ses
propres actions. Sa souveraineté ne serait
qu' une déraison permanente. Il choisirait entre le
bien et le mal sans savoir pourquoi, et allant au
hasard du crime à la vertu, à force d' être libre,
nous ne trouverions plus en lui qu' un automate
dérégulé. Tel n' est point l' homme ni le
libre-arbitre ; je

p194

vous l' ai fait voir, et je n' ai plus qu' à laisser
votre conscience choisir entre la morale du
christianisme et la morale du rationalisme.
Le christianisme conclut à la charité et à la
liberté ; le rationalisme conclut à
l' égoïsme et à la fatalité. Si dans les questions
précédentes, qui ne s' adressaient qu' à la
raison, quelque reste d' ombre affligeait encore
votre besoin de lumière, cette ombre vient de
s' enfuir. L' abîme de l' erreur a éclairé
l' abîme de la vérité. De même que les dogmes
spéculatifs de l' existence de Dieu, de la
trinité, de la création, de la diversité
substantielle de la matière et de l' esprit, de la
vocation de l' homme à la perfection et à la
béatitude, conduisent au dogme pratique de la
distinction du bien et du mal ; de même, les
dogmes spéculatifs du panthéisme, du dualisme,
du matérialisme, du scepticisme, conduisent au
dogme pratique de la confusion du bien avec le
mal, terme suprême qui discerne tout, et où les
ténèbres deviennent clarté.

51E CONFERENCE L'H. ETRE SOCIAL

p195

Monseigneur,
messieurs,
quand Dieu eut fait l' homme, et qu' après l' avoir
animé du souffle de la vie, il eut encore
répandu dans son âme la lumière et la justice,
la lumière de la vérité et la justice de la

charité, il s' arrêta, s' il est permis de parler ainsi, pour regarder son ouvrage ; et voyant les yeux de l' homme s' ouvrir, ses oreilles écouter, ses lèvres trembler du premier frémissement

p196

de la parole, ce limon enfin qu' il avait touché de sa main puissante, devenu une créature sensible et raisonnable, il demeura pensif, comme si quelque chose eût manqué au chef-d' oeuvre qu' il venait de produire. En effet, le mystère de notre création n' était pas à son terme ; Dieu se recueillait une seconde fois pour mettre à notre nature le sceau d' une perfection plus grande, et d' avance il exprima son dessein en se disant à lui-même : *non est bonum esse hominem solum, -il n' est pas bon que l' homme soit seul .*

Pourquoi n' était-il pas bon que l' homme fût seul ? En quelle manière cessa-t-il d' être seul ? Tel est, messieurs, l' objet que je propose à vos méditations, et où vous verrez que la société est le troisième don primitif que Dieu nous ait fait, le troisième moyen qui devait nous servir à l' accomplissement de nos destinées. Aucun être n' est seul. Soit que nous regardions au-dessus ou au-dessous de nous, en Dieu ou dans la nature, nous voyons partout la pluralité et l' association. Dieu, qui est un, n' est pas solitaire ; il renferme trois personnes dans l' unité de sa substance, et le monde inférieur, qui est divisé en une multitude innombrable de groupes différens, n' en présente aucun où la créature ait la solitude pour demeure et pour loi. à chaque degré de l' existence, nous retrouvons

p197

le nombre et l' union, c' est-à-dire la société. Le nombre sans l' union ne serait encore que l' isolement ; mais lorsque des êtres distincts par l' individualité, semblables par nature, viennent à se prêter leur vie, à se pénétrer réciproquement, à agir les uns sur les autres par de mutuelles relations, alors il y a société, et tel est l' état de toutes les créatures

inférieures à l' homme ; tel est l' état, sous un mode plus parfait, des personnes divines dans le ciel. Cherchez, messieurs, à vous représenter un être absolument solitaire, c' est-à-dire n' ayant de ressemblance et de rapports avec rien, vous ne créerez dans votre imagination qu' un fantôme abstrait, sorte de dieu-néant, parce qu' il serait à la fois infini et vide, infini faute de bornes, vide faute d' activité. L' isolement est la négation de la vie, puisque la vie est un mouvement spontané, et que le mouvement suppose des relations ; bien plus encore est-il la négation de l' ordre, de l' harmonie, de la beauté, de toute perfection et de toute béatitude, puisqu' aucune de ces choses ne saurait se concevoir sans la double idée de pluralité et d' unité. La pluralité sans l' unité est le désordre positif ; l' unité sans la pluralité est le désordre négatif. Dans le premier cas, le lien manque aux êtres ; dans le second, les êtres manquent au lien. Or, là où il y a désordre, il est évident que l' harmonie, la beauté, la perfection et la béatitude s' évanouissent en même temps. C' était donc avec justice que Dieu, regardant l' homme dans la solitude de sa création,

p198

avait prononcé cette parole : *il n' est pas bon que l' homme soit seul* . Il est vrai que, par sa position intermédiaire entre le monde supérieur et le monde inférieur, l' homme corps et esprit se trouvait en relation avec la nature et avec Dieu ; mais cette double relation ne le laissait pas moins seul de son espèce, seul dans le rang qu' il occupait, sorte de stylite perdu entre la terre et le ciel. Encore que la nature eût suffi aux besoins de son corps, et Dieu aux besoins de son esprit, lui, privé de rapports avec des êtres de même forme et de même degré, n' eût pas suffi à la grandeur du poste qu' il était chargé de remplir. Son histoire eût été trop courte, ses périls trop bornés, ses vertus trop restreintes ; comme il avait un monde au-dessus et au-dessous de lui, il fallait que lui-même fût un monde, et qu' ainsi toutes les parties de la création, bien qu' inégales entre elles par leur place et leur essence, se répondissent dans une certaine proportion d' immensité. L' homme devait s' étendre sans se diviser, croître en nombre pour croître en union, et

devenir dans la majesté du nombre et dans l'harmonie de l'union un théâtre de vertus tel que l'exigeaient la perfection de l'univers et la sienne. Circonscrit dans l'isolement, il n'eût eu que Dieu pour objet de ses devoirs ; membre d'un corps composé d'êtres semblables à lui, ses offices embrassent avec Dieu l'humanité toute entière. La loi de l'amour, résumé de toute justice, ne rayonnait plus seulement

p199

de la créature au créateur ; elle animait de sa vie tous les orbes de la création. Messieurs, ce grand ouvrage est sous nos yeux ; depuis soixante siècles, la société humaine a couvert de ses institutions le champ de l'histoire. Plus forte que le temps, elle a résisté à tous les désastres, et s'est constamment rajeunie dans les ruines où s'ensevelissaient les peuples usés. C'est elle qui a conduit notre enfance dans les hasards des émigrations primitives, et qui nous a partagé la terre. C'est elle qui, après nous avoir dispersés sur tous les rivages habitables, nous a rapprochés malgré la jalousie des déserts et les fureurs de l'océan. C'est elle qui a bâti les cités célèbres, suscité les arts, fondé les sciences, propagé les lettres, élevé l'esprit de l'homme à la perfection, et donné à son cœur avec l'occasion de tous les sacrifices la gloire de toutes les vertus. Elle est enfin le mode permanent de notre vie terrestre, et si le voyageur, au fond des forêts ou sur les bords escarpés de quelques îles perdues, découvre des peuplades privées de toute civilisation, il y remarque pourtant encore quelques rudimens de l'état social, quelques restes ou quelques ébauches de relations, qui démontrent l'impuissance où est l'homme de vivre seul. Et cependant qui le croirait ? Le dogme de la société n'a pas subi de moindres atteintes que les autres. Comme il s'est trouvé des sages pour nier Dieu, la création, la distinction de la matière et de

p200

l'esprit, la vérité, la différence du bien et du

mal, il s' en est trouvé aussi pour soutenir que la société est une institution purement humaine, bien plus encore, une institution contre nature. On a voulu nous persuader qu' elle était la source de tous nos maux, et que notre décadence avait commencé le même jour que notre civilisation. Qui de nous, au temps de sa jeunesse, ne s' est pas représenté qu' il errait librement dans les solitudes du nouveau monde, n' ayant pour toit que le ciel, pour breuvage que l' eau des fleuves inconnus, pour nourriture que le fruit spontané de la terre, et le gibier tombé sous ses coups, pour loi que sa volonté, pour plaisir que le sentiment continu de son indépendance et les hasards d' une vie sans limites sur un sol sans possesseurs ? C' étaient là de nos rêves. Notre coeur frémissait en se reconnaissant, si dans un livre célèbre, nous venions à tomber sur ce passage où l' homme de la civilisation dit à l' homme du désert : " chactas, retourne dans tes forêts ; reprends cette sainte indépendance de la nature que Lopès ne veut point te ravir ; moi-même, si j' étais plus jeune, je te suivrais. " il nous semblait, en lisant ces paroles, les entendre nous-mêmes ; notre âme oppressée s' envolait avec elles dans des régions idéales, et ne revenait qu' avec douleur au fardeau monotone de la réalité. étions-nous donc dans le vrai ? Ce mouvement de notre âme hors de la société était-il une aspiration vers l' état primitif que Dieu nous avait fait, ou bien

p201

une révolte contre l' ordre établi en notre faveur par sa providence ? C' était une révolte, messieurs, un élan de l' égoïsme impatient des bornes que nous impose la communion universelle avec nos semblables, et faisant effort pour livrer l' univers à notre individualité toute seule. Tandis que dans le plan de la bonté divine le bonheur est le droit et le patrimoine de tous, nous cherchions à sortir de l' humanité pour nous retirer du partage des biens et des maux, et nous affranchir des devoirs qui résultent inévitablement d' un grand ensemble de relations. Nous haïssions dans la société la dépendance et le travail. La dépendance d' abord : car, la société n' existe que par l' unité ; l' unité se forme par des liens ; les liens, quand il s' agit d' êtres intelligents, se

changent en lois obligatoires pour la conscience et maintenues par la double autorité de la force publique et de l'opinion. C'est là un joug accepté de la vertu qui ne sépare point son sort du sort des autres, mais pesant à l'égoïsme qui ne vit que pour lui, et c'est pourquoi la solitude étant destructive de toutes les lois, parce qu'elle l'est de tous les rapports, l'égoïsme aspire à la solitude pour échapper à la dépendance. Il ne hait pas moins le travail, autre conséquence de l'état de civilisation. Quelques hommes perdus sur un territoire immense vivent à peu de frais. La nature abandonnée à elle-même fournit à leurs besoins, et l'isolement diminuant en eux l'attrait qui reproduit la vie, leur nombre ne s'accroît qu'avec une lenteur qui n'inquiète

p202

jamais leur oisiveté. L'homme social au contraire, a une paternité féconde comme son cœur ; il voit, sous la bénédiction de Dieu, la famille se changer en tribu, la tribu en cité, la cité en nation ; les tentes s'abritent derrière des murailles ; les territoires se déterminent par des bornes ; la nature manque devant les flots de l'humanité. Il faut que l'art supplée à son défaut d'espace et de vigueur. Il faut qu'un travail assidu seconde les inventions de l'art. Des métiers innombrables sollicitent les bras de l'homme, et les bras de l'homme à leur tour sollicitent les métiers. Nos veines ne se remplissent que du fruit de nos sueurs. Chaque goutte de notre sang est achetée de la terre au prix d'une vertu. C'est plus qu'il n'est nécessaire pour effrayer l'égoïsme, et pour lui persuader que l'ordre social n'est qu'une imposture dans un martyre. Je ne le réfute pas, messieurs, je vous explique seulement comment il se fait que le dogme chrétien de la société ait des contradicteurs et des ennemis. Dépendance, travail, ces mots sont durs, je ne puis le nier, et qui ne les accepte pas est nécessairement en révolte contre la réalité des choses humaines. Il y a peu de jours, messieurs, vous avez gravé sur les monumens de votre capitale cette inscription mémorable : *liberté, égalité, fraternité*. C'est bien, en effet, une partie de la charte primitive qui a uni les hommes entre eux et fondé le genre humain ; mais

ce ne l' est pas tout entière. C' est la charte des

p203

droits, non celle des devoirs. Or, l' homme vivant en société ne peut pas plus se passer de devoirs que de droits. Si la liberté lui est nécessaire pour rester une créature morale, pour ne pas être étouffé dans les étreintes d' une domination exagérée et injuste, l' obéissance lui est nécessaire aussi pour se soutenir, à l' aide d' une loi commune et sacrée, au foyer vivant qui le fait une nation. Si l' égalité lui est nécessaire pour ne pas déchoir du rang où Dieu l' a placé par une origine qu' il partage avec tous ses semblables, la hiérarchie lui est nécessaire aussi pour ne pas tomber, faute d' un chef et d' un commandement, dans l' impuissance de la dissolution individuelle. Si la fraternité lui est nécessaire pour qu' un sentiment de confiance et d' amour élargisse les liens étroits de l' ordre social, pour que l' humanité demeure une grande famille issue d' un père commun, la vénération lui est nécessaire aussi pour reconnaître et affermir l' autorité de l' âge, la magistrature de la vertu, la puissance des lois en ceux qui en ont le caractère, soit comme législateurs, soit comme souverains. écrivez donc, messieurs, si vous voulez fonder de durables institutions, écrivez au-dessus du mot de liberté le mot d' obéissance, au-dessus du mot d' égalité le mot de hiérarchie, au-dessus du mot de fraternité le mot de vénération, au-dessus du symbole auguste des droits le symbole divin des devoirs. Je vous l' ai dit ailleurs : le droit est la face égoïste de la justice, le devoir en est la face généreuse et

p204

dévouée. Appelez-en au dévouement, afin que le dévouement vous réponde, et que votre édifice triomphe des passions ardentes qui, depuis l' origine de la société, ne cessent d' en conjurer la ruine.
La société humaine n' est pas seulement haïe pour elle-même, à cause des vertus civiles qu' elle impose, elle l' est encore par une autre raison

qu' il importe que vous sachiez. Dieu, qui a été le fondateur de la société, en est le conservateur. Il la maintient par la force de son nom, qui s' y est perpétué sous la garde des traditions dogmatiques et des observances religieuses. Nul peuple n' a pu vivre sans ce nom vénéré ; nulle cité ne s' est bâtie que sur la pierre angulaire du temple. Et c' est en vain que l' impie espère abolir la mémoire de Dieu tant qu' il n' aura pas aboli la société qui en a le dépôt, et qui vit de ce trésor héréditaire de l' humanité. La société humaine et la société religieuse sont deux soeurs nées le même jour de la parole divine, l' une regardant le temps, l' autre l' éternité, distinctes par leur domaine et par leur fin, mais indissolublement unies dans le coeur de l' homme, s' y soutenant l' une par l' autre, tombant ensemble, se relevant ensemble, bravant ensemble par leur commune immortalité la haine qui les poursuit toutes deux. Ne perdez pas ce point de vue, messieurs, si vous voulez vous rendre compte du levain d' anarchie qui soulève le coeur de l' homme contre la société. La société n' est pas autre chose que l' ordre, et l' ordre a en Dieu sa racine invulnérable. Quiconque

p205

n' aime pas Dieu a par cela seul une cause permanente d' aversion contre l' état social qui ne saurait se passer de Dieu. De là vient que les époques anti-religieuses produisent infailliblement des théories anti-sociales. Vous l' avez vu au dernier siècle. Tandis que les docteurs d' une génération légère livraient au ridicule Jésus-Christ, la bible et l' église, d' autres écrivaient, d' une plume non moins hardie, contre la société humaine. On exaltait l' état sauvage comme l' état primitif de l' homme et incomparablement le meilleur ; on exhortait à y retourner, l' arc et la flèche en main, les efféminés gentilshommes des délices de trianon. On démontrait pour le moins que la société s' était formée par un contrat volontaire, et l' on recherchait avec une gravité qui n' était que trop formidable, les clauses de ce fabuleux contrat. Faut-il, messieurs, vous prouver que l' ordre social n' est ni une institution contre nature, ni

une institution facultative ? Nous sommes loin des temps où s'agitaient ces questions puérides en elles-mêmes, mais que rendait considérables la décadence de la monarchie où elles étaient traitées. Aujourd'hui que cette monarchie a disparu dans une tempête, et que l'époque de reconstruction a succédé à celle des ruines, les intelligences se préoccupent bien plus des problèmes économiques de la vie sociale que des circonstances de son origine et des causes premières de son établissement. C'est pourquoi je me bornerai au

p206

peu de mots qui sont nécessaires pour confirmer rationnellement le dogme de la société tel que le professe la doctrine catholique. Une chose est naturelle lorsqu'elle est conforme à la constitution réelle d'un être. Or, l'état social est évidemment conforme à la constitution de l'homme, puisque partout et toujours il a vécu en société. On nous oppose, il est vrai, les peuplades sauvages de l'Amérique et d'un grand nombre d'îles semées dans l'océan ; mais ces peuplades elles-mêmes, quoique dépourvues de civilisation, vivent encore dans des rudimens informes de communauté. Ce sont des branches détachées par accident de la grande souche humaine, et qui privées de la sève des traditions, soustraites à la loi de l'enseignement oral, végètent aux confins extrêmes de la sociabilité sans avoir rompu le dernier anneau qui les y retient. Que la vérité et la charité les cherchent au bout du monde ; que la parole de l'évangile, apportée par les nuées du ciel, vienne à tomber sur la glèbe inculte de leur âme, vous les verrez tendre la main à l'apostolat, couvrir leur nudité, enfoncer la charrue dans le sol de leurs forêts, s'assembler sous l'arbre et le signe d'une croix, et courber leurs fronts devant la présence invisible du dieu dont ils ne connaissaient plus qu'un souvenir aussi incertain que leur vie. Vous ne l'ignorez pas, l'Océanie voit aujourd'hui s'accomplir ces merveilles, et les îles fortunées de Mangaréva envoient jusqu'à nos vieux continents le baume virginal

p207

d' une civilisation qui retrouve un berceau dans les ruines du désert.

Je ne veux pas dire que le sauvage passe aisément ni toujours à l' état de perfectionnement social ; non, messieurs, c' est là une oeuvre difficile qui coûte du temps, une suite de circonstances heureuses, et qui, à cause de cela, est rarement couronnée de succès. On n' arrache pas en un jour une population tout entière à la torpeur d' une oisiveté invétérée et au libre épanchement des passions. Il suffit qu' on l' ait fait, ou même qu' on l' ait commencé, pour que l' état sauvage cesse d' être une objection contre le tempérament social de l' homme. L' iroquois ou le huron n' est pas civilisé, mais il est apte à le devenir, et s' il ne le devient pas tout seul, à l' aide de ses forces propres, c' est par la même raison que le sourd est muet. Nul n' est à lui-même son initiateur ; tout homme ou toute tribu sorti de la société, qui est la grande et universelle initiatrice, ne saurait y rentrer que par un législateur qui lui apporte du foyer commun la vérité, la justice, l' ordre, le dévouement. Il n' est pas besoin de courir à l' océan pacifique pour y trouver le sauvage ; quiconque repousse la tradition sociale par des passions sans frein est un sauvage volontaire, d' autant plus dégradé qu' il touche à la source du vrai et du bien. Vous avez rencontré, messieurs, de ces êtres tombés par leur faute au-dessous de la civilisation, et assurément vous n' avez rien conclu de leur misère morale contre la dignité de notre nature et contre sa

p208

sociabilité. L' exception n' a jamais détruit une règle, et ici il n' y a pas même d' exception. Le sauvage est à l' homme civilisé ce qu' un avorton est à une plante qui a reçu un développement régulier ; il témoigne par sa difformité même en faveur du type normal dont il n' a pas atteint la plénitude.

L' homme vit donc socialement en vertu de sa constitution native ; il est naturellement sociable, et par suite naturellement social. Ce n' est pas un contrat facultatif qui l' a mis en société ; il est né en société. Et s' il arrive qu' il en sorte par un accident funeste qui le sépare de la souche commune, il lui est

impossible d' y rentrer de lui-même sous la forme d' un contrat ou d' une délibération. Il végète dans cet état jusqu' à ce que l' homme civilisé vienne toucher sa main, et le relève par la souveraineté fraternelle de la parole au rang d' une intelligence éclairée de Dieu. Car, c' est Dieu qui a été le premier initiateur du genre humain à la vie sociale, et qui, après avoir déposé dans ses entrailles avec la vérité et l' amour le germe du rapprochement mutuel, lui a donné la première impulsion. La vérité et l' amour sont la base de l' ordre social ; partout où se rencontrent des âmes qui en ont reçu le don, le principe de la société existe en elles et tend à les unir. Mais ce principe peut être assoupi ou dégradé ; c' est pourquoi il exige, tout préexistant qu' il soit, une intervention initiatrice, qui l' éveille, s' il est assoupi, qui le purifie, s' il est dégradé. En sorte que ces deux choses sont également

p209

vraies, que la société est naturelle à l' homme, et que cependant elle est d' institution divine. Elle est naturelle à l' homme, parce que l' homme, être intelligent et moral, a reçu dans sa création le germe intelligible de la vérité et de l' amour ; elle est d' institution divine, parce que c' est Dieu qui, le premier, a mis directement l' homme en possession active de la vérité et de l' amour, et qui, le premier aussi, lui a donné lieu d' appliquer la vérité et l' amour dans des relations de semblable à semblable, d' égal à égal.

Il est temps que nous assistions à ce moment suprême du drame de la création, et que nous voyions la société humaine surgir sous la main bénie à qui nous devons tout.

Quand Dieu eut prononcé cette belle parole :

il n' est pas bon que l' homme soit seul ,

l' écriture nous dit qu' il fit descendre sur l' homme, notre premier père, un sommeil profond et mystérieux. C' est que Dieu, en quelque sorte, craignait d' être troublé par le regard de l' homme pendant le travail sublime auquel il se préparait ; il ne voulait pas qu' aucune autre pensée que la sienne intervînt dans l' acte qui allait donner la pluralité à l' homme sans détruire son unité. Car, tel était l' oeuvre que sa souveraine puissance se proposait d' accomplir. Prenant pour exemplaire de la

société humaine l' ordre éternel de la société divine, il entendait qu' il n' y eût pas seulement unité morale dans les relations de l' homme à l' homme ; mais que

p210

ces relations prissent leur source dans une unité substantielle, imitatrice autant que possible du lien qui rassemble les trois personnes incréées dans une ineffable perfection.

L' humanité devait être une par la nature, par l' origine, par le sang, et ne former de tous ses membres, au moyen de cette triple unité, qu' une seule âme et qu' un seul corps. Ce plan était conforme au but général de Dieu, qui était de nous créer à son image et à sa ressemblance, afin de nous communiquer tous ses biens ; il était digne de sa sagesse autant que de sa bonté, et quand je songe qu' une vulgaire impiété a pu rire de l' acte magnifique qui en fut la réalisation, je me sens pris d' une pitié profonde pour l' abaissement où tombe l' intelligence qui méconnaît celle de Dieu.

L' homme était donc aux pieds de son créateur et de son père, enivré de l' inertie d' un sommeil surhumain, ne sachant rien de ce qu' on méditait sur lui, et Dieu le regardait en pensant.

Fallait-il diviser cette belle créature pour la multiplier ? Fallait-il créer à côté d' elle une image d' elle-même, sans autre communauté que la similitude, et faire sortir le genre humain d' un premier homme associé à un second ? ç' eût été détruire l' unité dans la racine même d' où elle devait fleurir. Il y eût eu deux sangs, il n' en fallait qu' un. Il fallait que l' humanité tout entière sortît d' un seul homme, que la pluralité vivante jaillît de l' unité vivante, et que l' homme multiplié sans division reconnût dans son semblable, émané de lui, *les os de ses*

p211

os et la chair de sa chair . C' est avec cette pensée que Dieu s' incline vers l' homme, et qu' il va le toucher : mais où le touchera-t-il ? Le front de l' homme, où repose avec son intelligence le siège éminent de sa

beauté, se présentait naturellement à la main créatrice, et semblait appeler la bénédiction nouvelle qui allait descendre sur nous. Dieu ne le toucha point. Si belle faculté que soit l' intelligence, elle n' est pas le terme de notre perfection ; calme comme la lumière, froide comme elle, ce n' était pas du point qui lui correspond dans l' architecture extérieure de l' homme, que Dieu devait susciter le miracle de notre pluralité consubstantielle. Il connaissait un endroit meilleur ; il y posa la main. Il la posa sur la poitrine de l' homme, là où le coeur marque par son mouvement le cours de la vie, là où toutes les saintes affections ont leur retentissement et leur contre-coup. Dieu écouta un moment ce coeur si pur qu' il venait de créer, et arrachant par une pensée de sa toute-puissance une partie du bouclier naturel qui le couvre, il forma la femme de la chair de l' homme, et son âme du même souffle qui avait fait l' âme d' Adam. L' homme vit l' homme. Il se vit dans un autre avec sa majesté, sa force, sa douceur, et une grâce de plus, nuance délicate, qui ne lui présentait une dissemblance que pour établir entre les deux parties de

p212

lui-même une plus étroite fusion. Premier regard de l' homme sur l' homme, quel fûtes-vous ? Premier instant nuptial de l' humanité, qui vous dira ? Nous ne chercherons pas à vous le peindre, messieurs, nous ne diminuerons pas dans une vaine poésie la solennité de ces noces dont Dieu fut le consécuteur ; mais imitant l' austère simplicité de l' écriture, nous vous dirons ce qu' elle nous a dit. Après donc que Dieu eut conduit à l' homme sa compagne, selon l' expression des saintes pages, il prononça sur eux en ces termes la bénédiction d' une inépuisable fécondité : *croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre* . Et avec ces paroles, efficaces comme toutes les paroles de Dieu, l' homme reçut le don de produire et de perpétuer le miracle de la diffusion de son être dans des rejetons personnellement distincts de lui, mais un avec lui par la forme et par le sang. L' humanité était fondée, et l' homme en qui elle venait de l' être, l' homme roi, époux, père, portant dans son sein l' innombrable postérité de ses fils, entonna l' hymne du premier

hyménée, le chant du premier amour, la loi de la première famille, la prophétie de toutes les générations. écoutons-le, messieurs, écoutons notre ancêtre parlant à sa race au nom de Dieu ; écoutons la première parole de l' homme qui ait traversé les siècles et qui ait enseigné le genre humain. *voici*, dit-il, *l' os de mes os et*

p213

la chair de ma chair ; celle-ci s' appellera vierge parce qu' elle a été tirée de l' homme : c' est pourquoi l' homme quittera son père et sa mère et s' attachera à son épouse, et ils seront deux dans une chair . Telle est la loi de la famille, de la société, de la civilisation ; tel est l' oracle qui règlera à jamais le sort de l' humanité. Tout législateur qui en méprisera le commandement ne fondera que la barbarie ; tout peuple qui s' en écartera n' atteindra point l' ère de la justice et des saintes moeurs. C' est de la constitution de la famille que dépendra dans tous les âges le progrès ou la décadence de la société, et la constitution de la famille, signée de l' homme et signée de Dieu, est écrite dans la charte dont vous venez d' entendre la proclamation. La femme ne sera point l' esclave de l' homme ; elle en sera la soeur, *l' os de ses os, la chair de sa chair ;* partout où on la dégradera de ce rang, l' homme sera dégradé lui-même ; il ne connaîtra point les pures joies du véritable amour. Assujetti à la domination des sens, la femme ne lui sera qu' un instrument de volupté ; elle ne lui parlera point de Dieu avec l' autorité de la tendresse, elle n' adoucira point son coeur par le charme constant du sien, elle ne polira point sa vie par la délicatesse innée de son geste et de sa voix. Le seuil domestique, symbole de la servitude, au lieu de rappeler à l' homme les heures saintes et fortunées de son passage terrestre, ne lui rappellera que l' inconstance

p214

de ses plaisirs, que la dureté de ses passions. Mais la femme ne sera point seulement la soeur de l' homme en vertu de la communauté d' origine ; elle

en sera l' épouse, elle lui apportera dans la virginité de son corps et de son âme un don inestimable, un don que l' homme ne pourra plus recevoir d' une autre, tant que la mort n' aura point rompu le serment qui en aura été le prix. *la femme*, dit Adam, *s' appellera vierge ; c' est pourquoi l' homme quittera son père et sa mère et s' attachera à son épouse, et ils seront deux dans une chair* . Ils seront deux et non davantage ; ils seront deux jusqu' à ne plus être qu' une chair, et comme la mort dissout l' unité de la chair, la mort seule aussi détruira l' unité du mariage, source de la vie. Si la fragilité du coeur humain oublie cet ordre, s' il ose élever l' adultère jusqu' à la sainteté du mariage, en profanant celle-ci, la femme n' existera plus ni comme épouse ni comme mère ; l' enfant issu de ses entrailles par une imparfaite union ne reconnaîtra plus en elle qu' une victime déshonorée, et dans ses propres jours que le fruit d' une égoïste paternité. Ainsi, alliance fraternelle de l' homme et de la femme, alliance exclusive et indissoluble, où l' homme cependant exerce l' autorité principale, parce qu' il est la souche d' où sa compagne a été prise, et qu' elle lui a été donnée par Dieu, selon le langage de l' écriture, comme *une aide semblable à lui* : telle est

p215

la constitution régulière de la famille hors de laquelle il n' y a plus qu' oppression de la femme et de l' enfant, affaiblissement du sens moral, substitution de la volupté à l' amour, de l' égoïsme au dévouement, enfin barbarie ou décadence, selon l' âge des nations où s' est introduit le mépris des lois fondamentales de la société. La société n' est que le développement de la famille ; si l' homme sort corrompu de la famille, il entrera corrompu dans la cité. Si la cité veut détruire la famille pour se régénérer, elle substituera un ordre factice et contre la nature à l' ordre établi de Dieu, et elle tombera dans le double abîme d' une tyrannie sans mesure et d' une effrénée dissolution. Ce sera le grand chemin de la mort. La société n' étant que le développement de la famille, les lois générales qui régissent la famille régissent aussi la société. De même qu' au foyer domestique la femme est soeur de l' homme, le citoyen au forum est frère du citoyen ; de

même que l' homme n' appartient qu' à une femme,
le citoyen n' appartient qu' à une nation ; de
même enfin que la femme et l' enfant doivent au
père obéissance et respect, le citoyen doit
obéissance et respect au magistrat de la cité. Si de
la cité nous jetons nos regards sur le genre
humain, nous y reconnâtrons, malgré la
différence du langage, des moeurs et de la
physionomie, le concile dispersé d' une seule race,
l' épanouissement d' une seule tige, et nous dirons à
chaque homme : tu es mon frère ; à chaque nation :
tu es ma soeur ; à tous,

p216

quel que soit leur couleur, leur histoire et leur
nom : *voici l' os de mes os et la chair de
ma chair* . Nous ne retrouverons plus, il est
vrai, dans le genre humain l' unité d' un seul
père, une obéissance commune, un respect
unanime : cet ordre a été brisé. Les champs de
Babylone ont vu les branches de l' homme se
rompre en éclats, et nos ancêtres se dire
en un langage confus l' adieu d' une séparation qui
subsiste encore. Mais l' heure de l' unité
préparée et commencée par le Christ semble
approcher ; les montagnes s' abaissent, les mers
s' abrègent ; l' humanité chrétienne ayant à sa
tête le vicaire de Dieu pousse devant elle et
éclaire de sa supériorité désormais assurée les
peuples qui n' ont point encore adoré la parole
régénératrice de l' évangile. Le goût de la paix
retient l' épée dans le fourreau ; un langage
de fraternité s' échange d' un bout du monde à
l' autre ; le nègre siège avec le blanc dans les
grandes assemblées des nations : tout présage
aux esprits attentifs une ère de
rapprochement et le siècle où s' accomplira, sans
détruire la variété ni la liberté des peuples,
l' antique prophétie qui nous annonce un
seul pasteur pour un seul troupeau .
Je m' arrête, messieurs, devant cette magnifique
espérance qui doit consoler tous ceux que
préoccupe l' avenir du genre humain. Pourquoi
faut-il qu' encore ici je rencontre le
rationalisme pour adversaire de

p217

vérités qui intéressent à un si haut point la dignité de l'homme et son bonheur ? Non content d'avoir présenté l'état social comme un état contre nature, le rationalisme en a attaqué la constitution sous trois rapports considérables : il a nié l'unité de la race humaine, l'unité du mariage et son indissolubilité. Je ne me préoccuperais point des deux dernières erreurs, ayant eu déjà l'occasion d'y toucher dans la conférence où nous traitons de *l'influence de la société catholique sur la société naturelle quant à la famille*, et je me bornerai à confirmer en quelques mots l'unité substantielle qui fait du genre humain une famille issue d'un seul amour et d'un même sang. Il semble, messieurs, qu'au siècle où nous vivons, siècle où les idées d'égalité et de fraternité exercent un empire général, s'il est un dogme qui dût échapper à la négation, c'était le dogme qui ramène à l'unité tous les peuples dont se compose le genre humain. Mais le rationalisme croyait prendre ici la vérité chrétienne en flagrant délit contre les documens de la science, et il ne pouvait manquer cette occasion de la compromettre dans les esprits qui attachent plus de poids à l'apparence des faits qu'à l'évidence des lois. Il s'efforça donc d'établir la diversité absolue des races humaines par l'étude comparée des dissemblances profondes qui en distinguent les plus importants rameaux. Ces dissemblances ne sauraient être niées ; l'ignorant les découvre comme le savant. Le malais, le mongol, le nègre, ont des traits

p218

caractéristiques qui ne permettent de les confondre ni entre eux ni avec l'homme d'Europe. Cela est vrai. Toute la question est de savoir si la différence est substantielle ou n'est qu'un accident, si elle constitue une nature séparée emportant une origine propre, ou si elle n'est qu'une nuance causée dans un type primitivement uniforme par des circonstances de temps, de lieux, de mœurs, et même par des événemens fortuits dont l'effet et l'empreinte se sont ensuite perpétués. Il est incontestable que des variétés sensibles s'introduisent dans des êtres de même genre et de même lignée ; c'est le résultat de deux forces

qui retiennent la vie dans un juste équilibre, la spontanéité et l'immuabilité. Sans la spontanéité, c'est-à-dire sans un mouvement propre et original, les êtres demeureraient dans le moule monotone d'une uniformité ingrate ; sans l'immuabilité, ils perdraient sous le coup de leur action individuelle le type de leur vraie organisation. Ils sont donc à la fois libres et contenus ; ils se modifient sans se dénaturer. Telle est la cause de ces changemens de physionomie qui ne portent aucun nom lorsqu'ils ne se perpétuent pas, et qui s'appellent des variétés lorsqu'ils sont assez forts pour se transmettre et se maintenir. Car, de même que la forme primitive de l'être vivant résiste à toutes les mutations, la forme secondaire ou acquise peut participer aussi de ce privilège lorsque les causes qui l'ont produite se sont invétérées et ont passé en quelque

p219

sorte jusqu'aux racines de la vie. Le père ou la mère, et quelquefois tous les deux ensemble, communiquent à leurs enfans les traits et l'expression qu'ils ont eux-mêmes reçus de leurs auteurs. Si ce vestige héréditaire disparaît promptement dans les familles de peu de distinction, il acquiert une persistance opiniâtre dans les races plus fortement trempées, qui veillent davantage sur leur sang. Il est surtout remarquable dans la physionomie particulière à chaque peuple, quelque rapprochement de climat et de mœurs qu'il y ait entre eux. Le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, qui se touchent sur un sol de peu d'étendue, qui s'abreuvent des mêmes eaux et du même soleil, qui adorent le même dieu, qui ont été mêlés par une communion ininterrompue de douze à quatorze siècles, tous ces peuples ont un type de figure qui leur est personnel, et qui les fait reconnaître à l'instant par l'observateur le moins attentif. S'il en est ainsi entre des corps de nation soumis à l'influence d'éléments communs, que sera-ce de ceux que séparent la distance, la lumière, la chaleur, la nourriture, les croyances, les habitudes, toutes les causes enfin matérielles et spirituelles qui agissent sur la vie et y déterminent de profondes modifications ? Et si la dissemblance de deux peuples européens n'accuse pas la diversité

de leur première origine, comment la dissemblance du nègre et du blanc accuserait-elle autre chose que la diversité de leur histoire religieuse, politique et naturelle ? Ce qui fait l' homme, c' est une

p220

âme intelligente unie à un corps doué de certaines proportions. Or, le nègre n' a-t-il pas l' âme du blanc, et n' a-t-il pas son corps ? Qui dira que l' âme du nègre n' est pas humaine, et que son corps n' est pas humain ? Et si l' âme du nègre est humaine, si son corps est humain, n' est-il pas un homme ? Et s' il est un homme, qui l' empêche d' avoir eu le même père que nous ? Aussi, messieurs, une loi physiologique, promulguée par l' illustre Cuvier, a décidé la question. Il est acquis à la science que tous les êtres vivans qui s' unissent entre eux, et dont la postérité demeure indéfiniment féconde, appartiennent à la même nature et remontent à une souche primordialement unique. Dieu n' a pas voulu, afin de maintenir les grandes lignes de la création, que les êtres d' origine et de genre divers pussent, au moyen d' alliances capricieuses, confondre tous les sangs. S' il arrive que ce fait irrégulier se produise, il obtiendra bien de la fécondité trompée un premier résultat ; mais il n' ira pas plus loin, l' ordre reprendra immédiatement son empire, et la stérilité punira le fruit d' un commerce réprouvé par la volonté du créateur. Or, messieurs, cet anathème n' atteint pas l' union du nègre et du blanc ; leurs sermens reçus au pied des mêmes autels, sous l' invocation du même dieu, obtiennent dans une postérité indéfinie la gloire d' un acte légitime et saint. Bien plus, les deux sangs se reconnaissent ; le plus pur élève à sa splendeur celui qui avait contracté une

p221

altération ; de degré en degré, d' alliances en alliances, toute disparité s' évanouit, et les fils d' Adam se retrouvent, comme il y a soixante siècles, dans les traits fraternels de leur père commun.

Arrière donc ces tentatives honteuses d' une science fratricide ! Arrière les voix qui ne respectent pas l' inviolable unité du genre humain ! Saluons plutôt, chrétiens, saluons de loin, la face tournée vers tous les vents du ciel, nos frères dispersés par la tempête sur des rivages si divers. Nous, qui avons le mieux conservé l' incarnat primitif de notre création, qui avons reçu avec une plus douce influence de la lumière naturelle un meilleur partage de la lumière incréée ; nous, les aînés de la vérité et de la civilisation, saluons nos frères que nous n' avons précédés que pour les conduire, que nous n' avons surpassés que pour qu' ils nous égalent un jour. Saluons en eux notre unité passée et notre unité future, l' unité que nous avons en Adam et celle qui nous attend en Dieu. Touchons la main du malais et du mongol ; touchons la main du nègre ; touchons la main du pauvre et du lépreux. Tous ensemble, unissant nos biens et nos maux dans une immense et sincère fraternité, allons à Dieu, notre premier père. Allons à Dieu qui nous a préparés du même limon, qui nous a vivifiés du même souffle, qui nous a pénétrés du même esprit, qui nous a donné la même parole, qui nous a dit à tous : *croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, et soumettez-vous la, et présidez* . Lui seul

p222

peut nous bénir ; lui seul peut nous ouvrir une ère véritable de liberté, d' égalité et de fraternité. Sans lui, c' est en vain que vous gravez ces mots sublimes sur le front de vos monumens. Ils avaient été gravés, il y a trente siècles, sur les tables du Sinaï par un doigt plus puissant que le vôtre, et cependant les tables du Sinaï sont tombées des mains qui les portaient et se sont brisées au pied de la montagne. C' est que leurs lois étaient écrites sur la pierre et non dans le coeur de l' homme. N' écrivez donc pas les vôtres sur la pierre, écrivez-les avec le doigt de Dieu dans votre propre coeur, afin que de là elles parlent au coeur de tous et s' y assurent une durable immortalité.

52E CONFERENCE TRAVAIL DE L'H.

p223

Monseigneur,
messieurs,
il me resterait à vous entretenir de l' état où
Dieu créa l' homme en tant qu' être physique, puis
en tant qu' être religieux. Sous le premier
rapport, il le doua d' immortalité ; sous le
second, il le prépara au partage de la vie
divine elle-même par un don que la doctrine
catholique appelle la grâce, c' est-à-dire le don
par excellence. Ce devrait donc être là l' objet

p224

présent de votre attention. Mais ayant plus tard à
traiter devant vous du mystère de la
résurrection des corps, je réserve pour ce
moment tout ce qui concerne l' immortalité
extérieure de l' homme ; et quant à sa vocation
au partage de la vie divine par l' effusion de la
grâce, c' est une matière trop vaste pour y
toucher dans un jour qui va clore nos
conférences de cette année. Je la réserve donc
aussi, et je suis amené dès lors à la parole qui
termine dans l' écriture le récit de la création.
Cette parole est singulière ; la voici :
*Dieu acheva au septième jour l' oeuvre qu' il
avait faite, et il se reposa de cette oeuvre
au septième jour ; il bénit le septième jour et
le déclara saint, parce qu' en ce jour là il
avait cessé de créer et de faire son oeuvre .*
Par où vous voyez, messieurs, que le monde
n' avait pas été l' ouvrage d' un instant, mais que
Dieu l' avait produit dans un ordre progressif
distribué en six époques que l' écriture appelle
des jours. Je ne m' arrêterai pas à vous exposer
cet ordre qui est connu de vous, ni à le
justifier. La science s' en est chargée depuis
un demi-siècle ; chacune de ses découvertes
est venue à l' improviste constater la profondeur
de la cosmogonie biblique, et enfin les entrailles
de la terre mises à nu par de tardives
investigations ont révélé dans l' état de leurs
couches superposées la réalité de la formation
successive qui est la base

du récit de la genèse. Il a fallu reconnaître ou que Moïse était inspiré de Dieu, ou qu' il possédait quinze siècles avant l' ère chrétienne une science qui ne devait éclore que trois mille ans plus tard. J' aborderais volontiers ce magnifique triomphe de notre foi si la nature de mes travaux me permettait d' y ajouter le poids d' une autorité personnelle, et s' il n' exigeait pas pour paraître tout ce qu' il est des développemens scientifiques mieux placés dans un livre que dans la chaire sacrée. Je me borne donc à ce fait incontestable, que la cosmogonie chrétienne est désormais assurée du respect de quiconque ne méprise pas le témoignage des plus authentiques réalités. Mais ce témoignage, qui suffit pour confondre les injures de l' esprit, ne suffit pas pour satisfaire son désir de savoir. Il se demande encore pourquoi Dieu a créé le monde graduellement, pourquoi il a en quelque sorte diminué sa puissance pour restreindre son action. On conçoit que le temps soit nécessaire à une cause finie ; on ne conçoit pas le service qu' il rend à une cause qui peut tout par elle-même. Comment Dieu s' est-il abaissé à la mesure d' un ouvrier vulgaire ? Comment a-t-il pris, quitté, repris son oeuvre ? Comment s' est-il reposé ? Toutes ces idées sont étranges, et en les voyant unies au premier acte qui nous a révélé Dieu, à l' acte de la création, l' intelligence vacille, et demeure sous le poids d' un inconsolable étonnement. Messieurs, j' ose vous dire que votre instinct vous

trompe, et qu' il n' y a rien de plus grand en Dieu que son abaissement. Oui, Dieu s' est abaissé dans la création, comme nous le verrons plus tard s' abaisser dans l' incarnation et la rédemption ; il s' est abaissé, parce qu' il travaillait pour nous et non pas pour lui, parce que la force et la grandeur ne se communiquent jamais mieux qu' en descendant. Oui, Dieu n' avait pas besoin du temps pour auxiliaire de son éternité. Oui, aucun motif tiré de lui-même ne le portait à diviser en six périodes la formation de l' univers, et à attendre du concours des siècles ce qui

dépendait d' un acte de sa souveraine pensée. Mais s' il était indifférent pour lui d' agir vite ou lentement, il ne l' était pas pour l' homme. Destinés dans notre passage sur la terre à un travail qui ne finira qu' avec elle et avec nous, il nous importait de connaître la loi générale du travail, et Dieu, en posant hors de lui l' opération d' où devait découler toute opération ultérieure, a voulu que sa manière de procéder confînt et révélât pour toujours la règle de notre propre activité. Cette règle, en effet, ne s' est jamais effacée de la mémoire du genre humain. Elle a survécu au naufrage des plus saintes traditions, et on en retrouve le vestige dans le partage du temps usité chez la plupart des peuples anciens et nouveaux. Mais afin de comprendre en quoi elle consistait, quel était son but et son importance, il est nécessaire de nous rendre compte du travail même de l' homme.

p227

Ce mot de travail semble éveiller une idée incompatible avec l' état primitif où Dieu nous avait placés, état de perfection et de bonheur que je vous ai dépeint, et qui emporte avec soi l' image d' un repos accompli. Le travail n' est-il pas une fatigue ? N' est-il pas un châtement imposé à l' homme par suite d' une prévarication qui l' a fait déchoir des prérogatives de son état premier ? Et d' ailleurs, avant que cette catastrophe eût altéré l' harmonie de nos facultés et attiré sur la terre la malédiction divine, quel eût été pour nous l' objet d' un travail, soit du corps, soit de l' esprit ? Ces réflexions, messieurs, me prouvent d' autant plus la nécessité où je suis de définir exactement le travail demandé à l' homme par le voeu de sa création.

Travailler, c' est faire. On peut faire avec peine ; mais la peine n' est pas de l' essence du travail. Son essence se résume dans ce mot énergique et glorieux : faire. Or, vous ne pensez pas que Dieu, qui a tout fait, eût destiné l' homme à une immortelle oisiveté. L' être le plus infime, en venant au monde, y apporte une mission qui correspond à la fin pour laquelle il a été créé, mission ou fonction qu' il accomplit par un travail. Le ver de terre lui-même fait quelque chose ; il remplit une tâche ; il coopère à un but ; il appartient enfin

à la milice sacrée des créatures utiles.
Comment l' homme, élevé si haut par ses facultés
et par la place qu' il occupe dans l' univers,
n' eût-il reçu d' autre fonction que celle

p228

d' un stérile désœuvrement ? Il n' en pouvait être
ainsi, et ce n' était pas le langage d' un repos
oisif que Dieu tenait à l' homme en lui disant, à
l' heure de sa naissance : *croissez et
multipliez-vous, et remplissez la terre, et
soumettez-vous la, et commandez aux poissons
de la mer, aux oiseaux du ciel, et à tous les
animaux qui se meuvent sur la terre . Ce*
n' était pas une leçon d' oisiveté qu' il lui
donnait en amenant en sa présence, selon le récit
de la genèse, tous les animaux de la création
*pour qu' il les nommât d' un nom qui
exprimât leur nature et qui demeurât le leur
à jamais .* Enfin, lorsqu' il l' introduisait
dans un séjour appelé par l' écriture le paradis
de volupté, ce n' était pas pour s' y endormir
dans le sommeil de l' inaction ; car il est dit
que Dieu l' y plaça *pour le travailler et le
garder, -ut operaretur et custodiret illum .*
N' unissez donc pas dans votre esprit l' idée
de la perfection et du bonheur, ni même
l' idée du repos, avec celle de l' inoccupation
ou de l' oisiveté. Avant que Dieu se fût donné
dans la création et le gouvernement du monde
un emploi digne de tous ses attributs, il était
déjà l' activité infinie ; il produisait en
lui-même, par une éternelle action, le verbe
qui lui parle toujours, l' esprit-saint qui
répond à tous les deux ; il épanchait entre trois,
par une fécondité aussi ancienne que lui,
l' unité

p229

d' une essence dont ce mouvement intérieur est la
perfection, la béatitude et le repos. Loin que
l' idée de faire, qui est celle du travail, soit
incompatible avec la notion d' un état heureux
et parfait, elle est l' élément nécessaire qui
constitue tout ce que nous savons de cet état ;
car, penser c' est faire, vouloir c' est faire,
aimer c' est faire, et apparemment on ne rejettera

aucun de ces actes de la définition du bonheur et de la perfection.

Placé au centre des choses créées, appartenant par son âme au monde supérieur des esprits, par son corps au monde inférieur de la nature, ayant la terre pour passage et Dieu pour fin, l'homme se devait par un double travail à une double fonction. Sa première fonction était de tendre à Dieu qui lui avait donné la vérité pour le connaître, la charité pour l'aimer, la participation de sa propre vie pour perspective et pour terme, mais aussi avec tous ces dons celui de la liberté, qui, en l'élevant à la gloire d'une personne maîtresse d'elle-même, lui permettait de répudier sa fin légitime, et ouvrait devant lui la carrière honorable mais périlleuse de la vertu. Là était son premier travail, le grand travail de l'homme. Si pur qu'il fût dans son âme et dans son corps, il était libre ; il pouvait s'éloigner de Dieu et périr. La prière, la réflexion, la vigilance, un soin perpétuel de son cœur lui était nécessaire pour ne pas déchoir de la splendeur virginale où Dieu l'avait créé.

p230

Notre état présent, messieurs, renferme d'autres difficultés qui ne nous laissent aucun doute sur la grandeur du travail spirituel imposé au genre humain. L'abus de la liberté a couvert de ruines toutes les parties de notre être ; notre intelligence s'est obscurcie ; notre amour s'est affaibli ; la lutte du bien et du mal a pris avec le développement des générations un caractère de profondeur effrayant. Dieu, sans disparaître du milieu de nous, y a trouvé des ennemis conjurés contre sa mémoire, et employant à la détruire toutes les ressources de l'esprit et des passions. Il n'est pas de tradition qui n'ait été niée, pas de devoir qui n'ait été outragé, pas d'établissement divin qui n'ait subi le siège d'une impiété désespérée ; et si Dieu est demeuré visible dans toute la suite des âges, s'il règne encore sur la postérité de sa première créature, ce n'est qu'au prix d'un combat plein de larmes et de sang. Vous assistez, messieurs, à cette guerre divine, vous en faites partie, et vainqueurs ou vaincus, je n'ai rien à vous apprendre sur le prix douloureux de la vérité.

Encore si nous n'avions que le travail de l'âme ;

si l' homme pouvait tendre vers Dieu un regard libre de tout autre soin, une main affranchie de tout autre fardeau ! Mais il n' en est pas ainsi. Dès l' origine, une fonction et un travail d' un ordre différent nous avaient été confiés. Dieu, pour ne pas laisser sans emploi les forces du corps par qui nous tenons au monde inférieur, nous avait appelés au partage de

p231

son gouvernement temporel. Il nous avait donné la terre à garder et à féconder, non pas d' abord au prix de nos sueurs, mais par une administration qui tenait de l' empire et ajoutait à nos autres prérogatives la gloire d' un utile commandement. La terre obéissante nous rendait en échange d' une culture royale et bénie une substance nécessaire au soutien de notre viagère immortalité. *voilà*, nous avait dit Dieu, *je vous donne pour nourriture toute plante qui porte sa graine et tout arbre qui porte ses fruits* . Ce commerce réciproque de la nature et de l' homme n' avait rien primitivement qui fût un obstacle aux rapports de notre âme avec Dieu. L' âme y trouvait plutôt un aliment spirituel, une source de joie qui rejaillissait sans effort jusqu' à son auteur. Mais cet état ne dura point, et vous savez ce qu' est devenu pour la postérité d' Adam le travail temporel. Une malédiction est descendue sur lui ; la terre, qui s' inclinait sous nos désirs, nous refuse tout ce que nous ne lui payons pas d' avance en sueurs et en gémissemens ; elle nous mesure ses dons avec une avarice que rien ne peut fléchir, avec une incertitude que rien ne peut désarmer. La presque totalité du genre humain, le front courbé vers elle, l' implore par un dévouement assidu, et n' en recueille pour récompense que le pain amer d' une étroite pauvreté. Or, la pauvreté du corps entraîne aisément celle de l' âme ;

p232

elle crée des servitudes qui enlacent de leurs plis et replis toutes les facultés humaines, et les plongent, en les étouffant, dans un état voisin de la mort. L' homme descend vers

l'instinct de l'animal ; il oublie, sous la préoccupation de ses besoins matériels, son origine et sa fin ; il jette au vent la vie divine dont le germe est en lui, et ne se soucie plus que de forcer la terre à lui rendre les biens de l'éternité.

N'en accusons que nous-mêmes, messieurs, Dieu n'est pas responsable de nos fautes et de nos aveuglements. Il les avait prévus sans doute, et je vous ai dit pourquoi, malgré cette prévision, il ne nous avait pas refusé le bienfait de la liberté. Mais, puisqu'il les avait prévus, sa sagesse et sa bonté lui commandaient de venir à notre aide et de régler par une loi première, fondamentale et imprescriptible, le rapport du travail temporel au travail spirituel, tous les deux nécessaires à l'humanité, l'un comme le principe de sa vie divine, l'autre comme le principe de sa vie terrestre ; tous les deux devant réciproquement se limiter sans se détruire, et se limiter dans une équitable proportion. Or, qui l'aurait découverte et qui l'aurait posée cette proportion, si Dieu ne l'eût fait ? Qui aurait eu la science pour déterminer le temps que l'homme devait à son âme et celui qu'il devait à son corps ? Qui aurait eu l'autorité pour obtenir dans une matière si contestable la sanction d'un respect universel ? Qui aurait arraché l'homme à la tyrannie de sa propre cupidité, et à la tyrannie non moins à

p233

craindre de la cupidité d'un plus fort que lui ? C'est dans la question du travail que toute servitude a sa racine ; c'est la question du travail qui a fait les maîtres et les serviteurs, les peuples conquérants et les peuples conquis, les oppresseurs de tout genre et les opprimés de tout nom. Le travail n'étant pas autre chose que l'activité humaine, tout s'y rapporte nécessairement ; et selon qu'il est bien ou mal distribué, la société est bien ou mal ordonnée, heureuse ou malheureuse, morale ou immorale. Nous en avons aujourd'hui, messieurs, une preuve que les plus aveugles sont obligés de comprendre. De quoi le monde s'émeut-il depuis vingt ans ? Quel est le mot des guerres civiles auxquelles nous assistons ? N'est-ce pas ce mot : *organisation du travail* ? N'est-ce pas

cet autre mot : *vivre en travaillant ou mourir en combattant* ? Et si nous remontons la chaîne des révolutions historiques, leur trouverons-nous jamais, quel que soit leur nom, une autre cause première que la question du travail ? Les migrations des peuples, les invasions de barbares, les guerres serviles, les troubles du forum, tous les grands mouvemens humains se rattachent directement ou indirectement à cette terrible question qui renaît de ses cendres avec une opiniâtre immortalité. C' est l' axe où tournent les destinées du monde.

Et par conséquent, la première loi religieuse et civile, c' est la loi du travail. Or, qui devait, qui pouvait la poser ? Qui le devait, sinon celui qui ne doit rien à personne, mais qui, s' étant fait par amour le père

p234

des esprits, a voulu être la lumière où ils puisent leur direction ? Qui le pouvait, sinon celui qui a créé l' âme et le corps de l' homme, qui connaît leurs besoins, qui a pesé leurs forces, et qui seul a le secret des limites parce qu' il n' en a point ? Il était juste que, dans l' acte de la création, Dieu promulguât toutes les bases de l' ordre physique, moral et religieux, et qu' il les promulguât par des faits assez puissans pour que leur souvenir en portât le commandement jusqu' aux dernières générations. La parole n' y eût point suffi ; pas plus à l' origine des choses qu' au Sinaï et au calvaire, Dieu ne s' est contenté de la parole pour édicter ses lois. Il les a constamment gravées dans des faits d' une éloquence plus durable que l' airain. La croix du calvaire, les tables du Sinaï, les flots du déluge, les jours de la création, sont les quatre grands monumens de la législation divine ; monumens impérissables qui subsistent après tant de siècles aussi vivans que le premier jour. La croix du calvaire couvre les cinq parties du monde ; les tables du Sinaï se lisent aux mêmes lieux que couronne la croix ; les flots du déluge ont laissé leur empreinte des Alpes au Caucase, du Caucase à l' Hymalaya, de l' Hymalaya aux sommets des Cordilières ; et les jours de la création, religieusement conservés dans les couches du globe, font revivre sous le choc de nos charrues cette magnifique loi du travail qui a précédé toutes

les autres, et qu' il faut enfin vous montrer de plus près.

p235

Déjà vous en avez entendu les termes : *Dieu, est-il dit, acheva au septième jour l' oeuvre qu' il avait faite, et il se reposa de cette oeuvre au septième jour ; il bénit le septième jour et le déclara saint, parce qu' en ce jour là il avait cessé de créer et de faire son oeuvre* . Telle est la proportion du travail temporel au travail spirituel, du travail du corps au travail de l' âme, selon que Dieu l' a déterminée par l' exemple souverain de sa propre opération. Et certes, messieurs, si la question eût dépendu de l' homme, on peut affirmer qu' elle n' eût pas été résolue de la sorte. Maintenant même que nous connaissons la loi, sommes-nous capables de nous l' expliquer ? Pourquoi le nombre sept exprime-t-il la totalité des deux genres de travaux ? Pourquoi le travail spirituel ne doit-il s' élever qu' à la septième partie du travail temporel ? Pourquoi celui-ci est-il de six jours continus, et non pas d' un temps plus court ou plus long ? Y a-t-il dans les forces du corps rien qui nous indique cette juste mesure ? Dans les relations du corps et de l' âme, rien qui nous conduise à cette proportion de six à un ? Ou bien, est-ce la nature qui nous la révèle par l' harmonie générale de ses lois ? Non, messieurs, ni les phénomènes de la nature, ni les nécessités du corps, ni les besoins de l' âme ne nous donnent les éléments d' une semblable induction. Lorsque les dictateurs rationalistes de la révolution française, par haine de toute origine traditionnelle et sacrée, voulurent effacer du calendrier d' un grand peuple l' antique période de sept jours, ils

p236

ne surent où prendre la base d' un calcul nouveau, si ce n' est dans la commodité d' un système de numération. Ils décrétèrent que la semaine serait de dix jours, afin d' introduire dans le travail comme dans les poids et mesures l' uniformité du mode décimal. Le citoyen français dut

travailler neuf jours et se reposer le dixième, uniquement parce qu' on avait établi une semblable division dans toutes les choses de nombre, et qu' il est plus aisé d' aligner des chiffres par ce procédé que par tout autre. On ne s' inquiéta même pas de savoir si le corps de l' homme supporterait une telle aggravation de travail, et s' en fût-on préoccupé, il est manifeste que toute limite précise eût été le résultat d' un choix arbitraire, et non le fruit de l' expérience ou du raisonnement. Le nombre sept choisi par Dieu ne se rapporte à aucune convenance mathématique. Il ne se justifie pas non plus par le degré des forces du corps ; car, on ne voit pas clairement, par exemple, que l' homme n' eût pas pu travailler sept jours et se reposer le huitième. C' est un nombre pris dans une région plus élevée que l' ordre physique, et cela devait être, puisqu' il s' agissait de régler le rapport de deux sortes de travaux, dont l' un est matériel et l' autre spirituel. évidemment, entre deux genres de choses aussi parfaitement diverses, le médiateur ne pouvait venir que d' un point qui dominât l' une et l' autre, c' est-à-dire l' âme et le corps. Or, Dieu seul domine tous les êtres qui composent la hiérarchie de l' univers, lui seul a

p237

dans son essence universelle et créatrice l' exemplaire de la leur, la raison de leur existence, la loi de leurs relations, le principe de leur harmonie. C' est donc en lui-même, dans les mathématiques supérieures et mystérieuses de sa propre nature, que Dieu a choisi le nombre qui convenait au règlement de notre double activité. Aussi, n' est-ce pas seulement dans l' oeuvre de la cosmogonie que ce nombre apparaît ; il joue un rôle considérable dans tout le reste des opérations divines, telles que l' écriture nous les a manifestées. Nous le voyons reluire dans les sept semaines d' années du jubilé hébraïque, dans les sept branches du chandelier de Jérusalem, dans les sept dons du saint-esprit, dans les sept sacrements de l' église, dans les sept sceaux de l' apocalypse, et dans une multitude d' occasions qu' il serait trop long d' énumérer. Presque à chaque page des saints livres, son importance nous est marquée par l' emploi que Dieu en fait directement ou indirectement.

Bref, messieurs, aux yeux de la raison pure, le nombre sept est un nombre arbitraire ; aux yeux de la raison éclairée par la foi, c' est un nombre divin ; aux yeux de l' histoire, c' est un nombre traditionnel ; aux yeux de l' expérience, c' est un nombre qui a concilié les besoins et les devoirs du corps avec les besoins et les devoirs de l' âme. Six jours de travail temporel ont suffi à l' homme dans tous les temps et sous tous les climats pour gagner sa subsistance sans affaiblir ses forces, pour féconder la terre sans compromettre

p238

sa santé ni son bonheur ; le septième jour consacré au repos dans le culte de Dieu lui a suffi pareillement pour rajeunir son âme, conserver la vérité, réchauffer son amour, marcher enfin paisiblement et joyeusement vers le terme auguste d' une créature bénie de Dieu. Quel que soit le jugement métaphysique que vous portiez sur cette mémorable division du travail temporel et du travail spirituel, il y a deux choses que vous ne pouvez nier : son universalité et son efficacité ; universalité et efficacité d' autant plus remarquables, qu' on n' en voit pas rationnellement la cause, tout en étant forcé de conclure que cette cause existe quelque part. Voulez-vous rompre l' équilibre de l' activité humaine, engendrer l' avilissement des âmes, l' oppression des faibles, la cupidité de tous et la misère du plus grand nombre ? Le voulez-vous ? Il vous est facile : touchez à la loi du travail telle qu' elle a été promulguée par l' oeuvre de la création ; augmentez le travail temporel ; diminuez par la violence ou la ruse le travail spirituel ; abandonnez l' homme à l' inspiration de sa convoitise et à la volonté de ses maîtres ; faites cela et vous serez assurés d' en recueillir le fruit dans une génération qui vous satisfera si vous aimez la dégradation morale et physique de l' humanité. Je dis la dégradation physique autant que la dégradation morale ; car, l' observance du septième jour n' a pas été établie seulement dans une vue de sanctification religieuse, mais aussi et directement dans

p239

une vue de conservation terrestre. C' est pourquoi l' écriture se sert en même temps de deux expressions remarquables : elle dit que Dieu s' est *reposé* le septième jour, et qu' il l' a *sanctifié* . Et comme le but de Dieu était de nous tracer par son exemple la règle de notre activité, il s' ensuit qu' il nous recommandait deux choses à la fois, le repos et la sanctification du septième jour. Et si vous en doutez, si vous ne croyez pas que Dieu tienne à si haut prix le bien-être équitable du corps de l' homme, écoutez-le proclamant de nouveau par Moïse, au pied du Sinai, la grande loi du sabbat : *tu travailleras six jours ; le septième jour est le sabbat, c' est-à-dire le repos du seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucune oeuvre en ce jour là, toi et ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et ton boeuf et ton âne, et tous tes animaux domestiques, et l' étranger qui est entre tes portes* . Voilà la loi. Or, écoutez-en la raison que Dieu donne immédiatement : *afin*, dit-il, *que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi* . Et allant plus loin encore, il disait dans une autre rencontre à tout le peuple assemblé : *tu travailleras six jours ; le septième, tu cesseras de travailler, afin que ton boeuf et ton âne se reposent, et que se rafraîchissent le fils de ta servante et l' étranger* . Ici, Dieu stipule en faveur des animaux qui partagent le travail de l' homme ; il les associe au bénéfice de sa miséricordieuse

p240

providence, et puisqu' ils se fatiguent avec la créature raisonnable, il veut que le repos de la créature raisonnable s' étende jusqu' à eux. Vous reconnaissez là, messieurs, le coeur de Dieu, et si votre intelligence doutait encore tout à l' heure du sens temporellement philanthropique attaché par l' écriture à la loi du septième jour, il ne vous reste plus d' excuse devant des textes qui défient l' interprétation par leur clarté. écoutez cependant encore. Après que Dieu a recommandé à son peuple l' observance du sabbat au profit des plus pauvres et des plus laborieux, il termine par cette solennelle adjuration : *souviens-toi que tu as servi toi-même en égypte, et que le seigneur ton*

*Dieu t' a tiré de là avec une main puissante
et un bras étendu, et c' est pourquoi il t' a
ordonné d' observer le jour du sabbat . Ainsi
c' est en mémoire de la servitude d' égypte, et
en la leur rappelant, que Dieu impose à la
postérité de Jacob la charte du repos dans le
travail, c' est-à-dire la charte première et
fondamentale de toute liberté. Car, qu' est-ce
que la liberté d' un homme attaché à la glèbe
d' un labeur sans rémission ? Qu' est-ce que la
liberté d' un corps qui ne se relève jamais vers
la voûte du ciel, et la liberté d' une âme
qui ne se relève jamais vers la lumière de Dieu ?
C' est à vous, messieurs, c' est à toutes les
générations des maîtres d' autrui que
s' adressent ces formidables paroles qui
retentissaient, il y a trois mille ans,*

p241

dans les déserts de la mer Rouge :
*souviens-toi que tu as servi toi-même en
égypte !* Tous, dans nos aïeux, nous
avons servi, tous, dans notre postérité, nous
servirons en égypte. C' est en vain que nous
portons sur nous les signes de
l' affranchissement, et que nous demandons à
l' avenir la fidélité qu' il refuse aux rois ; nous
sommes d' un sang que le travail servile a pétri,
que le travail servile pétrira de nouveau.
Regardez dans vos mains la trace de la terre ;
nous venons de la terre, et nous allons à la
terre. Il n' y a d' exception pour personne, pas
plus pour l' enfant du palais que pour l' enfant
de la cabane. Tôt ou tard la longue main de
l' infortune nous ressaisit et nous ramène au
travail obscur qui fut notre berceau. Et s' il
était ainsi dans des siècles de stabilité,
combien plus aujourd' hui que toute pierre
angulaire a été détruite, et que nous bâtissons
dans les orages de l' égalité le mouvant
édifice de nos destinées. écoutez donc la parole
qui vous rappelle la servitude de l' égypte ;
respectez dans vos frères vivant du service le
service qui fut le vôtre et qui le
redeviendra. Ne leur ravissez pas le jour de trêve
qui leur fut préparé dès l' origine pour être
la liberté de leur âme et de leur corps, et qui
leur fut préparé avec une munificence que vous ne
soupçonnez peut-être pas.
Car, remarquez-le, Dieu n' a pas fait du sabbat
une institution privée, un jour à prendre au

hasard par chacun de nous dans une suite
quelconque de jours occupés. Non, il en a fait
l' institution sociale

p242

par excellence ; il a convoqué le genre humain au
même jour et à la même heure pour toute la
suite des siècles, en l' invitant à se reposer, à
se réjouir et à s' édifier en lui. Il a fondé,
en un mot, une fête périodique et perpétuelle
pour l' humanité. Car l' homme a besoin de fêtes.
Retenu loin de la cité permanente qui est le
terme de son pèlerinage, et portant au coeur la
mélancolie de l' épreuve et de l' absence, il a
besoin de sortir par des secousses de l' ombre
monotone de sa vie. Il a besoin, comme Saül,
d' entendre le bruit de la harpe, ou comme
David, de marcher en cadence devant l' arche de
Dieu. Mais qui donnera des fêtes au pauvre
peuple de ce monde ? Qui lui donnera des palais,
des statues, des peintures, des voix, des
flambeaux ? Qui lui donnera des émotions dignes
de lui, et cette joie rare où la conscience
est ravie comme le coeur ? Le peuple est pauvre
et sans art ; il n' a rien de grand que
lui-même et que Dieu qui le protège. Le peuple
et Dieu se mettront ensemble, et ce sera la
fête de l' humanité. Voilà soixante siècles
que tous deux sont fidèles à ce rendez-vous, et
qu' ils se donnent sans interruption cette fête
qui ne coûte rien au peuple que de s' assembler, et
à Dieu que de le voir.

Les législateurs des nations ont reconnu ce
besoin populaire de jouissances communes et
publiques ; ils ont cherché à le satisfaire
par des pompes religieuses, par des spectacles,
des triomphes, des jeux, des combats. Mais au
lieu d' instruire et d' élever l' homme,

p243

rien n' a servi davantage à le dégrader ; les
passions les plus honteuses venaient chercher là
des assouvissemens applaudis. Le sang et la
volupté s' y donnaient rendez-vous devant les
saintes images de la patrie, et la publicité,
mère de la pudeur, n' y était pour la multitude
qu' une débauche de plus. C' est qu' en effet, les

plaisirs de la foule tournent aisément vers tous les vices. Un politique célèbre a dit : " qui assemble le peuple l' émeut. " on pourrait dire avec non moins de vérité : qui amuse le peuple le corrompt. Dans les temps modernes, on a vu des législateurs rationalistes essayer de créer des fêtes pour remplacer celle du septième jour qu' ils avaient abolie. Ils n' ont réussi qu' à inventer des imitations de l' antique avec le ridicule de plus et le peuple de moins. Le sens public était devenu trop juste et trop profond sous l' inspiration du christianisme, pour accueillir ces puériles rénovations. Il a donc fallu, dans les grandes occasions de la vie civile, se borner à des divertissemens vulgaires, et Dieu seul est demeuré en possession de donner au genre humain des solennités graves, qui le rassemblent, le remuent, l' améliorent et le reposent.

En est-il un seul parmi vous, messieurs, qui n' ait été quelquefois touché du spectacle que présente une population chrétienne dans le jour consacré à Dieu ? Les voies publiques se couvrent d' une multitude ornée de ses meilleurs habits ; tous les âges y paraissent avec leurs espérances et leurs peines, les unes

p244

et les autres tempérées par un sentiment plus haut de la vie. Une joie fraternelle anime les yeux qui se rencontrent ; le serviteur est plus proche de son maître ; le pauvre est moins éloigné du riche ; tous, par la communauté du même devoir accompli et par la conscience de la même grâce reçue, se sentent plus étroitement les fils du même père qui est au ciel. Le silence des travaux serviles compensé par la voix joyeuse et mesurée des cloches avertit des milliers d' hommes qu' ils sont libres, et les prépare à supporter pour Dieu les jours où ils ne le seront pas. Rien d' austère n' obscurcit les visages ; l' idée de l' observance est modérée par celle du repos, et l' idée du repos est embellie par l' image d' une fête. L' encens fume dans le temple, la lumière brille sur l' autel, la musique remplit les voûtes et les coeurs, le prêtre va du peuple à Dieu et de Dieu au peuple ; la terre monte et le ciel descend. Qui ne sortira plus calme ? Qui ne rentrera meilleur ? Oh ! Pour moi, messieurs, jamais ce jour ne m' a laissé sans attendrissement, et

même ici, dans cette capitale où tant d' âmes
ne le respectent pas, je n' en vois jamais l' effet
populaire sans m' élever vers Dieu par une
aspiration de reconnaissance et d' amour.
Tel est donc le sens, tel est le résultat de cette
grande loi du travail que Dieu a voulu
promulguer et consacrer dans l' acte même de la
création. Après vous l' avoir interprétée,
pourrais-je retenir un sentiment douloureux
qui m' oppresse ? Pourrais-je ne pas me

p245

plaindre à vous qu' il y ait un peuple chrétien qui
méprise cette loi, et que ce peuple soit le
nôtre ? Est-ce bien la France qui méconnaît à
ce point les devoirs les plus sacrés de l' homme
envers l' homme ? Est-ce elle qui déchire le
pacte fondamental de l' humanité, qui livre au
riche l' âme et le corps du pauvre pour en user à
son plaisir, qui foule aux pieds le jour de la
liberté, de l' égalité, de la fraternité, le
jour sublime du peuple et de Dieu ? Je vous le
demande, est-ce bien la France ? Ne
l' excusez pas en disant qu' elle permet à chacun
le libre exercice de son culte, et que nul, s' il
ne le veut, n' est contraint de travailler le
septième jour. Car, c' est ajouter à la réalité
de la servitude l' hypocrisie de
l' affranchissement. Demandez à l' ouvrier s' il
est libre d' abandonner le travail à l' aurore
du jour qui lui commande le repos. Demandez au
jeune homme qui consume sa vie dans un lucre
quotidien dont il ne profite pas, s' il est libre
de respirer une fois par semaine l' air du ciel
et l' air plus pur encore de la vérité.
Demandez à ces êtres flétris qui peuplent
les cités de l' industrie, s' ils sont libres
de sauver leur âme en soulageant leur corps.
Demandez aux innombrables victimes de la
cupidité personnelle et de la cupidité d' un
maître, s' ils sont libres de devenir meilleurs,
et si le gouffre d' un travail sans réparation
physique ni morale ne les dévore pas vivans.
Demandez à ceux-là même qui se reposent en effet,
mais qui se reposent dans la bassesse des
plaisirs sans règle, demandez leur ce

p246

que devient le peuple dans un repos qui n' est pas donné et protégé par Dieu. Non, messieurs, la liberté de conscience n' est ici que le voile de l' oppression ; elle couvre d' un manteau d' or les lâches épaules de la plus vile des tyrannies, la tyrannie qui abuse des sueurs de l' homme par cupidité et par impiété. Si la liberté de conscience était ici pour quelque chose, apparemment l' Angleterre protestante s' en serait aperçue ; apparemment la démocratie des états-Unis d' Amérique s' en serait avisée : et dans quels lieux du monde le droit du septième jour fut-il plus respecté ? Sachent donc ceux qui l' ignorent, sachent les ennemis de Dieu et du genre humain, quelque nom qu' ils prennent, qu' entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, entre le maître et le serviteur, c' est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit. Le droit est l' épée des grands, le devoir est le bouclier des petits. Il en est temps, messieurs, arrachons de la France cette lamentable erreur qui n' a que trop duré. Aussi bien les tempêtes nous avertissent qu' il n' est pas bon de violer les commandemens qui furent promulgués avec la création, renouvelés dans les foudres du Sinaï, et retrempés dans le sang du calvaire. Qui est contre Dieu est contre l' humanité, et si quelques malheureux, armés de ce qu' ils appellent la raison, ne craignent pas de se faire ces deux ennemis, nous pouvons nous fier de la vengeance à l' avenir tout seul, à cet avenir qui est déjà le présent, et qui nous avertit

p247

tous de penser à nos fautes et de les combattre généreusement dans une salutaire réparation. La France le fera ; oui, mon dieu, la France le fera ! Nous en avons l' augure dans le respect qu' elle vous porte au milieu des ruines qu' elle vient si soudainement d' accomplir. Elle écoutera les prophéties de l' expérience ; elle se relèvera vers vous par les difficultés de s' asseoir d' elle-même ; elle reconnaîtra pour principe de son salut cette belle parole que vous avez dite à tous les peuples du monde par Jésus-Christ, votre fils unique : *cherchez d' abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* . Entendez, mon

Dieu, cette voix qui vous parle de la France,
et lorsqu' une année descendue de votre éternité
sur notre courte vie nous ramènera dans ce
temple, faites que nous y retrouvions debout,
plus fortes et plus glorieuses que jamais, la
patrie et la vérité.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)